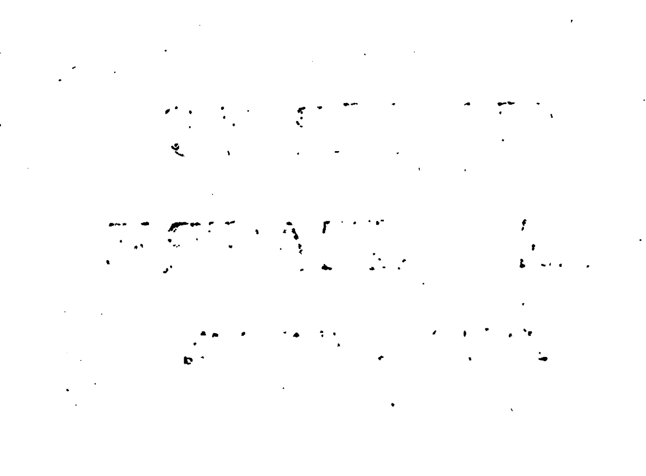


ŒUVRES

DE THEATRE

DE M. ****.

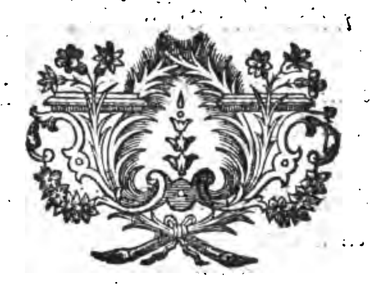




Voisenon, Claude Henri de Fusée, abbé de

ŒUVRES
DE
THEATRE
DE M. ****.

L'abbé de Voisenon



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce Volume.

LES Mariages Assortis, Comédie en trois Actes & en Vers.

La Coquette Fixée, Comédie en trois Actes & en Vers.

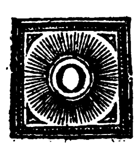
Le Réveil de Thalie, Comédie en un Acte & en Vers.

L'Ecole du Monde, Dialogue précédé d'un Prologue de l'Ombre de Moliere.

Le Retour de l'Ombre de Moliere, Comédie en un Acte & en Vers.



PREFACE.



N reproche aux Auteurs Modernes de ſacrifier les fonds aux détails, de donner des ſcenes vuides d'action, & chargées de portraits, de négliger l'intrigue, & de préferer ce qui eſt brillant à ce qui eſt ſenſé. Mais on ne ſonge pas que ceux qui font ce reproche ſont les mêmes qui y donnent lieu.

Nous ſommes dans un ſiécle où la fureur de l'eſprit abſorbe tout. Une Piéce ennuye ſi elle n'eſt pas un feu d'artifice perpétuel; à peine a-t-on la patience de ſupporter une expoſition; la préparation des évenemens ſeroit autant de retranché ſur les peintures; les ſituations ſeroient

autant d'obſtacles à des converſations. Les Acteurs forcés par les poſitions des Scenes, à ne dire que ce qu'ils devroient, n'auroient pas le tems de faire aſſaut d'eſprit; on diroit que l'Auteur connoît le Théâtre; mais ne connoît pas le monde : la Piéce ſeroit eſtimée, & ne ſeroit pas courue; on la traitteroit comme une belle femme ſans rouge, miſe tout uniment, qui eſt toujours écraſée par un viſage de fantaiſie.

Il eſt certain que rien ne nuit tant à l'éclat des détails qu'un plan bien combiné, qui conſiſte dans un enchaînement de ſcenes où l'embarras augmente par degrez juſqu'à ce qu'il ſe développe auſſi naturellement qu'il paroît avoir été amené & ſe termine par un dénouement qui ne ſoit ni forcé, ni prévu.

Voilà ce que c'eſt que l'art du Théâtre; c'eſt le comble de la difficulté que d'y atteindre. L'eſprit eſt beaucoup plus commun que le génie. Il eſt aiſé de rendre

avec agrément ce que l'on ſaiſit avec vivacité. Un homme d'eſprit n'a pas plus de peine à en ſemer dans ſes Ouvrages qu'un Financier à répandre l'argent. L'un & l'autre manquent preſque toujours leur but, faute de ſavoir placer leur dépenſe.

Un Auteur comique doit étudier le monde, & même il ne peut faire de bonnes Comédies qu'en vivant dans le monde.

Un homme auroit beau avoir du talent, il manqueroit tous ſes ſujets s'il reſtoit en Province. Les ridicules ne conſervent que leur titre & changent de nuances tous les ans, comme les étoffes changent de mode : ce ſont les mêmes fonds & jamais les mêmes deſſeins ; il faut être en état d'appercevoir & de rendre tous ces rafinemens. Mais ce n'eſt pas aſſez de connoître le monde, il faut connoître les hommes.

En connoiſſant le monde, on ne fait que

des Vers; en connoiſſant les hommes, on peint des caractéres, & c'eſt avec des caractéres qu'on fait de bonnes Piéces. Il ne s'agit alors que de les mettre en jeu en ménageant des incidens.

La Comédie n'eſt autre choſe qu'une avanture principale traverſée par des évenemens contraires & vraiſemblables. C'eſt la diverſité & l'oppoſition de ces évenemens qui doit ſervir à faire ſortir ces caractéres, & à répandre du plaiſant toujours aux dépens des vices & des ridicules; car on ne doit jamais travailler qu'avec un but moral, (& c'eſt en quoi je ne conçois pas que l'on faſſe un crime du Spectacle). Je ſuis convaincu que l'on confond la Comédie moderne avec l'ancienne, c'eſt certainement une mépriſe.

En s'aſſerviſſant à jetter de l'action dans une Piéce, on parviendroit en même tems à former des Acteurs. Il ne faut pas s'imaginer que l'on puiſſe faire briller le

jeu des Comédiens dans des Scenes où il n'y a que des conversations qui sont bien éloignées d'être des Dialogues. On ne trouve point à jouer là où il n'y a qu'à débiter. Qu'est-ce qui fait le grand Comédien ? C'est la souplesse, & la promptitude à prendre successivement les différens visages qu'exigent les mouvemens opposés du rôle. Il faut que des Acteurs soient perpetuellement occupés à s'étudier, à se deviner & à s'embarasser. Il faut souvent dans une même scene entre deux personnages que l'embarras passe rapidement de l'un à l'autre, que la satisfaction & l'inquiétude se peignent tour à tour sur leur phisionomie, que le Spectateur soit toujours dans la confidence, & que les Acteurs n'y soient jamais ; voilà ce qui fait les bons Comédiens, ce qui rend plaisans les Auteurs, & ce qui contente les Connoisseurs. Mais pour y parvenir, il faut avoir beaucoup plus que de l'esprit. Ce n'est point en cousant tant

bien que mal des pacquets de Vers faits en différens tems, que l'on forme un ensemble : ce n'eſt point en copiant ſervilement les expreſſions du jour que l'on fait un ouvrage durable ; les ridicules ſont dans les choſes & non pas dans les mots. On doit peindre les mœurs en termes qu'en tout tems l'on puiſſe comprendre ; c'eſt ce qu'on ne fait plus & les trois quarts du public en ſont contens ; il ſeroit très-poſſible qu'une Comédie, telle qu'on les donne à préſent, eut un grand ſuccès à Paris, & ne fut pas entendue à Strasbourg. C'eſt être trop détaché de la poſtérité ; nos Auteurs ſont trop Philoſophes ou trop preſſés de jouir ; ils mettent leur gloire à fonds perdu. Je n'en excepte pas ceux qui ont compoſé les Piéces de ce Recueil. Je ne prétends parler que des Mariages Aſſortis & de la Coquette Fixée ; les deux autres Ouvrages ſont des Scenes à tiroir qui ne peuvent jamais avoir qu'un mérite momen-

tanée. Dans les Mariages Assortis, on remarque un homme qui fait tout ce qu'il peut pour faire des Vers, & qui ne songe gueres à faire des scènes. Son stile sort souvent du genre sans aucune nécessité; il ne peut pas alléguer pour excuse le *Tumido delitigat ore*. Ses Personnages sont des moralistes froids qui déclament toujours & qui n'agissent presque jamais. Il y a le caractére de la sourde dont on auroit pu tirer un meilleur parti, qui jette du comique dans la Piéce. Je me souviens que ce fut ce rôle là qui pensa la faire tomber à la premiere représentation, & qui en fit le succès dans la suite. On a tellement perdu l'idée du comique, que l'on trouve ignoble tout ce qui fait rire. La Coquette Fixée est écrite plus naturellement; il y a des peintures du monde assez vrayes; on y trouve de temps en temps quelques Scenes théâtrales; le troisiéme Acte a du mouvement; je ne chercherois cependant pas querelle à l'Auteur,

s'il eut tâché d'être un peu plus plaisant; il avoit un beau modele dans la Métromanie; mais il y a bien des gens qui en font un ridicule, & il n'y avoit qu'un homme capable d'en faire une bonne Piéce.



LES

LES MARIAGES ASSORTIS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 10 Février 1744.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, ruë S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

DORIMON, pere de Damon & du Chevalier,

DAMON,

LE CHEVALIER,

ARAMINTE, sœur de Lisimon,

LISIMON, pere d'Angelique,

ANGELIQUE, fille de Lisimon,

BEAUVAL, ami de Damon,

HORTENSE, fille de Beauval,

FINETTE, suivante d'Angelique,

UN NOTAIRE,

UN DOMESTIQUE,

La Scène est à Paris.



LES MARIAGES ASSORTIS, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORIMON, DAMON.

DORIMON.



OUS m'affligez, mon fils : je vois avec chagrin
Que d'être singulier vous prenez le chemin.
Votre esprit trop sauvage & plongé dans l'étude
Du langage ordinaire a perdu l'habitude ;
Quoique vous soyez fait pour prétendre aux honneurs,

Vous ſemblez redouter le fardeau des grandeurs,
Et vous vous faufilez avec quelqu'indécence,
Ne voyant que des gens ſans bien & ſans naiſſance.

DAMON.

Oui, je ſuis accuſé de ſingularité,
Car tout homme à talens eſt par moi reſpecté.
La plûpart, il eſt vrai, ne vont point dans le monde,
On s'y pique à l'envi d'ignorance profonde,
On déclare la guerre au ſeul titre d'eſprit,
Et l'on paroît méchant lorſqu'on approfondit.
Dans le monde faut-il qu'un ſçavant ſe répande?
Quels diſcours découſus voulez-vous qu'il entende?
J'eſpérois rencontrer dans ce monde charmant
Des vertus où l'eſprit ſême ſon agrément.
Dans ce qu'on nomme ici la bonne compagnie,
J'ai crû qu'on ſe formoit le cœur & le génie,
Et que ce qui faiſoit une bonne maiſon,
C'étoit l'art d'être aimable avec de la raiſon.
Je l'ai connu ce monde; ah! grands Dieux, quelle Ecole!
C'eſt de nos jeunes gens une cohorte folle,
Sans principes, ſans goût, s'accrochant à des mots
Révoltans dans leurs airs, libres dans leurs propos,
Dont l'eſprit effrêné ſans reſpect, ſans prudence,
Fait rire la folie & rougir la décence;
J'ai crû que je pouvois ſans me faire aucun tort
Laiſſer là ces Meſſieurs qui me déplaiſent fort;

Auſſi-tôt contre moi chacun forme une brigue,
Vous-même je vous vois le premier de la ligue,
Et d'être ſingulier vous voulez me taxer,
Lorſque je cherche un monde où j'apprenne à penſer.

DORIMON.

Damon; on penſe bien lorſqu'on ſçait ſe conduire,
Et ce grand art conſiſte à ſçavoir ſe produire.
Fréquentez ces maiſons où ſans être ſoumis,
Dans l'éclat des honneurs on ſe fait des amis.
Tous les vôtres, mon fils, plus chagrins que ſauvages,
Au Dieu de la fortune ont offert des hommages.
Ces hommes rebutés mépriſent par dépit
Ceux dont le crime fut d'effacer leur crédit;
Libres en apparence, ambitieux dans l'ame,
C'eſt l'animoſité qui fronde & qui déclame,
Ils haïſſent les grands par pure paſſion,
Et leur méſantropie eſt de l'ambition.
Leur eſprit dédaigneux que leur diſgrace entraîne
Paroît briſer leurs fers tandis qu'il les enchaîne,
Ce qu'on nomme vertu, je le vois d'un autre œil;
On ne hait l'univers que par eſprit d'orgueil.

DAMON.

Non, je ne le hais point, mais je crois n'être au monde
Que pour fronder les ſots dont je vois qu'il abonde.

Et ce qui me paroît encor plus odieux,
C'est ce peuple opulent de nobles sans ayeux,
Qui pensent que l'esprit dégrade la naissance,
Qui pésent la Noblesse au poids de l'ignorance;
Jugeant l'homme à talent comme un vil Ouvrier
Publiant que l'esprit doit être roturier.
Ces êtres végétans, ces mortels imbéciles
D'un monde cultivé, citoyens inutiles,
Cherchent à déguiser leur incapacité
En couvrant le sçavoir d'un mépris affecté.
Tout homme vertueux que la raison éclaire
Se fait de leur censure un devoir nécessaire,
Peut-on voir tant d'abus & ne pas s'indigner?
C'est être au-dessous d'eux, que de les épargner.

DORIMON.

Mais avec cet esprit & caustique & sauvage,
Que prétendez-vous être?

DAMON.

Ami de l'homme sage.
La raison a formé ce systême en mon cœur;
Je quitte la fortune & choisis le bonheur.
Oui, de l'ambition le seul projet m'assomme,
Je ne connois d'emploi que celui d'honnête homme,
Il n'est que celui-là qui devroit annoblir,
Et ce n'est pas le moins difficile à remplir.

DORIMON.

Dans l'ordre général l'ambitieux habile

Doit sans doute effacer l'honnête homme inutile.
Vous auriez plus d'honneur à suivre vos Ayeux ;
En marchant sur leurs pas, distinguez-vous comme eux,
Leurs peines, leurs travaux, forment votre noblesse,
Et votre inaction vous dégrade & me blesse.

DAMON.

Moi, j'ai pour sentiment, & je le crois sensé,
Qu'il vaut mieux n'être rien que d'être déplacé.
Un emploi qu'on fait mal ne donne qu'un faux lustre,
L'ignorant l'avilit, l'habile homme l'illustre.
Mais l'on choisit à tort l'état de ses Ayeux,
Quand ce n'est pas celui qu'on remplira le mieux.

DORIMON.

Je mets ainsi que vous au nombre des chiméres
La fureur d'exercer le métier de ses Peres :
Chacun a son talent, son goût particulier,
Et pour être un grand homme il faut l'étudier.
Quelquefois malgré nous il s'efforce à paroître,
En un mot tout consiste à sçavoir se connoître.
Je ne vous gêne point, mon fils, mais choisissez
A quoi tendent vos voeux ? ils seront exaucez.

DAMON.

Vous serez obéi, s'il est ainsi mon pere,
J'ai trouvé mon talent.

DORIMON.

Eh c'eſt ?

DAMON.

De ne rien faire.

DORIMON.

A la fin vous pouſſez ma patience à bout :
Vous voulez donc ternir votre nom ?

DAMON.

Point du tout,
Si l'intégrité ſeule emportoit la balance,
Si l'eſtime en étoit la ſûre récompenſe,
Mon eſprit animé pourroit ſe ſurmonter ;
Mais le mérite abaiſſe au lieu de nous porter.
Si j'étois néceſſaire au bien de ma patrie,
J'y ſacrifierois tout, ma fortune, ma vie ;
Si les poſtes vaquoient par manque de ſujets,
On me verroit courir après les plus abjects ;
Mais tant d'autres ſans moi ſont avides de places.
Je ne ſçai point encor ſolliciter les graces,
Et le monde dût-il être mon ennemi,
Je ne ſuis courtiſan que d'un ſincère ami.

DORIMON.

Ainſi vous n'agiſſez que par philoſophie :

DAMON.

Malheureux qui la prend pour regle de ſa vie !
Ce n'eſt pas que par-là je veuille la blâmer ;
Tout mon ſyſtême tend à me faire eſtimer.

Il faut aux préjugés que le ſage s'ajuſte,
Qu'il craigne le public, mais c'eſt quand il eſt juſte.
Enfin, je veux chez moi me tenir concentré,
Peſer le prix du tems, l'employer à mon gré,
J'ai quelques amis ſûrs avec qui j'aime à vivre,
Là chacun à l'envi s'abandonne & ſe livre,
Qu'ils ſoient nobles, ou non, qu'importe; deux vertus
Se comptent parmi nous pour vingt ayeux de plus.
L'amitié ſi ſacrée & ſi rare en pratique
Forme toutes nos loix, fait notre politique,
Notre cœur ennivré par le prix des bienfaits
Ne perd le ſouvenir que de ceux qu'il a faits;
Et de cette tendreſſe on porte le prodige
Au point de rendre grace à l'ami qu'on oblige.

DORIMON.

Oui, Monſieur, lorſqu'on eſt ſingulier à ce point
Il faut reſter chez ſoi, je n'en diſconviens point,
Et ſans doute pour ſuivre en tout votre ſyſtême,
Vous reſterez garçon pour n'être qu'à vous-même.

DAMON.

Non je n'ai pour l'hymen aucun éloignement:
Je ne me ſuis jamais lié d'aucun ferment,
Et même mon plaiſir ſeroit inexprimable
De faire le bonheur d'une perſonne aimable.

DORIMON.

Oh, vous n'êtes donc pas ſi fou que je penſois:

Comment ; c'eſt tout de bon ? ſi je vous propoſois
Une fille, d'attraits, de richeſſe pourvûe....

DAMON.

Sur quelqu'une auriez-vous déja jetté la vûe ?

DORIMON.

Votre frere en ménage une, à ce qu'il m'a dit ;
Il en eſt bien capable, il a beaucoup d'eſprit,
Et peut-être il fera l'honneur de la famille.

DAMON.

Je le croirois aſſez, il s'intrigue, il babille,
De ces Docteurs de cercle imitateur exact
Du vain jargon du tems il s'inſtruit par état,
Il parle, il éblouit, il n'eſt rien qu'il n'éfleure,
Il change de diſcours dix fois en un quart d'heure,
Tout ſe loge au hazard dans ſon cerveau ſans frein.
Oui, ce jeune homme-là doit faire ſon chemin.

SCENE II.

LE CHEVALIER, DORIMON, DAMON.

LE CHEVALIER.

J'AI ſçu te déterrer une excellente affaire,
Sortable de tous points. Ah ſerviteur mon Pere,
Je ne vous voyois pas.

DORIMON.

Son esprit turbulent
S'écarte, mais le fond est toujours excellent.

LE CHEVALIER.

C'est une fille riche, elle n'a plus de Mere,
C'est toujours une avance, & surtout point de frere.
Elle n'a qu'une sœur qui fait choix du Couvent,
Le Pere sera mort dans un an, même avant.

DORIMON.

T'a-t'il donné parole?

LE CHEVALIER.

Oui, sa face est mourante.
Cette fille a de plus, une assez vieille tante,
Décrépite & coquette & dont le teint fané
Cache les passions sous un front silloné.
Le tems chez elle encor n'a point éteint leur braise,
Sa mine a soixante ans, son cœur n'en a que seize.
Elle a du bien vraiment, il seroit dangereux
Qu'un jeune homme parût trop aimable à ses yeux,
Il s'en empareroit par un bon mariage,
Et c'est à quoi je veux pourvoir en homme sage;
Ainsi sçavez-vous bien ce que j'entreprendrai
Pour prévenir ce mal?

DORIMON.

Quoi?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai.
Cependant, je veux bien vous la céder, mon Pere.

DORIMON.

Bon : vîtes-vous jamais une telle chimère ?
Et la niéce qu'est-elle ?

DAMON.

Il est à parier
Qu'elle n'a nul défaut, elle est à marier.

LE CHEVALIER.

Le Pere est de ces gens qui lisent les brochures,
Questionneur fâcheux, tireur de conjectures,
Politique incommode, ignorant entêté,
Et se piquant, sur-tout, de singularité.

DAMON.

Souvent on n'est rien moins que ce qu'on veut paroître.
Il n'est pas singulier s'il affecte de l'être.

LE CHEVALIER.

Cela m'est fort égal, car il m'ennuie autant :
Pour la Tante de qui je parlois dans l'instant,
Elle est sourde à l'excès, mais elle vous écoute.
Et répond au hazard de peur qu'on ne s'en doute.
Je ris lorsque j'entends ses qui-pro-quo sans fin,
Mais sans y prendre garde il faut aller son train.
Mon frere, en vous faisant épouser cette fille,
Convenez que j'agis en Pere de famille.

DAMON.

Vous en avez tout l'air.

LE CHEVALIER.

Et le vôtre eſt guindé,
Pour le grand ſérieux vous êtes décidé.
Non, votre eſprit n'a point ces graces naturelles,
Il marche peſamment au lieu d'avoir des aîles,
L'imagination doit voltiger toujours:
Tirer le ſuc des fleurs qu'elle trouve en ſon cours;
Se livrer ſans contrainte aux éclairs du génie,
C'eſt par-là qu'on s'acquiert une grace infinie,
C'eſt par-là que j'ai ſçu me faire un certain nom.
Mon cher Frere, je veux vous mettre ſur ce ton,
Si vous ne pouvez être original aimable,
Devenez ma copie & vous ſerez paſſable ...
Vous riez? ... mais à tort, vous êtes trop pédant,
Que votre ſon de voix ſoit un peu plus traînant,
Mettez dans vos ſaluts un air de nonchalance,
Je ſuis dans tout Paris le premier pour la danſe,
Et vous pouvez m'en croire; allons tenez-vous droit,
Sur-tout, défaites-vous de cet air ſombre & froid,
Pour vous parler ainſi je vous ſuis aſſez proche;
Et je ne veux ſur vous avoir aucun reproche.

DAMON.

C'eſt avoir pour ſon Frere un excès de bonté.

LE CHEVALIER.

Allons, ne ſois donc plus comme un colet monté.

Si tu veux nous allons repéter l'entrevûe :
Imagine-toi voir en moi ta prétendue,
Prens ce ton de conquête & cet air confiant,
Ce ton d'amant-vainqueur & cet esprit riant,
Ces mots à double sens, enfans de l'allegresse,
Qui font briller l'esprit de la belle jeunesse.

DAMON.

Mais vous extravaguez, mon Frere...

LE CHEVALIER.

Il est fort bon !
C'est la fille qui doit répondre sur ce ton ;
Elle doit avec soin jouer la modestie,
Et l'amant se charger de la contre-partie.

DAMON.

Monsieur, je ne veux pas me marier encor.

LE CHEVALIER.

Il le faut pourtant bien, car nous sommes d'accord.

DAMON.

Votre caquet, mon frere, & m'accable & m'assomme,
Est-ce ainsi, dites-moi, que doit parler un homme ?

LE CHEVALIER.

Qui de vous imiter formeroit le projet,
Seroit, je crois, mon Frere, un fort joli sujet.

DAMON.

Souffrez que je vous parle avec une franchise
Que de tout tems pour vous ma tendresse autorise ;

Car enfin je vous aime en vous désaprouvant.
Quiconque veut trop plaire est méprisé souvent.
Faites votre portrait, & tirez-moi de peine.
Quel rang occupez-vous dans la nature humaine?
Parleur impitoyable, adoré par les sots,
Qui tournez tout le jour dans un cercle de mots,
Au milieu du beau sexe ou fade ou satirique,
Des scandales du tems ramassant la cronique.
C'est par malignité que l'on brille aujourd'hui,
Et l'esprit est formé des sottises d'autrui.
Est-ce par ce poison, que l'audace disperse,
Que l'on doit dans le monde établir un commerce?
Y peut-on entrevoir cette chaîne d'amis,
Cette societé de cœurs bien affermis,
Où quelques traits légers aiguisent le génie,
Et dont l'attachement entretient l'harmonie?
Vous n'êtes qu'un ramas d'ennemis dangereux
Des vices de vos cœurs observateurs affreux,
Et tout le passe-tems d'esprits tels que les vôtres,
C'est de perdre les uns pour amuser les autres.

LE CHEVALIER.

Quoi, vous vous érigez en héros d'amitié!
Allons; vous êtes fait pour être marié.
Quelqu'un vient, ah! c'est toi, que me veux-tu,
Finette?

SCENE III.

FINETTE, DORIMON, DAMON, LE CHEVALIER.

FINETTE *moitié bas au Chevalier.*

MA Maîtresse, Monsieur, vous prie à sa toilette,
Elle doit aujourd'hui recevoir son futur, ...

LE CHEVALIER.

Voilà sur quoi mon Frere a le goût fin & sûr;
Finette, il faut plutôt le consulter lui-même,
Il pourra mieux que moi, te dire ce qu'il aime.

DAMON.

Comment donc? à quoi tend cet évenement-ci?

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu, vous jouez un très-beau rôle ici,
C'est une attention de votre prétendue.
Comme c'est aujourd'hui que se fait l'entrevûe....

DAMON.

Y songez-vous, mon Frere?

LE CHEVALIER.

Oui, la chose est ainsi,
Et son Pere & sa Tante y doivent être aussi.

FINETTE.

Eh, vraiment oui, Monsieur, elle veut être sûre

De votre goût, afin de choisir sa coëffure.

DAMON.

Comment, une entrevûe ! Eh j'ignore son nom !

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas un grand mal.

DORIMON.

Appaisez-vous, Damon.
Vous devez mieux sentir ce que fait votre Frere.

LE CHEVALIER.

On ne peut trop hâter une si bonne affaire.

DAMON.

Mais enfin, sçavez-vous si le rapport d'humeurs
Pourra joindre à jamais nos esprits & nos cœurs ?

LE CHEVALIER.

Elle a dix mille écus bien venans chaque année,
Morbleu, la simpathie est toute examinée.
Finette, ne va pas rien dire de ceci.

FINETTE.

Quoique fille, Monsieur, je me tais,

LE CHEVALIER.

Dieu merci.

FINETTE *au Chevalier.*

Ma Maîtresse, Monsieur, prétend que j'examine
Son esprit, ses façons, & sa taille & sa mine.

LE CHEVALIER.

Tu le peux.

FINETTE.

Ayez soin de lui parler, Monsieur,
Pour me donner le tems de l'apprendre par cœur;
Je vais l'étudier avec un soin extrême,
Tout comme, en vérité, si c'étoit pour moi-même.

Elle l'examine pendant que le Chevalier lui parle.

LE CHEVALIER.

Volontiers. Vous rêvez, mon Frere, en ce moment;
C'est bien fait; vous avez déja l'air d'un amant.

DAMON.

Si je rêve, Monsieur, c'est à votre folie.

FINETTE *à part.*

Mais, mais il a vraiment la taille assez jolie,
Un peu mince pourtant, ... Oh cela passera.

DAMON.

Que dites-vous?

FINETTE.

Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

Au Chevalier.

Parlez-lui donc.

LE CHEVALIER.

Ainsi, c'est une extravagance...

DAMON.

Que de me marier.

LE CHEVALIER.

C'est un trait de prudence.

DORIMON.

Voyez l'objet avant que d'entrer en débat.

LE CHEVALIER.

Et commence toujours par signer le contrat ;
Tu verras . . .

FINETTE.

Il n'a pas l'air d'être bien ingambe.

DAMON.

Que dit-elle donc ?

FINETTE.

Rien, j'admirois votre jambe.

DAMON.

Je ne m'en suis jamais piqué.

FINETTE.

Mais cependant
Je gage que Monsieur danse légèrement.

DAMON.

Qui moi ? je n'ai jamais fait que la révérence.

FINETTE.

Ma Maîtresse, Monsieur, est folle de la danse.

DAMON.

C'est le goût de son âge, & j'ai le goût du mien.

LE CHEVALIER.

Par conséquent, tous deux, vous vous conviendrez bien.

FINETTE.

Sa paſſion ſeroit . . . vous en rirez peut-être,
De pouvoir vous parler ſans ſe faire connoître,
Voudriez-vous aller au Bal de l'Opéra ?
Sans doute vous ſçavez fort bien ce jargon-là.

LE CHEVALIER.

Tu ferois connoiſſance.

DAMON.

Ah, la plaiſanterie
Eſt trop forte.

LE CHEVALIER.

Tu prends cela pour raillerie ?
Elle auroit ſans le maſque, un air déconcerté,
Et ſon projet ne vient que de timidité.

FINETTE *au Chevalier.*

A ma Maîtreſſe, enfin, que faut-il que j'annonce ?

DAMON.

Que . . . .

LE CHEVALIER.

Vas, j'irai tantôt lui porter la réponſe.
(bas.) Finette, parle-moi, que diras-tu de lui ?

FINETTE.

Ah, ma foi, je dirai qu'il a l'air d'un mari.

Elle ſort.

SCENE IV.

DORIMON, DAMON, LE CHEVALIER.

DORIMON.

MON Fils, que penſez-vous ſur votre Mariage ?

DAMON.

Ah, pour y conſentir, Monſieur, je ſuis trop ſage.

LE CHEVALIER.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît ?

DAMON.

A vous dire le vrai,
On débute avec moi par un beau coup d'eſſai.
Ne nous animons point, que faut-il que je penſe
D'une fille qui met toute ſa prévoyance,
Qui députe vers vous avec précaution
Pour apprendre mon goût ſur le choix d'un pompon ?
C'eſt avoir, j'en conviens, bien du ſouci de reſte ;
Et pour me démontrer combien elle eſt modeſte,
Elle veut me parler au Bal de l'Opéra.
Oh ! je ſuis fort tenté de cette fille-là.

LE CHEVALIER.

On voit beaucoup de gens qu'un air ſage éfarouche.

DAMON.

Moi, je pense autrement, c'est le seul qui me touche;

LE CHEVALIER.

On s'y conformera.

DAMON.

Mais ; pourrois-je sçavoir
Sa façon de penser ?

DORIMON.

Eh bien, il faut la voir.

DAMON.

Un moment d'entrevûe où l'on parle d'affaires,
Peut-il nous mettre au fait de nos deux caractéres ?

LE CHEVALIER.

Oui, sans doute, Monsieur, un seul instant suffit.
Un seul instant fait voir le brillant de l'esprit,

DORIMON.

Consentez à la voir.

DAMON.

J'obéis.

LE CHEVALIER.

Prenez garde,
A péser vos discours, car cela me regarde.



SCENE V.

ANGELIQUE, FINETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vais chez Angélique, afin de l'informer
Du projet singulier que je viens de former ;
Elle prévient mes vœux, je la vois elle-même.

ANGELIQUE.

Je viens vous faire part de ma surprise extrême ;
Vous m'aimez, dites-vous, & malgré votre amour,
Vous voulez que Damon m'épouse dans ce jour ?
La façon de penser est tout à fait nouvelle,
Je dois vous sçavoir gré d'un tel excès de zéle.

LE CHEVALIER.

Pourquoi vous allarmer ? Rassûrez-vous un peu,
Ne voyez-vous pas bien que ceci n'est qu'un jeu ?

ANGELIQUE.

Ce n'est qu'un jeu ?

FINETTE.

Sans doute un simple badinage ;
Et si vous en venez jusques au mariage,
Ce n'est encor qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais que par vous ;

Que je ne puis sans biens devenir votre époux,
Que Monsieur Lisimon, votre très-vilain Pere,
Ne veut qu'au poids de l'or terminer cette affaire.
Ne m'avez-vous pas dit que son antique Sœur,
Qui, comme de raison, le hait de tout son cœur,
De sa succession le frustrera peut-être,
En se donnant pour femme à quelque petit-maître ?

ANGELIQUE.

Eh bien, en quoi cela peut-il avoir rapport
Avec votre conduite ?

LE CHEVALIER.

Oh, je me fais bien fort
De vous le démontrer.

ANGELIQUE.

Parlez, je vous écoute.

LE CHEVALIER.

Votre Pere est avare, & je suis gueux, sans doute.
Je suis, je vous l'avoue, amoureux à l'excès,
Mais ce bel amour là ne fait rien au succès.
Vous aimerois-je encor, cent fois plus, il me semble
Qu'on ne voudroit pas plus nous marier ensemble ;
En convenez-vous ?

ANGELIQUE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Voilà mon premier point,
Et voici le second, que vous ne nierez point.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Voyons donc.

LE CHEVALIER.

Pour ne rien avancer de frivole,
Nous disons qu'Araminte est une vieille folle,
Et que par conséquent d'un jeune homme éventé,
Son cerveau pourroit bien se trouver entêté.

FINETTE.

Oui, la chose est possible, & même vraisemblable.

LE CHEVALIER.

Or, je veux la tromper par un piége admirable.

ANGELIQUE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

C'est de trouver quelqu'un beau, fait au tour,
Qui feigne adroitement de lui faire l'amour,
Et qui de l'épouser lui donnant l'espérance,
Tire donation du bien en conséquence.

ANGELIQUE.

Quel est l'homme charmant chargé de cet emploi ?
Est-il trouvé ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Eh, quel est-il ?

LE CHEVALIER.

C'est moi.

ANGELIQUE.

Et qui m'empêchera d'épouſer votre Frere ?

LE CHEVALIER.

Lui-même.

ANGELIQUE.

Mais, ſi j'ai le malheur de lui plaire ?

LE CHEVALIER.

Vous ne lui plairez point.

ANGELIQUE.

Je ne lui plairois pas ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

ANGELIQUE.

Pourquoi donc ? ai-je ſi peu d'appas ?

LE CHEVALIER.

Vous en avez beaucoup, j'adore tant de charmes,
Mais pour les admirer, pour leur rendre les armes,
Il faut les regarder, & c'eſt certainement
Ce qu'oubliera mon Frere au plus parfaitement.

FINETTE.

Que regarde-t'il donc ?

LE CHEVALIER.

Des livres, une ſphère.

FINETTE.

Il doit être amuſant.

ANGELIQUE.

Et que prétend-il faire
D'une femme ?

LE CHEVALIER.

Il soutient que souvent la beauté
Est une dangereuse & foible qualité.
Mais il s'informera de votre caractére.

ANGELIQUE.

Bon, ne voila-t'il pas un soin bien nécessaire ?

FINETTE.

Tous ces grands esprits-là, donnent dans le petit.
S'il est si curieux de se voir bien instruit,
Qui lui peut mieux que vous peindre Mademoiselle ?
Vous pouvez l'assûrer qu'elle est tendre & fidelle.

ANGELIQUE.

Ce Frere est un pédant à ce qu'il me paroît

LE CHEVALIER.

Il lui ressemble un peu, mais enfin, tel qu'il est,
C'est un homme à souhait pour servir notre flamme,
Car, fût-il au moment de vous prendre pour femme,
Il s'en désistera sans aucun repentir,
Si Monsieur votre Pere y veut bien consentir ;
Or, il ne faut qu'un point afin qu'il y consente,
C'est de pouvoir jouir du bien de votre Tante.

ANGELIQUE.

Oui, cet article seul doit être votre objet.

LE CHEVALIER.

Il faut donc vous prêter à servir mon projet.
Jouez l'impertinence aisée & nonchalante
D'une femme à grands airs dont l'époux représente;
Vous verrez aussi-tôt mon Frere épouvanté.
Voilà tout votre rôle, & moi de mon côté,
Je ferai l'amoureux de la bonne Araminte,
Avec succès déja j'ai commencé la feinte,
Son ame s'adoucit & ne doute de rien,
Et quand j'aurai son cœur, j'aurai bien-tôt son bien.

Fin du premier Acte.

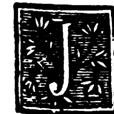


ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DAMON, BEAUVAL.

DAMON.



J'EN conviens avec vous, je fais une folie,
Par respect pour mon Pere, enfin je me marie.

BEAUVAL.

Mon ami, vous voyez que l'amour conduit loin,
Lorsque de l'étouffer on ne prend pas le soin.

DAMON.

Oh, ce n'est point l'amour qui fait mon mariage.

BEAUVAL.

Eh, comment sans amour, cessez-vous d'être sage?
Sans doute cet objet brille de tant d'attraits
Que vous comptez l'aimer?

DAMON.

Je ne le vis jamais.

BEAUVAL.

Comment ! vous n'avez pas seulement vû la Belle ?

DAMON.

Et j'ignore de plus comment elle s'appelle.

BEAUVAL.

Oh, vous en dites trop pour pouvoir être crû.

DAMON.

N'en doutez point ; le tout est prêt d'être conclû.

BEAUVAL.

C'est pour faire, sans doute, une illustre alliance ?

DAMON.

Ne sçachant point son nom, j'ignore sa naissance,
On dit qu'elle a du bien, c'est tout ce que j'en sçais.

BEAUVAL.

Pour cesser d'être heureux en est-ce donc assez ?
Mon ami, de douleur, vous pénétrez mon ame,
Vous voulez être libre, & prenez une femme ?

DAMON.

Prendre une femme aimable avec de la raison,
C'est avoir le bonheur logé dans sa maison.

BEAUVAL.

Je suis trop votre ami pour n'être pas sincére :
L'hymen & le bonheur ne se rencontrent guére ;
De l'hymen aujourd'hui l'on ne sere les nœuds

Que pour être opulent, & non pour être heureux.
Cette foi qu'on se donne est un vœu mercenaire
Qu'on forme effrontement sans aimer & sans plaire.
C'est à la soif du bien qu'on cherche à s'immoler,
Ce sont des chaînes d'or dont on veut s'accabler,
Ce lien dépouillé de tendresse & d'estime
N'a point cette vertu qui le rend légitime,
Qui produit des époux le charme mutuel,
Et ce bonheur se change en un malheur réel.

DAMON.

L'estime est de l'amour en fait de mariage,
Croyez-moi, c'est ainsi que pense l'homme sage.

BEAUVAL.

Non, non, quand on fait tant que de se marier
C'est l'excès de l'amour qui peut justifier.

DAMON.

Ami, mon sentiment est différent du vôtre;
Sur cet article là, je pense comme un autre.
C'est (je l'ai remarqué) la meilleure façon.
De ne se marier jamais que par raison.
L'amour n'est pas toujours un flambeau bien fidelle,
Sa flamme éblouit trop pour ne consulter qu'elle,
Et quand la main du tems l'éteint dans notre cœur
Souvent de notre choix nous découvrons l'erreur.
L'amour propre est honteux d'avoir pû se méprendre,
La froideur, le dégoût, veillent pour nous surprendre,

D'un joug qui nous contraint, nous déteſtons les
loix,
Et la richeſſe au moins en adoucit le poids.
Quand on veut ſimplement choiſir une Maîtreſſe
Ce n'eſt qu'à l'amour ſeul qu'il faut que l'on s'adreſſe;
Il couvre nos regards du bandeau des heureux.
Si la raiſon un jour l'arrache de nos yeux,
On quitte ſa Maîtreſſe en éteignant ſa flâme,
Mais par malheur, il faut toujours garder ſa femme;
Et l'on eſt trop heureux de pouvoir l'eſtimer
Si par caprice un jour on ceſſe de l'aimer.

BEAUVAL.

Je ſçais trop quels malheurs le Mariage entraîne,
Je voudrois n'en avoir jamais ſerré la chaîne.

DAMON.

Vous êtes marié?

BEAUVAL.

Non je ne le ſuis plus.
Le tems ne peut calmer mes chagrins ſuperflus.
Je pleure tous les jours l'épouſe la plus ſage,
Des graces, des vertus, elle étoit l'aſſemblage,
J'étois riche; un naufrage enleva tout mon bien,
Ma femme me reſtoit, je crus ne perdre rien.
Elle ſuivit mes pas au fond d'une retraite;
Ce fut là qu'au deſſus des faux biens qu'on regrette,
L'amour me fit ſentir que malgré le malheur,
L'homme poſſéde tout, quand il jouit d'un cœur.

La mort frappa ma femme, il m'en reste une fille,
Elle seule aujourd'hui fait toute ma famille;
Mon ami, concevez quel est mon desespoir,
On ne m'accorde pas la douceur de la voir!

DAMON.

A vos yeux paternels, qui peut donc la soustraire?

BEAUVAL.

Vous ne le croiriez pas! c'est l'oncle de sa mere.
Cet homme étant instruit de mon dérangement,
Généreux par orgueil, plus que par sentiment,
Crût me prouver assez l'excès de sa tendresse
En retirant chez lui la fille de sa niéce;
Je sentis ce bienfait, je le fis éclater,
J'ignorois à quel prix il falloit l'achêter.
D'entrer dans sa maison je ne fus plus le maître;
Il fit plus, il feignit de ne me pas connoître,
Sa folle vanité souffroit en murmurant
Qu'un homme tel que moi passât pour son parent.
Avec précaution ma fille m'est cachée;
Mais autant que son pere, au lieu d'être touchée,
Cette fille puisant un esprit orgueilleux,
Peut-être, en me voyant, détourneroit les yeux.

DAMON.

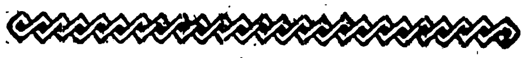
Votre ami pénétré partage vos allarmes,
Je prétens arrêter la source de vos larmes
Et j'irai dès ce jour chez cet oncle inhumain....

BEAUVAL.

Pour se laisser toucher il a le cœur trop vain.
Loin de se repentir, son ame trop altiere
S'irriteroit de honte en voyant la lumiére.

DAMON.

Apprenez-moi toujours son nom, son logement ?



SCENE II.

LE CHEVALIER, DAMON, BEAUVAL.

LE CHEVALIER.

As-tu, sçû comme il faut, tourner un compliment ?
Aye grand soin de ne pas choquer ta prétendue,
Peut-être, n'as-tu pas le stile d'entrevue ?
Pour le mieux débiter repete le tout haut,
Je sçaurai remarquer jusqu'au moindre défaut;
J'ai pour ce genre là le coup d'œil infaillible.
Mais je te trouve un air moins galant que sensible,
Je crains que tes fadeurs n'ayent un tour moral;

Appercevant Beauval.

Cet homme là m'a l'air (je n'en juge pas mal,)
De tromper son prochain en vendant des harangues.

DAMON.

Eh, mon frere....

LE CHEVALIER.

Ou plutôt c'eſt un maître de langues,
Je vais l'interroger.

DAMON.

Non,

LE CHEVALIER.

Il m'eſtimera,
Je ſçais entretenir ces ſortes de gens-là.

DAMON.

De grace!....

LE CHEVALIER.

à Beauval.

Laiſſez-moi... Si j'en crois l'apparence,
Monſieur ne paroît pas être dans l'opulence,
Les lettres, je le vois, ne ſont pas en crédit,
J'en ſuis ma foi fâché, j'aime beaucoup l'eſprit.

BEAUVAL.

Monſieur, on ne doit pas trouver la choſe étrange,
Vous le ſçavez aſſez, ſur tout, la mode change,
C'eſt en votre faveur qu'elle regne en ce jour,
Le ſage, en ſe taiſant doit attendre ſon tour.

Il ſort.

SCENE III.

DAMON, LE CHEVALIER,

DAMON.

C'EST un homme d'honneur qui ſans aucun ſcrupule
Condamne ouvertement ce qu'il croit ridicule.

LE CHEVALIER.

Oh, ſerviteur très-humble à ſa rigidité,
Cet homme n'eſt pas fait pour la ſocieté.
Par exemple, Cleon; tout le monde l'admire,
Et jamais il n'a rien que d'obligeant à dire.

DAMON.

Dès que quelqu'un approuve on eſt content de lui,
Notre amour propre fait le merite d'autrui.
Enfin je ſuis fâché de votre cataſtrophe
Vous vous êtes vous-même attiré l'apoſtrophe.

LE CHEVALIER.

L'honnête homme eſt piqué.

DAMON.

Vous êtes aguerri.

LE CHEVALIER.

Quel métier fait-il donc? quel eſt-il?

DAMON.

Mon ami.

LE CHEVALIER.

Lui, votre ami ?

DAMON.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Ami de confiance ?

DAMON.

Très-fort,

LE CHEVALIER.

Cela s'appelle un ami d'importance.

DAMON.

De l'inégalité de parens & d'état,
L'amitié doit tirer ſon luſtre & ſon éclat.
C'eſt un degré de plus pour fonder ſon empire,
Quand la fatuité ne vient pas le détruire,
Par ſes nœuds enchanteurs l'univers eſt lié,
Et le premier beſoin des cœurs, c'eſt l'amitié.
Des mortels qu'elle unit, voici la différence;
Les uns ont le plaiſir de la reconnoiſſance,
Les autres ont pour eux le plaiſir des bienfaits,
C'eſt pour ce ſentiment que les hommes ſont faits.
Le plaiſir d'obliger eſt le ſeul bien ſuprême,
Qui puiſſe élever l'homme au-deſſus de lui-même.
Mon frere, croyez-moi, c'eſt le plus grand des maux,
Que de n'avoir jamais d'amis que ſes égaux.

LE CHEVALIER.

Il est de certains cas où nous donnons dispense.
Je voudrois que l'on sçût comme tout se compense ;
Oh, oui sans contredit, notre société,
Est sans beaucoup d'étude un miroir d'équité.
Qu'un bourgeois, par exemple, ait une femme
aimable,
Dans le même moment il est notre semblable,
Nous le prévenons même, & pour lui fermer l'œil,
Pour engourdir son cœur nous flattons son orgueil.
Tu connois bien Cloë ? nous nous mîmes en tête,
De nous liguer à six pour faire sa conquête,
Le Comte, le Baron, le Marquis aux yeux doux,
Le Président, le Duc & moi brochant sur tous.
Chacun convient d'un mois, chaque amant s'y
renferme,
On convient que l'heureux à la fin dudit terme,
Iroit avec l'Epoux se promener un soir
Pour montrer son triomphe, à qui le voudroit voir.
Chacun sans se trâhir près de Cloë soupire.
Enfin, du tems prescrit le jour critique expire
Devine le vainqueur ; je te le donne en dix.

DAMON.

Aucun :

LE CHEVALIER.

Si fait, l'époux fut entouré des six.

DAMON.

Peut-être, de tous six étoit-ce une imposture,
On ne pourra jamais croire cette avanture !

LE CHEVALIER.

Quand tu seras époux, tu verras tout cela,
Je te présenterai ces petits Messieurs là,
Si de te promener il te prend quelqu'envie
Tu pourras fort bien être en grande compagnie.

SCENE IV.

DORIMON, DAMON, LE CHEVALIER.

DORIMON.

MON Fils, pour l'entrevûe on n'ira pas bien loin,
De sortir de ce lieu nous n'aurons pas besoin.
Vous allez recevoir Monsieur votre Beau-pere,
Pour gagner cette salle, il n'a qu'un pas à faire.

LE CHEVALIER.

Oui, car il est logé dans cet hôtel garni,
Celui que vous voyez qui tient à celui-ci,
Et même cette piéce à tous deux communique,
Vous allez sans sortir prévenir Angélique.

DAMON.

Mais, on ouvre . . .

LE CHEVALIER.

Ah, vraiment je vois entrer ici
La Tante, la Future & le Beau-pere aussi.

SCENE V.

ANGELIQUE, HORTENSE, ARAMINTE;
DORIMON, LE CHEVALIER, LISIMON,
DAMON.

LE CHEVALIER *à Damon.*

IL faut tacher de prendre une mine riante,
Approchez-vous de moi, pour que je vous présente.

ARAMINTE *à part à Hortense.*

Hortense, écoutez bien, & sentez cet honneur,
D'Angelique ma niéce, il faut vous dire sœur,
Il faut ensevelir l'état de votre pere,
De peur de vous tromper ayez soin de vous taire.

LE CHEVALIER *à Angelique.*

Voici l'heureux mortel qui sera votre époux,
C'est lui de qui le sort fera bien des jaloux.
Voilà, comme souvent le prix de l'homme aimable
Ne tombe entre les mains que de l'homme estimable.
Pour un mari tout simple il n'est pas mal tourné,
Et même a de l'esprit assez pour un aîné.

De son air sérieux cessez d'être étonnée,
Il dit une saillie une fois dans l'année.
A Lisimon.
Je viens vous présenter votre futur beau-fils,
Monsieur, il vous tiendra tout ce que j'ai promis;
C'est un de nos sçavans consommé dans les veilles,
Qui, sur ce qu'il a lû vous dira des merveilles.

LISIMON.

Je ne vois pas en lui ce que j'avois pensé,
Pour homme singulier vous l'aviez annoncé!

DAMON.

Si j'osois me charger d'un pareil personnage
Pour pouvoir m'approuver je vous juge trop sage.
Qui cherche à s'annoncer sous ce titre affecté,
N'est souvent dans le fond qu'un esprit avorté
Qui veut en imposer à la faveur d'un terme,
Sur l'incapacité qu'en soi-même il renferme;
Mais celui qui s'applique à n'avoir jamais tort,
Qui malgré ses talens paroît simple à l'abord,
Qui, pour faire plaisir, desire des richesses,
Qui connoît l'amitié, qui passe les foiblesses,
Qui des travers publics, rit en particulier,
Voilà ce que j'appelle un homme singulier.

ARAMINTE.

Il parle de l'amour d'une façon touchante,
Ma niéce, en vérité, doit être bien contente.

LISIMON.

Je suis fort satisfait, Monsieur, de votre esprit.

LE CHEVALIER.

C'est un très-habile homme, oh, je l'avois bien dit;

A Damon.

Tu pourras te vanter d'être assez bien en femme.

DAMON.

Il faut connoître avant son esprit & son ame.

LE CHEVALIER.

De sa coëffure, au moins, tu dois être content!

DAMON.

Eh, mon Frere...

LE CHEVALIER.

Et la Tante a l'air assez galand.

ARAMINTE *à part.*

Il va de nos amours déclarer le mystére.

LE CHEVALIER.

Elle a ses soixante ans.

ARAMINTE.

Voulez-vous bien vous taire,

Le petit indiscret!

LE CHEVALIER.

Convenez que le verd

Brillant dans ses habits, va bien avec son air.

DAMON.

C'est la sœur de Monsieur, ainsi....

LISIMON.

Je l'abandonne.

ARAMINTE.

C'eſt prendre un bon parti.

DAMON.

Dans toute ſa perſonne
Elle a du ſingulier.

ARAMINTE.

Vous êtes bien poli,

A part.

Par bienſéance, il faut que je parle avec lui,
Votre ſanté, Monſieur ?

DAMON.

Elle eſt bien chancellante,

ARAMINTE.

Que ne puis-je exprimer, combien j'en ſuis contente.

ANGELIQUE.

Chevalier, votre boëte, eſt d'un goût bien nouveau,

LE CHEVALIER.

J'ai fourni le deſſein que je crois aſſez beau,
De toutes ces couleurs, admirez le mélange,
Rien de confus, le goût, eſt ce qui les arrange,
Remarquez ces rameaux incruſtez en émail
Faits pour ſervir d'ombrage à ces fleurs de corail,
Voyez de ces oiſeaux la plume tranſparente,

Et ces rayons dorez d'une aurore naiſſante,
Qui percent à travers ce feuillage nouveau,
Et viennent ſe mêler à cette couleur d'eau.

ANGELIQUE.

J'en admire le goût & la délicateſſe,
La beauté du travail en accroît la richeſſe.

LE CHEVALIER *à Damon.*

Là, conviens donc qu'elle a l'eſprit des plus ſenſez.

DORIMON.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Et ſur le cœur on n'en peut dire aſſez.

DORIMON.

Elle paroît aimable,

LE CHEVALIER.

Ah, ſon âme eſt ſi bonne!
Jamais elle ne dit aucun mal de perſonne.

ANGELIQUE.

J'ai l'eſprit accablé par un médiateur
Que je viens de jouer avec le Commandeur,
Et la grande Durmont, cette beauté guindée,
Qui de tout le public, croit être remarquée,
Pour des preuves d'amour prend des attentions,
Et dont les yeux trainans ont des prétentions.

DAMON.

La bonne ame!

LE CHEVALIER.

Vraiment, c'eſt n'être pas méchante,
C'eſt uſage du monde.

ANGELIQUE.

Il falloit voir ma tante
Qui très-exactement ſe trompant de couleur,
Coupoit avec du pic quand on jouoit en cœur.

ARAMINTE.

Ma niéce, c'eſt avoir trop de reconnoiſſance
Du peu de ſoins qu'a pû me coûter votre enfance.

DAMON.

Quelle folle!

ARAMINTE.

Monſieur, vous avez bien raiſon;
Dès qu'elle ſe verra maîtreſſe de maiſon,
Elle ſera plus libre & ſçaura bien mieux plaire;
Vous allez épouſer un joli caractére.

DAMON.

Quelle eſt cette beauté ſi pleine de douceur?

LISIMON.

C'eſt ma fille cadette.

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur, c'eſt ma Sœur.

ARAMINTE *à part.*

Je juge en ce moment qu'on s'entretient d'affaire;
(*haut.*) Oui, ce bien-là ſuffit pour fixer un douaire.

LISIMON.

Oui, vous avez raison ma Sœur.

ARAMINTE.

C'est mon avis,
Mais je vois, par malheur, mes conseils peu suivis.

DORIMON.

Il faut pourtant tacher de lui faire connoître . . .

ARAMINTE.

Selon ce que j'entends, vous me paroissez être
Le Notaire qui vient pour dresser le Contrat?

DORIMON *haut.*

Non, Madame, jamais ce ne fut mon état,
Du Chevalier pour vous j'autorise la flamme,
Je suis son pere & prêt à vous servir Madame.

ARAMINTE.

Oui, Monsieur, je consens à me servir de vous.

DAMON *haut.*

C'est mon pere, Madame.

ARAMINTE.

Ah! sur un ton plus doux,
Votre verbe est trop haut, j'ai l'ouie assez claire,
J'entends bien que c'est lui dont se sert votre pere.

DAMON.

Oh, ce dernier trait-là manquoit pour m'assommer.

LE CHEVALIER.

Il se fache, voilà dequoi rire à pâmer.

DAMON.

Il faut qu'en ce moment je lui fasse comprendre...

LISIMON.

Non, vous l'irriterez sans lui rien faire entendre.

LE CHEVALIER *à Angelique.*

Que pensez-vous de l'homme ?

ANGELIQUE.

Ah ! Ciel, qu'il est pédant !

LE CHEVALIER.

Un peu, mais il seroit bon mari cependant,
à Damon.
Comment la trouve-tu ?

DAMON.

Tout au plus étourdie.

LE CHEVALIER.

Oui, mais à ton humeur je veux qu'elle se plie.
Or, maintenant qu'après un examen bien mur,
De se bien convenir chacun de vous est sur,
Allez en conséquence arranger toutes choses,
Disposez le contrat, stipulez bien les clauses.

DAMON *bas au Chevalier.*

Mon Frere, son humeur ne me va point du tout.

LE CHEVALIER.

Laisse faire.

ANGELIQUE.

Ce Frere est bien peu de mon goût,

ARAMINTE.

Mes enfans, votre âmour eſt peint ſur vos viſages,
Voilà comme ſe font tous les bons mariages.

LISIMON.

Je ſuis charmé de voir cela tourner ſi bien,
Il ne faut entre-nous qu'un moment d'entretien,
Meſſieurs, pour convenir de tout âvec prudence,
Dans mon appartement nous ſerons mieux je penſe.

DORIMON *à Damon.*

Votre pere ſans vous ne veut rien décider,
Venez.

DAMON.

Ah ! puiſſent-ils ne ſe pas accorder ?

LE CHEVALIER *à Angelique.*

Allez, je me fais fort d'attraper votre tante,
A ce bel entretien tachez d'être préſente.

SCENE VI.

ARAMINTE, LE CHEVALIER, ANGELIQUE *derriére la chaiſe d'Araminte.*

ARAMINTE.

ENFIN vous avez ſçu vous débarraſſer d'eux,
Lorſque l'on eſt amant on eſt ingénieux,
Nous pouvons maintenant nous parler à notre aiſe,
Approchez

Approchez Chevalier, & prenez cette chaise,
Des regards importuns ne veillent plus sur nous.

LE CHEVALIER *regardant Angelique.*

Oui, je puis librement discourir avec vous.

ARAMINTE.

On a dans notre état cent choses à se dire,
Appercevant Angelique.
Que faites-vous-là ?

ANGELIQUE.

Mais....

ARAMINTE.

Allons qu'on se retire.

LE CHEVALIER *à Angelique.*

En feignant de sortir revenez sur vos pas,
Nous pourrons nous parler, elle n'entendra pas.
Angelique feint de sortir & revient derriére Araminte.

ARAMINTE.

Vous triomphez de moi, Chevalier, je soupire,
A la fin, d'un vainqueur je reconnois l'empire,
Trop attaqué par vous, mon cœur vous a cedé.

LE CHEVALIER.

Il faut que le Notaire aujourd'hui soit mandé.

ARAMINTE.

Chevalier, vous pensez comme les autres hommes,
Mais si vous vous mettiez à la place où nous sommes....

LE CHEVALIER.

Pour dreſſer le contrat qui m'aſſure ſon bien.

ARAMINTE.

Que j'ai l'eſprit content, vous trouvez cela bien.

ANGELIQUE.

De la tromper ainſi, je me fais un ſcrupule.

LE CHEVALIER.

Vous vous moquez, il eſt injuſte & ridicule.

ARAMINTE.

Ridicule il eſt vrai; mais enfin, la pudeur
Semble blâmer l'aveu qu'en a donné ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Le fond vous appartient,

ANGELIQUE.

Ma crainte eſt donc frivole.

LE CHEVALIER.

Quelqu'un l'attraperoit à cette vieille folle.

ARAMINTE.

Ah, vous me rendez bien juſtice ſur ce point.

ANGELIQUE.

Je n'aime pas Damon, je n'en diſconviens point.

LE CHEVALIER.

Faites donc ce qu'il faut pour rompre cette affaire.

ARAMINTE.

Vous êtes bien preſſant, je ne ſçais comment faire.

LE CHEVALIER.

A quelqu'autre que moi, pourrois-je vous livrer ?

ARAMINTE.

Me livrer ? non vraiment, & je puis bien jurer
Que je n'aime que vous. Enfin il faut se rendre,
Chevalier, vous sçavez regarder d'un air tendre,
Mais un nœud clandestin sera bien plus sensé.

LE CHEVALIER.

De la donation l'acte sera passé.

ANGELIQUE.

Je vous promets alors l'agrément de mon pere.

ARAMINTE.

Qu'il est doux d'être encor dans la saison de plaire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vais la tromper & sans aucun remord,
Son Frere j'en suis sûr, s'en divertira fort.

ARAMINTE.

Mon Frere que je haïs, enragera je pense.

LE CHEVALIER.

Vous voyez qu'on lui peut faire la confidence.

ARAMINTE.

Comme il pourroit fort bien y mettre empêchement,
Il faut un grand secret.

LE CHEVALIER.

J'en aurai sûrement,

ANGELIQUE.

Sans doute,

LE CHEVALIER.

Je viendrai vous trouver fur la brune,
Notre hymen aura l'air d'une bonne fortune.

ANGELIQUE.

Il faut vous obéir & rompre avec Damon.

LE CHEVALIER.

Ah ! je fuis tranfporté de ce difcours-là.

ARAMINTE.

Bon,
Votre efprit pénétrant fe prête au ftratagême.
Quel plaifir, Chevalier, lorfqu'en fecret on s'aime,
De goûter fans éclat l'excès de volupté,
D'augmenter fon bonheur par fon obfcurité !

LE CHEVALIER.

Oui, charmante Angelique, oui mon cœur vous adore.

ARAMINTE.

Qu'il eft tendre !

ANGELIQUE.

Oui, j'aime....

LE CHEVALIER.

Ah ! répétez encore

ANGELIQUE.

Soyez sûr de mon cœur.

ARAMINTE.

Ecoutez ce soupir !

LE CHEVALIER *serrant la main d'Araminte & regardant Angelique.*

Je ne me connois plus à force de plaisir.

ARAMINTE.

O Ciel ! qu'avec transport je vois votre tendresse,
Si mon vieux Frere étoit témoin de notre yvresse,
Il mourroit de dépit, jurez moi dans l'instant
Que vous m'aimez ...

ANGELIQUE.

Jurez que vous serez constant,

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, rien ne sera capable
De m'empêcher jamais de vous trouver aimable.

ANGELIQUE.

Et je vous jure moi, que je n'aime que vous.

ARAMINTE.

Oui, mon cher Chevalier, vous serez mon époux,
Vous (*appercevant Angelique.*) que faites-vous-là petite impertinente ?
Répondez.

ANGELIQUE *haut.*

Je ne fais que d'arriver ma tante,
C'est pour vous avertir que les chevaux sont mis,
Voici l'heure d'aller acheter les habits.

ARAMINTE.

Oui, vous avez raiſon, la choſe eſt néceſſaire,
Sans adieu, Chevalier, mais ſur-tout du myſtére.

SCENE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

AVANT la fin du jour je veux être content,
Et je ne prétens pas perdre le moindre inſtant,
Il s'agit au plûtôt d'en tirer une ſomme.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, FINETTE, HORTENSE.

LE CHEVALIER.

AH, connois-tu Finette, un Notaire honnête homme ?

FINETTE.

Je ne ſçais....

LE CHEVALIER.

Il n'importe,

HORTENSE.

Ah, je vois Chevalier.

Que vous voulez trouver quelqu'honnête uſurier
Qui vous prête des fonds pour donner une fête.

LE CHEVALIER.

Ah, vous voulez ſçavoir ce que j'ai dans la tête ?
Comment donc, vous parlez, vous plaiſantez vraiment,
Voilà du fruit nouveau, c'eſt ſaiſir le moment,
Quand une fille voit marier ſon aînée,
Son eſprit s'éclaircit, ſa langue eſt dénouée.

HORTENSE.

Les hommes, ſur ce point, ſemblent moins patiens.

LE CHEVALIER.

Oh, s'ils parlent plûtôt, ils parlent moins long-tems.

HORTENSE.

Ainſi, ſur ce pied-là, l'avantage demeure
A ceux qui parlent mieux.

LE CHEVALIER.

Enfin, depuis une heure
Qu'elle s'eſt miſe en goût de déferrer les dents,
Elle raille. O parbleu, c'eſt avoir des talens.

HORTENSE.

Chevalier, ce talent devroit moins vous ſurprendre,
J'ai depuis près d'un an l'honneur de vous entendre,
Sans paroître jamais y faire attention,
De raillerie alors j'ai fait proviſion.

LE CHEVALIER.

Souffrez que je vous donne un avis ſalutaire,
Quittez la raillerie, elle empêche de plaire :
Pour exciter la haine & l'animoſitê
Ne vous ſuffit-il pas d'avoir de la beauté ?
Tirez à bout portant ſur toutes vos amies,
Vous ferez bien ; ce ſont des regles etablies,
Mais les hommes, il faut toujours les ménager,
On ſe perd en croyant qu'on doit les négliger.
Avec ces grands yeux là, jamais aucune femme
Ne vous accordera les qualitez de l'ame,
Et de votre amitié vous perdrez tous les frais,
Si le titre d'eſprit a pour vous des attraits,
Pour en montrer beaucoup, voici comme on s'arrange
On ſourit, c'eſt aſſez, & chacun prend le change.

HORTENSE.

Voilà pour ſe conduire un projet merveilleux,
Angelique, je crois, vous conviendroit au mieux,
Car de vos deux eſprits le rapport eſt extrême ;
Je doute que Damon lui convienne de même.

LE CHEVALIER.

Le rapport des eſprits ! ces mots là ſont plaiſans.
Voilà le lieu commun de tous les bonnes gens.
Vraiment ſi l'on faiſoit le choix d'une compagne,
Pour aller s'enterrer au fond d'une campagne,
Et pour n'avoir perſonne en tiers que les échos ;

Alors il ne feroit pas trop hors de propos,
De choisir un objet dont l'humeur nous ressemble ;
Mais pour vivre à Paris l'usage est différent.
C'est pour tenir maison, qu'une femme s'y prend,
Tout ce qu'on en exige est qu'elle s'embarrasse
De faire les honneurs de chez elle avec grace,
Jouer une partie, & pendant tout le têms,
Lier un entretien avec les regardans,
Un coup d'œil d'un côté, de l'autre une réponse,
Un mot de politesse à tous ceux qu'on annonce,
Un petit mot d'excuse aux femmes qui s'en vont,
Avoir sur la parure un esprit très-profond,
Sous un air de douceur cacher de la malice,
Des traits du sentiment, colorer l'artifice,
Passer la nuit au bal & revenir fort tard,
Voir Monsieur rarement & même par hazard,
Le rapport des esprits, dites-moi, je vous prie,
Est-il fort nécessaire à ce genre de vie ?

HORTENSE.

Me voilà bien instruite, & bientôt.

LE CHEVALIER, *tirant sa montre.*

Ah ! bons Dieux.

Déja près de midi, je vous fais mes adieux,
Aujourd'hui. quel qu'il soit, il me faut un Notaire
Afin d'expédier promptement mon affaire.

SCENE IX.

HORTENSE, FINETTE.

HORTENSE.

QUELLE peinture, ô Ciel, je n'en puis revenir,
Si le monde est ainsi, j'aime mieux en sortir.

SCENE X.

DAMON, HORTENSE, FINETTE.

DAMON.

JE vous trouve à propos, ici, Mademoiselle,
Vous pouvez me tirer d'une crainte mortelle,
J'ai du respect pour vous, & votre air de douceur
Sans cacher votre esprit répond de votre cœur:
Vous sçavez que je dois épouser Angelique?
Avec vous sans détour il faut que je m'explique,
Je crains fort qu'elle & moi nous nous convenions peu;
Je voudrois être instruit, l'hymen n'est point un jeu.

HORTENSE.

L'amour naît rarement à la premiere vûe,
Ce n'est pas pour aimer qu'on fait une entrevûe,

S'estimer, c'est assez, & c'est se convenir.
Que d'être dans l'espoir de ne pas se hair.

DAMON.

L'himen un peu trop tard apprend à se connoître,
Il détruit le bonheur, s'il ne le fait pas naître.
L'estime en s'unissant devient tendresse un jour,
L'himen conduit les cœurs au-devant de l'amour,
Et lorsque le principe en est si respectable
Il répand sur la vie un charme inexprimable.
Car enfin, cet amour n'est pas tel qu'on le peint.
Un cœur est trop heureux qui peut en être atteint.
Ce n'est pas, comme on croît, un feu prompt & rapide,
Que le hazard produit, que le caprice guide ;
Le véritable amour anime l'univers,
Son esprit en soutient tous les accords divers,
Et c'est un feu si pur qui brûlant dans les ames
Du flambeau de l'himen doit allumer les flames.
Deux mortels qu'il unit sont heureux, sont constans ;
Leurs vœux sont confondus ; leurs jours sont des instans,
Quand deux tendres époux s'estiment, se chérissent,
Je crois voir les vertus qui s'aiment, qui s'unissent,
Et qui formant ensemble une chaîne d'attraits
En font naître un bonheur qui ne finit jamais.

FINETTE à *Hortense*.

Votre humeur s'adoucit & devient moins sauvage,

Il vous reconcilie avec le mariage.

HORTENSE.

Monsieur, vous étonnez, vous charmez mon esprit,
Je pense mot pour mot, ce que vous avez dit.
Je m'étonne en voyant qu'une femme est honteuse
Lorsque de son époux on la croit amoureuse;
Je blâme cet abus, & ne sçais pas pourquoi
C'est un si mauvais air d'être heureuse chez soi.

DAMON.

De la réflexion la justesse est extrême,
Mais Angelique, hélas! pense-t-elle de même?

HORTENSE.

Elle vous aimera je l'assurerois bien,
Mais à condition que vous n'en direz rien.

DAMON.

Quelle erreur!

FINETTE.

Ah, Monsieur se feroit un scrupule
De donner à sa femme un pareil ridicule,

HORTENSE.

Avec de la vertu ma Soeur a le travers
De s'annoncer par tout pour suivre les grands airs;
Du monde qu'elle voit elle prend la méthode
Sa sagesse est toujours de la derniere mode.

DAMON *à part.*

Elle a de la prudence avec de l'enjouement.

Le tour de son esprit me plaît infiniment.
haut.
Votre vertu, sans doute, est un peu moins coquette,
Selon ce qu'on m'a dit, vous aimez la retraite ?

HORTENSE.

Le monde est dangereux, si je parois le fuir
C'est que je ne crois pas d'y pouvoir réussir.
J'en vois dont le maintien touche à l'étourderie,
Croyant que la raison passe pour brusquerie ;
D'autres pour mieux cacher le foible de leur cœur
Empruntent quelquefois le voile de l'humeur,
Caractere odieux, dont la teinture sombre
Sur les autres objets semble étendre son ombre,
Ces défauts opposez choquent également
C'est pourquoi dans le monde on me voit rarement,
Et je pense, Monsieur, qu'il vaut mieux s'y soustraire
Que d'être ridicule en cherchant à lui plaire.

DAMON.

Je pense comme vous, quelle conformité !
Un rapport si parfait est rare en vérité.

HORTENSE.

Je m'en trouve flattée, & si je vous ressemble
Tous mes vœux sont comblez ; nous devons vivre ensemble,
Vous épousez ma Sœur ; un hymen si prochain
De tous trois à la fois rend le bonheur certain,

J'y découvre pour elle un époux eſtimable
Et j'y trouve pour moi l'ami le plus aimable.

DAMON *à part.*

Sa douceur, ſa franchiſe, ont l'art de pénétrer;
C'eſt ainſi qu'Angelique auroit dû ſe montrer
J'aurois crû faire alors une très-bonne affaire.

HORTENSE.

Je vous répond, Monſieur, de ſon bon caractere;
Et vous l'eſtimerez.

DAMON.

Le votre m'a frapé,
Dans cet entretien ſeul il s'eſt dévelopé.

HORTENSE.

Avec elle, on a tort, d'en croire l'apparence
Elle a plus de vertu ſouvent que de prudence.

FINETTE.

C'eſt ſe conduire en dupe & je penſerois mieux.

DAMON.

Angelique a du moins un mérite à mes yeux,
C'eſt d'être votre Sœur; ce nom, Mademoiſelle,
Paroît à mon eſprit une vertu réelle;
Je vous appartiendrai ſi je ſuis ſon époux,
Et mon plus grand bonheur ne viendra que de vous.

HORTENSE.

Preſſez donc cet himen, & pour l'un & pour l'autre,
Il ſera mon bonheur encor plus que le vôtre.

DAMON.

Ah, votre eſtime ſeule en fera la douceur,
Angelique aura beau triompher de mon cœur
Je doute qu'aucun amour qui puiſſe me ſurprendre
Qu'il égale jamais une amitié ſi tendre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, LE CHEVALIER, LE NOTAIRE, FINETTE.

LISIMON.



Ous ces conditions je suis prêt d'y souscrire,
Et puisque c'est pour vous qu'Angelique soupire,
Je consens volontiers à vous voir son époux.

LE CHEVALIER.

Mon frere j'en suis sûr n'en sera point jaloux.

LISIMON.

En faisant le bonheur d'une fille que j'aime
Dans cette affaire-là mon plaisir est extrême.

De voir qu'avec adreſſe on attrape ma Sœur,
Et lorſque de ſon bien vous ſerez poſſeſſeur
De concert avec vous je me moquerai d'elle.

LE NOTAIRE.

De la donation la forme ſera telle
Qu'Araminte ſera fruſtrée entierement,
Et ne touchera rien que par votre agrément.
Je ſçais graces au Ciel mon métier de Notaire.

LISIMON.

Dans vos remerciemens le Ciel n'a point affaire.
Mais entrons ſans tarder dans ce cabinet là,
Pour vous rendre en ce lieu quand ma Sœur y viendra;
Pour que vous ne ſoyez traverſé par perſonne
Finette, écoutez bien l'ordre que je vous donne:
Auſſi-tôt que ma Sœur viendra ſe rendre ici,
Il faut qu'au même inſtant, Monſieur, ſoit averti,
L'affaire étant finie, en cas que Damon vienne
Faites deſcendre Hortenſe & qu'elle l'entretienne.

SCENE II.

ARAMINTE, *ſeule criant.*

FINETTE, hola quelqu'un? on ne me répond pas,
Tout le monde eſt-il ſourd ou parlai-je trop bas?

SCENE III.

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

AS-tu ſelon mon ordre ammené le Notaire ?

Finette remue ſes levres ſans parler.

ARAMINTE.

Ne parle pas ſi haut, car il faut du myſtere,
Mon Frere étant inſtruit s'opposeroit à tout
Et par le ſecret ſeul j'en puis venir à bout.

FINENTTE *haut à ſon oreille.*

Eh bien, en grand ſecret je vous dis à l'oreille ....

ARAMINTE.

A l'oreille, oui fort bien & j'entens à merveille.

FINETTE.

Depuis une heure au moins le Notaire eſt ici.

ARAMINTE.

Bon, & le Chevalier ?

FINETTE.

Il vous attend auſſi.

ARAMINTE.

Voici pour mon amour le moment favorable
Qu'ils viennent ; approchez des chaises, une table,
Afin que de mes biens exposant tout l'état
En faveur d'un époux j'en dresse le contrat.



SCENE IV.

ARAMINTE, *seule.*

Le Chevalier sans doute a le secret de plaire,
Mais je veux l'enrichir pour appauvrir mon Frere.
Son plaisir le plus grand est de me rabaisser,
D'exagerer mon âge & de faire penser
Que j'éprouve déja les maux de la vieillesse,
Le bruit m'est revenu [c'est-là ce qui me blesse]
Qu'il dit que je suis sourde ; on sçait cependant bien,
Que je répons à tout sans me méprendre en rien ;
Je prétens le punir d'un si cruel outrage,
Et de mon bien entier lui ravir l'héritage.



SCENE V.

LE CHEVALIER, ARAMINTE, LE NOTAIRE.

ARAMINTE.

AH, Messieurs, approchez, vous venez à propos,
Asseyez-vous : je vais vous dicter en deux mots,
Ce que mon équité me commande de faire
Pour payer d'un amant l'attachement sincere.

LE NOTAIRE.

Cela commence bien.

LE CHEVALIER.

C'est la fin que j'attens.

ARAMINTE.

De me remercier il n'est pas encor tems,
Chevalier, ayez soin de faire bien transcrire,
Ce qu'en votre faveur ma tendresse m'inspire.

LE NOTAIRE, *écrivant.*

Pardevant fut présente en son plein jugement.

ARAMINTE, *dictant.*

Jacqueline Araminte.

LE CHEVALIER.

A l'âge où sûrement
Une fille a son bien sans être émancipée.

ARAMINTE.

Ayant de tous les tems eu du goût pour l'épée.

LE CHEVALIER.

Goût presqu'incompatible avec le célibat.

ARAMINTE.

Aimant du Chevalier la personne & l'état.

LE CHEVALIER.

Quelle faveur !

ARAMINTE.

Je sçais que j'ai touchée votre ame.
Continuons; d'ailleurs connoissant bien la flamme
Dont dudit Chevalier le cœur est animé,
Lui donne en mariage en beau bien affermé
Plus de cent mille écus dont j'ai la jouissance.

LE CHEVALIER.

Votre Niéce en aura de la reconnoissance.

ARAMINTE.

Eh, si donc Chevalier, ce n'est rien que cela.
Ecrivez, pour donner force à cet acte là
Que si du Mariage il ne sort pas lignée,
Malheur, dont grace au Ciel, je suis bien éloignée,

Je donne néanmoins mon bien au Chevalier,
Sans qu'aucun autre puiſſe en être l'héritier.

LE NOTAIRE.

Cet acte eſt à ſouhait, vous n'auriez pu vous-même
Le dicter autrement

ARAMINTE.

Chevalier lorſque j'aime
Voilà mes procedez.

LE CHEVALIER.

Ils ſont perſuaſifs,

ARAMINTE.

On ne peut vous fruſtrer, c'eſt un don entre-vifs.

LE NOTAIRE, *à Araminte.*

Il faut tout confirmer par votre ſignature.

ARAMINTE, *après avoir ſigné.*

A préſent à mon Frere apprenons l'avanture,
Il mourra de dépit, j'en rirai de bon cœur.

Elle ſort.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui s'appelle une bien bonne Sœur.





SCENE VI.

DAMON, LE CHEVALIER.

DAMON, *l'arrêtant.*

UN moment, je voudrois vous faire enfin comprendre....

LE CHEVALIER.

Oh, j'ai bien autre chose à faire qu'à t'entendre.

DAMON.

Mais en un mot, je suis fort m'écontent de vous.

LE CHEVALIER.

Nulle conformité ne se trouve entre-nous,
Car moi je suis content de toute ma personne.

DAMON.

Mais je haïs Angelique.

LE CHEVALIER.

En voilà d'une bonne,
Qu'importe; en mariage un peu d'aversion
Est le commencement de la vocation.
Pour affaire pressée il faut que je te quitte,
Adieu, va, ton chagrin se passera bien vite.

SCENE VII.

DAMON, *seul.*

SE vit-il jamais rien de plus extravagant ?
Mais, moi-même, j'allois être bien imprudent,
D'abandonner mon sort à cette tête folle.
Etre époux d'Angelique, oh ! non sur ma parole,
Chacun me blâmeroit & ce seroit bien fait,
Hortense est plus aimable & seroit mieux mon fait,
Mais elle a moins de bien, & mon cœur désespere
D'obtenir son bonheur par l'aveu de mon pere ;
Avant que d'y songer, il faut premierement
Chercher à me tirer de l'autre engagement.
Pour trouver Lisimon, j'arrive de bonne heure,
Me voilà tout porté, car c'est-là qu'il demeure.

Il heurte.



SCENE VIII.

FINETTE, DAMON.

DAMON.

PUIS-JE un moment parler à Monsieur Lisimon ?

FINETTE.

FINETTE.

Mademoiselle Hortenſe eſt ſeule à la maiſon,
Monſieur,

DAMON.

Pour moi peut-être elle n'eſt pas viſible ?

FINETTE.

Au plaiſir de vous voir elle ſera ſenſible,
Et je vais l'avertir, ſi vous le deſirez ?

DAMON.

Très-volontiers ma fille, & vous m'obligerez.

SCENE IX.

DAMON, *ſeul.*

CE ſecond entretien me ſera néceſſaire,
Pour mieux examiner quel eſt ſon caractere.
Oui, mais cet examen vient peut-être un peu tard,
Le cœur plus que l'eſprit y pourroit avoir part.
Sérieux, inſenſez, eſprits philoſophiques,
Voilà donc tout le fruit de vos regards critiques ?
Malgré ce fier dédain dont vous vous parez tous,
La beauté tôt ou tard vous voit à ſes genoux,
Mais elle vient ; je vais faire tout mon poſſible
Pour l'obſerver encor ſans être trop ſenſible.

SCENE X.

HORTENSE, DAMON.

DAMON.

JE jouis en ce jour d'un bonheur peu commun,
Mais je crains à la fin de vous être importun,
Et vous pourrez de moi vous ennuier peut-être,
Avant que d'avoir eu le tems de me connoître.

HORTENSE.

Ah! vous n'aurez jamais à craindre un pareil sort,
Monsieur, & vous plaisez dès le premier abord,
Je crois qu'on peut en vous mettre sa confiance :
Je vous vois comme ami, non comme connoissance,
L'amitié dans les cœurs remplis de probité,
Semble avoir aussi-tôt droit d'ancienneté.

DAMON.

Dans cette occasion, vous me rendez justice,
Mon cœur est avec vous dépouillé d'artifice,
Et vous pouvez compter sur mon attachement.

HORTENSE.

J'en suis vraiment flattée, & j'aspire au moment
De vous appartenir plus fortement encore.
Tout est-il arrêté ?

DAMON.

L'alliance m'honore...
Mais....

HORTENSE.

Comment ! auriez-vous déja changé d'avis ?

DAMON.

Eh, je crains...

HORTENSE.

Vous sçavez que vous m'avez promis
D'engager Lisimon à finir cette affaire.

DAMON.

J'en conviens.

HORTENSE.

Pourquoi donc voulez-vous le contraire?
Vous devez vous montrer plus ferme en ce projet.

DAMON.

Si je suis incertain ce n'est pas sans sujet,
Vous même vous pourriez balancer davantage,
S'il étoit question de votre mariage.

HORTENSE.

Ne faites entre nous nulle comparaison,
Vous êtes un aîné, chef de votre maison,
Et l'hymen qui pour vous est un trait de sagesse,
En moi ne peut jamais être qu'une foiblesse.
D'ailleurs, je crains le monde, il le faut avouer.
Mon aversion vient de l'entendre louer;

Monſieur le Chevalier en fait une peinture
Qui ſéduit Angelique, & moi dont je murmure.

DAMON.

Gardez-vous d'en juger par ce qu'il vous en dit,
Le vrai monde n'eſt pas celui qu'il applaudit.
D'eſprits mal aſſortis ce n'eſt qu'un corps aride,
Guindé ſur l'amour ptopre & planant dans le vuide.
Le monde qu'on eſtime en differe en tous points,
Par un ſage rapport les eſprits y ſont joints,
C'eſt-là que l'on acquiert le talent de ſe taire,
De louer ſans fadeur, de railler ſans déplaire,
C'eſt-là que le génie écoute, ſe remplit,
Se forme, ſe ſoutient, s'éleve & s'annoblit,
C'eſt-là que tous les jours une femme prudente
Sçait couvrir la vertu d'une face riante,
Qu'aimable ſans apprêts, ſage avec enjoüement,
Elle attire l'ami, ſçait réprimer l'amant,
Ordonne à l'eſprit ſeul de ſe charger du rôle,
Et fait défenſe au cœur de prendre la parole.

HORTENSE.

Ah, que ſi l'on vous croit, le monde offre de fleurs,
Et que vous le peignez ſous d'aimables couleurs!
Qu'on doit porter envie au deſtin d'Angelique,
Elle aura votre amour & l'eſtime publique.
Je vous fais éclater trop de ſincérité,
Mais, Monſieur, excuſez mon ingénuité,

Oui, je conçois, je sens, je me forme l'idée,
Que tout pour une femme est d'être bien guidée.
Eh! quel guide est plus sûr qu'un mari plein d'honneur
Qui veut plaire à sa femme & faire son bonheur?
Souvent lorsque du monde on ignore l'usage,
On peut bien s'y donner des travers quoique sage;
Aux regards envieux de ce juge cruel,
Un simple ridicule est un vice réel.
Angelique par vous se conduira, sans doute,
Ce sont vos seuls conseils qu'il faudra qu'elle écoute;
Il faut que par vos soins son esprit affermi
Eprouve qu'un époux est un premier ami.

DAMON.

Quel excès de prudence avec tant de jeunesse!
Sous les traits de l'amour on croit voir la sagesse.
Ainsi donc, quand l'hymen vous joindra de ses nœuds,
Hortense, vous voudrez rendre un époux heureux?

HORTENSE.

Lui seul seroit chargé du soin de me conduire,
De me faire éviter ce qui pourroit me nuire,
De diriger mes pas, mes goûts, mes volontez,
De peser sur le choix de mes societez,
C'est le principal point, c'est par-là qu'une femme
S'attire du public ou l'estime ou le blâme.
Ah, qu'il me seroit doux en prenant ses leçons

De mettre ma conduite au-dessus des soupçons,
De dire, pour époux, j'ai quelqu'un que j'adore,
Qui m'estime, qui m'aime, & que chacun honore,
De pouvoir refuser les hommages d'autrui,
Moins par égard pour moi que par amour pour lui,
Et de lui rapporter mon ame toute entiere
Sans lui faire valoir une sagesse altiere,
Ne donnant d'autre source à ma fidélité
Que l'excès de ma flamme & de sa probité.

DAMON.

A qui le Ciel peut-il réserver l'avantage
D'épouser une femme & si tendre & si sage?

HORTENSE.

Je vais vous étonner, si je me mariois,
Un mari philosophe est ce que je craindrois.

DAMON.

Connoissez mieux le prix de la philosophie,
Elle fait en tout tems le charme de la vie.
N'ornez point de ce nom ces hommes orgueilleux,
Dont le cœur insensible & l'esprit dédaigneux
Désertent l'univers, s'enfoncent dans eux-mêmes,
Et dont les vains discours sont autant de problêmes;
Tous ces pédans pétris des mains de la fierté
Doivent être bannis de la societé.
Le parfait Philosophe est doux, simple, traitable,
S'il cherche la raison, c'est pour la rendre aimable,

Il obſerve, il meſure, il peſe les eſprits,
Loin de les abaiſſer il en hauſſe le prix;
Le talent de chacun en lui ſeul ſe raſſemble,
Il eſt ſemblable à tout & rien ne lui reſſemble,
Eclairé, mais ſoumis, docile, mais preſſant,
Bon pere, tendre époux, ami compatiſſant,
Sur l'humanité ſeule il fonde ſon ſiſtême,
Et du bonheur du monde il tire le ſien même.

HORTENSE.

Par l'exacte raiſon vos diſcours ſont dictez,
Mon eſprit en reçoit de nouvelles clartez,
Votre ſocieté me devient précieuſe.

DAMON.

C'eſt la votre qui peut rendre ma vie heureuſe.
Vous ſeule de mes jours vous feriez la douceur:
Si j'inſtruis votre eſprit, vous éclairez mon cœur;
Un penchant inconnu me conduit & m'anime,
Nous ſommes déja joints par les nœuds de l'eſtime,
Une conformité ſi parfaite entre nous
Devroit bien nous unir par des liens plus doux.

HORTENSE.

Damon à ce diſcours je n'ai pas dû m'attendre,
Je me ſerois promis de ne le pas entendre.

DAMON.

Je comptois retrouver la paix, la liberté,
En vous examinant avec ſévérité,

Mais rien n'éteint le feu que vous avez fait naître.
Je viens de l'animer en voulant vous connoître.
D'Angelique, en un mot, si je crains d'être époux,
Elle ne doit sans doute en accuser que vous ;
A mes engagemens si je suis infidelle,
C'est plus amour pour vous qu'éloignement pour elle,
Vos vertus lui font plus de tort que ses défauts ;
Vous produisez en moi des sentimens nouveaux,
Vous avez des attraits capables de séduire,
Votre esprit, votre cœur en augmentent l'empire,
L'estime & le respect, m'enchaînent sans retour,
La raison pas à pas m'a conduit à l'amour.

HORTENSE.

D'un triomphe si vain si j'estimois la gloire,
Je pourrois m'applaudir d'une telle victoire:
Damon à votre amour si j'osois consentir,
Au lieu de vous aimer ce seroit vous trahir.
Je suis sans bien, je suis même dans l'indigence,
Angelique est l'aînée, elle est dans l'opulence,
D'ailleurs je vous connois sage, rempli d'honneur,
Devenant son époux vous serez son bonheur ;
En voulant l'en priver je me rendrois coupable,
Je serois à vos yeux un objet méprisable :
Pourrois-je en recevant votre main, votre foi,
Trahir, en même tems, vous, Angelique & moi ?

DAMON.

Plus vous vous défendez & plus je vous adore.

HORTENSE.

J'ai pour vous refuser d'autres raisons encore.

DAMON.

Vous voulez à mes vœux vous dérober en vain,
A tout autre qu'à vous je refuse ma main,
Je vais voir Lisimon....

HORTENSE.

Non, je vous en conjure,
Non Damon, votre amour lui feroit une injure.

DAMON.

Eh, pourquoi? je suis sûr moi qu'il l'approuvera.

HORTENSE.

Et je suis sûre moi qu'il s'en irritera.

DAMON.

Si je puis obtenir l'aveu de votre bouche,
Ah, croyez....

HORTENSE.

Supposé que votre amour le touche,
Quand son consentement pourroit se joindre au mien,
Tout cela pour m'avoir ne seroit encor rien.

DAMON.

Comment, que dites-vous? je ne puis vous comprendre,

De quel autre pouvoir pouvez-vous donc dépendre ?
Lisimon ne pourroit . . .

HORTENSE.

Le pourriez-vous penser ?

DAMON.

Quoi ?

HORTENSE.

Ce n'est pas à lui qu'il faudroit s'adresser.

DAMON.

Qu'entens-je ?

HORTENSE.

Adieu, Damon, ce fait est un mystere
Que je crains de trahir & que je dois vous taire.

SCENE XI.

DAMON, *seul.*

Je ne m'attendois pas à ce qu'elle m'a dit.
Mais quel heureux soupçon s'éleve en mon esprit ?
Non, je m'en flatte en vain... l'évenement m'étonne
Avant que d'éclaircir la nuit qui m'environne,
D'Angelique, je veux rompre l'engagement.
Je crois qu'elle prendra la chose vivement,
Non, qu'elle n'ait pour moi beaucoup d'indifférence,
Mais c'est sa vanité que mon refus offense.
Elle vient; dans ses yeux je crois voir plus d'aigreur.

SCENE XII.

ANGELIQUE, DAMON.

ANGELIQUE, *à part.*

COMMENT, sans l'offenser lui découvrir mon cœur,
C'est une vérité qui me paroît trop dure.

DAMON, *à part.*

Il faut bien cependant trouver une tournure,
Allons, abordons-la.

ANGELIQUE.

Je ne puis l'éviter,
Comment lui déclarer . . .

DAMON *la saluant.*

Ciel, par où débuter ?

ANGELIQUE.

O Ciel, qu'il est timide, il me regarde à peine;
D'un amour violent, c'est la marque certaine.

DAMON.

L'embarras où je suis me paroît la choquer,
M'aimeroit-elle assez pour pouvoir se piquer ?

ANGELIQUE.

Cet homme m'a bien l'air d'un sot amant fidelle.

DAMON.

Il faut bien cependant parler ... Mademoiselle ...

ANGELIQUE *à part.*

Son air déconcerté, sa grande émotion
M'annoncent dans l'instant la déclaration.

DAMON *à part.*

L'oserai-je informer de ma nouvelle flamme?

ANGELIQUE.

Je voudrois bien oser vous découvrir mon ame ...

DAMON.

Parlez ...

ANGELIQUE.

D'un doute affreux mon esprit est rempli.

DAMON.

Eh, quel est-il? par moi peut-il être éclairci?

ANGELIQUE.

Oh, tout au mieux.

DAMON.

Parlez avec la certitude
De n'être pas long-tems dans votre inquiétude.

ANGELIQUE.

Mais vraiment, c'est un cas assez embarassant,
Oh, vous m'en instruirez, vous êtes un Sçavant.

DAMON.

J'attens.

ANGELIQUE.

Lorsqu'on s'unit d'une chaîne éternelle,
La simple probité, dites-moi, suffit-elle?

DAMON.

Je crois que deux époux s'ils ne sont amoureux,
Fussent-ils pleins d'honneur ne peuvent être heureux.

ANGELIQUE.

Quoi vous pensez ainsi! parlez avec franchise.

DAMON.

A quoi me serviroit d'employer la surprise?

ANGELIQUE.

Fort bien, par conséquent, un homme bien sensé
N'auroit donc pas sujet de se croire offensé
Qu'une fille lui fit part de sa répugnance?

DAMON.

L'aveu mériteroit de la reconnoissance.

ANGELIQUE.

Ah! que par ce discours mon cœur est soulagé,
Car je suis dans le cas.

DAMON.

Je vous suis obligé.

ANGELIQUE.

Oh, je vous en dispense.

DAMON.

Et plus qu'on ne peut dire,
Car du même secret je voulois vous instruire,
Je ne sçavois comment me tirer de ce pas,
Vous m'avez prévenu; je suis hors d'embarras.

ANGELIQUE.

Croirai-je ce difcours ?

DAMON.

Il eft très-véritable.

ANGELIQUE.

Quoi, vous ne m'aimez pas ? que vous êtes aimable !

DAMON.

Je vous rends grace auffi du même fentiment.

ANGELIQUE.

Ah ! puiffiez-vous fentir tout mon raviffement !
Il nous faut déformais agir d'intelligence.
Voilà le vrai moment de notre connoiffance.
Car nous ne pouvons plus tomber dans la fadeur,
Nous ne ferons jamais époux. Ah ! quel bonheur !

Elle fort.

SCENE XIII.

DAMON *feul.*

VOILA ce qui s'appelle agir à l'amiable,
Et de notre amitié la fource eft admirable :
Deux époux fans amour unis depuis dix ans,
De fe voir féparez ne font pas plus contens.

SCENE XIV.

BEAUVAL, DAMON.

DAMON.

AH, mon ami, venez prendre part à ma joye,
Et que dans votre ſein mon ame ſe déploye :
Sentez tout mon bonheur, je vais le raconter.

BEAUVAL.

Les tranſports qu'à mes yeux vous faites éclater,
Prouvent que votre cœur dès la premiere vûe
S'eſt laiſſé déſarmer par votre prétendue.

DAMON.

Vainement pour l'aimer j'ai fait ce que j'ai pu,
Et notre mariage eſt tout à fait rompu.
Nous ſommes cependant fort joliment enſemble,
Vous ne croiriez jamais le nœud qui nous raſſemble,
Nous nous ſommes parlez avec ſincérité,
La froideur de nos cœurs en fait l'intimité,
A mon premier aſpect un fond d'antipathie
Involontairement l'a frappée & ſaiſie,
Et dans ſes ſentimens me trouvant de moitié,
L'averſion commune a fait notre amitié.

BEAUVAL.

Ah, je vous revois donc le maître de vous-même,
Heureux, libre, ſenſé, digne que je vous aime.

DAMON.

Non, il ne s'agit plus pour moi de liberté.

BEAUVAL.

Vous aimez ?

DAMON.

Oui j'adore une jeune beauté,
Aimable ſans deſſein, ſans art ingénieuſe ;
Mais ce qui me la rend encor plus précieuſe,
Ce qui fait mon bonheur, elle n'a pas de bien :
Lorſque je l'enrichis je ſens le prix du mien.

BEAUVAL.

Nommez-moi cet objet ſi digne de vous plaire ?

DAMON.

Volontiers, puis-je avoir pour vous aucun miſtére?

SCENE XV.

BEAUVAL, DAMON, UN LAQUAIS *apportant une lettre.*

LE LAQUAIS *à Beauval.*

MONSIEUR, c'eſt de la part de Monſieur Liſimon ;
Pour affaire importante, il vous attend.

BEAUVAL.

Un intérêt preſſant exige que je ſorte,

L'amitié qui nous joint est trop tendre & trop forte
Pour ne pas m'engager à revenir dans peu
Vous instruire de tout.

DAMON.

Je vous attens, adieu.

SCENE XVI.

DAMON *seul.*

IL faut tout au plûtôt fixer ma destinée.
La seule Hortense peut la rendre fortunée;
Mais à qui m'adresser ? ce n'est pas Lisimon
De qui dépend son sort ? ce trait-là me confond.
Je voudrois être instruit de ceux qui l'ont fait naître,
Mais quel moyen prendrai-je afin de le connoître :
Si d'un sang méprisable elle a reçu le jour,
Il faudroit bien tâcher d'étouffer mon amour;
Mais elle a des vertus, voilà ce que j'adore,
Et c'est l'essentiel, ainsi sa main m'honore.
Si je puis aujourd'hui devenir son époux,
Je veux que mon ami vienne vivre avec nous,
A l'amour le plus pur, l'amitié réunie
Combleroit de douceurs tous les jours de ma vie.

SCENE XVII.

HORTENSE, DAMON.

HORTENSE.

Monsieur, votre intérêt me ramene en ces lieux,
Pour la derniere fois je parois à vos yeux.

DAMON.

Quel malheur offrez-vous à mon ame étonnée,
Quand je veux à vos jours unir ma destinée.
J'allois de Lisimon embrasser les genoux....

HORTENSE.

Ah, si je l'en croyois, vous seriez mon époux.

DAMON.

Hortense, quoi c'est vous qui cherchez à détruire?...

HORTENSE.

On cherche à vous tromper, je dois vous en instruire.
Le Ciel qui de mon cœur voit les replis secrets,
Sçait combien cet hymen auroit pour moi d'attraits;
Mais je dois me connoître & me garder de croire,
Que je sois destinée à ce degré de gloire.
Damon, votre noblesse égale votre bien,
Ah! que nous différons.

DAMON.

Non, ne desirez rien,

Je vous épouserois fussiez-vous sans naissance ;
S'unir à la vertu, c'est faire une alliance.
Mais enfin dites-moi de quel sang vous sortez,
Croyez que rien ne peut ,..

HORTENSE.

Ah, Damon, écoutez,
Apprenez un secret que tout le monde ignore ;
Déguiser son néant c'est s'avillir encore.
Je vais dans ce moment m'expliquer sans détour,
Ce n'est point Lisimon dont j'ai reçu le jour,
On voudroit cependant vous en faire un mystére.
Comment pourrois-je, hélas ! désavouer mon pere?
Par quel motif encor, Damon, pour vous tromper.

DAMON.

Que ce discours, Hortense, a lieu de me frapper !

HORTENSE.

On fait bien plus, on veut que de cet artifice
Mon pere même soit le malheureux complice,
A ne me plus connoître on veut le condamner,
De l'appeller mon pere on veut me détourner ;
Je mourrois de douleur s'il alloit me défendre
De prononcer un nom & si cher & si tendre ;
Non, je ne le pourrois, tout viendroit me trahir,
Mon cœur me forceroit à lui désobéir.

DAMON.

Pour jetter sur son nom la honte du silence,
Qu'a donc fait votre pere ?

HORTENSE.

Il eſt dans l'indigence;
La fortune autrefois cherchant à l'enrichir,
Ne lui donna des biens que pour les lui ravir;
Il les a tous perdus voilà quel eſt ſon crime.

DAMON.

Le malheur qu'on ſoutient rend plus digne d'eſtime;
De grace nommez-moi ce Pere infortuné?

HORTENSE.

A l'ignorer toujours vous êtes condamné,
L'alliance eſt pour vous trop déſavantageuſe,
Je connois & je crains votre ame généreuſe;
Ma franchiſe à vos yeux ne peut déguiſer rien,
Mon pere eſt ſans naiſſance, il a perdu ſon bien.
Pour vous faire éviter le piége qu'on projette,
Je vais m'enſevelir au fond d'une retraite;
Je reſpecte mon Pere & je dois aujourd'hui,
Le ſauver de l'affront qu'on exige de lui;
Peut-être il ſe rendroit par excès de tendreſſe,
L'amour de mon bonheur cauſeroit ſa foibleſſe.

DAMON.

Je vais chez Liſimon me jetter à ſes pieds....

HORTENSE.

Hélas! qu'eſt-il beſoin que vous le connoiſſiez?

SCENE XVIII.

ANGELIQUE, DORIMON, LISIMON, DAMON, BEAUVAL, HORTENSE, LE NOTAIRE.

HORTENSE.

MON Pére à votre aspect, que mon ame est ravie !
Ah ! ne prononcez pas le malheur de ma vie.
Je ne voudrai jamais de Damon pour époux,
S'il faut pour l'obtenir que je renonce à vous ;
Votre seule amitié pour mon cœur a des charmes,
Nommez-moi votre fille & calmez mes allarmes.

DAMON.

Ciel ! qu'entens-je ? sa fille ! ô bonheur inoui !
Quoi le Pere d'Hortense est mon meilleur ami !

BEAUVAL *à Damon.*

Comblé de vos bienfaits j'étois dans l'impuissance,
De vous rendre certain de ma reconnoissance,
Trop heureux qu'aujourd'hui l'amour soit de moitié,
Et vienne à mon secours pour payer l'amitié.

DORIMON.

Je vois avec plaisir un si bon Mariage,
Oui, votre choix, mon fils, dénote un homme sage ;

Hortenfe à cet hymen va devoir tout mon bien.
Mais près de fa vertu ma richeffe n'eft rien.

HORTENSE.

L'amour n'eut point fans vous triomphé de mon ame.

DAMON.

Et fans vous je paffois mes jours fans une femme.

SCENE XIX.

Les précédents Acteurs, FINETTE, ARAMINTE, LE CHEVALIER *tenant la main d'Araminte.*

ARAMINTE *à Lifimon.*

AH, Monfieur, l'on peut donc vous voir préfentement ?
Je viens vous informer d'un grand évenement,
Que vous approuverez, car je fçais bien mon frere,
Que pour moi vous avez une amitié fincere.

LISIMON.

Eh quoi, ma Sœur ?

ARAMINTE.

Jettez les yeux fur ce contrat,
Vous verrez aifément que je change d'état ;

Faites attention, Chevalier, je vous prie,
Là .... voyez-vous changer sa phisionomie?

LE CHEVALIER.

Cet évenement-là doit le mortifier.

ANGELIQUE, *haut.*

Vous vous mariez donc?

ARAMINTE.

Avec le Chevalier.

LISIMON, *à part après avoir lû.*

Cette donation est en très-bonne forme.
(*haut*) A cet acte, ma Sœur, loin de mettre réforme,
Je prétens le signer.

ARAMINTE.

Mon Frere, grand merci.

ANGELIQUE.

Ma Tante, consentez que je le signe aussi?

LISIMON.

Je suis très-satisfait de ce qu'on m'a fait lire,
Je vous unis tous deux.

Le Chevalier quitte la main d'Araminte & prend celle d'Angelique.

ARAMINTE.

Que voulez-vous donc dire?

ANGELIQUE, *haut.*

Ma Tante, c'eſt à moi de vous remercier.

LISIMON.

Le don de votre bien ſert à la marier.

ARAMINTE.

Que vois-je ! on m'a trompée, ah ! c'eſt une impoſture.

LE NOTAIRE.

On ne revient jamais contre ſa ſignature.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

LA
COQUETTE
FIXÉE,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES, ET EN VERS,
Avec un Divertiſſement.

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Jeudi 10 *Mars* 1746.

ACTEURS.

LA COMTESSE,

CIDALISE,

DORANTE,

CLITANDRE,

DAMIS, petit Maître,

CARMIN, Peintre,

LISETTE, Femme de Chambre de la Comtesse,

La Scene se passe dans la maison de Cidalise, dont la Comtesse occupe une partie.



LA COQUETTE FIXÉE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.



Uoi, Dorante déja revenu de la Cour ?
Vous y deviez, je crois, faire un plus long séjour ?

DORANTE.

Non, pendant quelque jours une importante affaire
M'éloignoit de Paris ; mais à la fin j'espere

Voir les ſoins que j'ai pris finir heureuſement.

CLITANDRE.

L'objet de ce voyage étoit un Regiment!

DORANTE.

Oui, depuis fort long-tems je ſuis dans le ſervice;
Et je crois que bientôt on me rendra juſtice:
Vous ſçavez que je ſuis d'un rang à mériter
Qu'à ce grade nouveau l'on me faſſe monter.

CLITANDRE.

Mais vous avez là-bas des concurrens ſans doute?
Si vous ne mettez point d'obſtacles ſur leur route,
Peut être ...

DORANTE.

A leur égard je ne ſens nul effroi,
Une tante que j'ai, ſollicite pour moi.
L'argent eſt aujourd'hui tout ce qui m'embaraſſe,
Pour en pouvoir trouver que faut-il que je faſſe?

CLITANDRE.

C'eſt un autre ſujet qui fait votre embarras,
Et lui ſeul vers Paris précipite vos pas.
Notre amitié demande une entiere franchiſe,
Vous aimez la Comteſſe, & j'aime Cidaliſe:
Ces deux Beautés logeant dans la même maiſon,
Nous attirent ici pour la même raiſon.

DORANTE.

Clitandre, ſi l'amour nous conduit l'un & l'autre,
Mon ſort ſera du moins bien différent du vôtre.

Vous aimez une prude, & vous l'attendrirez,
Moi, j'aime un Coquette ...

CLITANDRE.

Et vous la fixerez.

DORANTE.

Non, non, pour l'espérer je me rends trop justice.
Je ne sçais point pour plaire employer l'artifice.
La Comtesse posséde un art si dangereux;
Ses dédains sont fardés par un air gracieux,
Elle sçait déguiser la froideur de son ame,
Autant que je voudrois lui déguiser ma flâme,
Ses regards de concert avec le sentiment,
Font naître mon espoir pour causer mon tourment.
Chez elle, du même œil, elle voit, elle attire
L'homme qui fait bâiller, & l'homme qui fait rire.
C'est un monde formé de vingt originaux,
De naissance, d'état & d'esprit inégaux.
Qu'un chimérique espoir force de vivre ensemble.
Que le mépris divise & que l'erreur rassemble.
La Comtesse qui cherche à se les maintenir,
Par leur peu de mérite a soin de les unir,
En secret, à chacun orgueilleux & crédule,
De tous en général offre le ridicule,
Etablit la concorde entre tous ces Rivaux,
Et les enchaîne entr'eux par leurs propres défauts.

CLITANDRE.

Grands Dieux ! que Cidalise est différente d'elle !

DORANTE.

Des prudes, Cidalise est le parfait modéle ;
Vous en triompherez bien plus facilement,
L'amour-propre flatté tient lieu de sentiment.

CLITANDRE.

Mon ami, Cidalise est bien loin d'être prude.
J'ai fait de son esprit ma principale étude,
J'ai vû que sa fierté n'étoit qu'un vrai détour.
Elle craint un amant & panche vers l'amour,
Elle croit qu'une femme aimable & vertueuse,
Sans le respect public ne sçauroit être heureuse,
Et qu'au préjugé même exacte à s'asservir,
Pour le pouvoir blâmer s'y doit assujettir.
Voilà le vrai motif de sa prudence extrême,
Elle a le cœur sensible & se craint elle-même :
Plus un homme à ses yeux mérite d'être aimé,
Plus la froideur succéde au penchant réprimé,
Et cet air dédaigneux qui paroît vous surprendre,
Vient d'un esprit timide & d'une ame trop tendre.

DORANTE.

C'est faire son éloge en homme prévenu.

CLITANDRE.

Ah ! Dorante, mon cœur ne vous est pas connu :

Je vous cede le ſien, ſi vous pouvez lui plaire,
Elle conviendroit mieux à votre caractére,
Car la Comteſſe & vous, différez trop tous deux,
L'un & l'autre jamais vous ne ſeriez heureux.

DORANTE.

Cidaliſe a bien peu d'empire ſur votre ame.

CLITANDRE.

Ce n'eſt qu'en plaiſantant qu'elle reçoit ma flâme,
Dès que nous ſommes ſeuls, & qu'elle m'entretient,
Sa fierté diſparoît & ſa gaieté revient,
Elle eſt sûre avec moi de ſon indépendance.
Cette ſécurité me rebute & m'offenſe,
Vangez-moi, que ſon cœur puiſſe être humilié,
Vous n'offenſerez point les loix de l'amitié.

DORANTE.

Mon ami, je ne veux plaire qu'à la Comteſſe,
Mais ſon eſprit volage eſt loin de la tendreſſe.

CLITANDRE.

Comment, d'aucun eſpoir on ne flatte vos feux?

DORANTE.

Je lui laiſſe ignorer que j'en ſuis amoureux.

CLITANDRE.

Mais c'eſt un reſte au moins de l'homme raiſonnable,
Et je ne vous crois pas tout à fait incurable.

DORANTE.

Je la vois ſeulement en qualité d'ami.

CLITANDRE.

En qualité d'ami, dites-vous Dorante ?

DORANTE.

Oui,
De ceux de ſon mari j'étois le plus intime,
Je puis même aſſurer que j'avois ſon eſtime.

CLITANDRE.

Mais, c'eſt près de la femme un titre aſſez mauvais.

DORANTE.

Comme vous croyez bien je ne m'en ſers jamais.
Je n'avois avec elle aucune intelligence,
La mort de mon ami forma la connoiſſance,
Car de ſon teſtament je fus exécuteur.
La Comteſſe eut pour lui toujours de la hauteur.
Je la vis très-ſouvent & lui rendis ſervice,
Mais avec un air froid comme rendant juſtice;
Son eſprit m'enchanta bien plus que ſa beauté.
J'appris qu'elle vantoit partout ma probité,
Et par une faveur des plus particulieres,
J'ai quelquefois le droit de lui parler d'affaires.

CLITANDRE.

Le cœur de cette femme eſt bien reconnoiſſant.

DORANTE.

Je ne puis plus cacher ce que le mien reſſent,

Et je viens, puisqu'il faut parler avec franchise,
Lui déclarer le feu dont mon ame est éprise.
Oui, je touche au moment ...

CLITANDRE.

De passer pour un sot.

DORANTE.

Mais ...

CLITANDRE.

Il faut en l'aimant, loin d'en dire un seul mot,
Soutenir qu'un amant est un homme en délire,
Dédaigner ses attraits, se taire ou contredire,
Répondre avec froideur à l'accueil le plus doux,
Voir tous ses complaisans sans paroître jaloux,
Vanter votre bonheur ou votre indifférence,
Toujours prêter matiere à son impatience,
Vous faire quereller sans vous en allarmer,
(Coquette qui querelle est sur le point d'aimer.)
Mais si vous n'avez pas sur vous assez d'empire,
Pour lui bien déguiser ce qu'elle vous inspire.
De toutes ses hauteurs vous deviendrez l'objet,
De vos fades rivaux vous serez le jouet,
L'estime dont on voit que chacun vous honore,
Sera pour des mépris un nouveau titre encore,
C'est pour une Coquette un point de vanité,
Et le plus estimable est le plus maltraité.

DORANTE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux, je prendrai sur moi-même,
Je vais avec grand soin lui cacher que je l'aime ;
Par exemple elle m'a prié de m'arranger
Pour dîner avec elle.

CLITANDRE.

Il faut vous dégager.

DORANTE.

C'est mon intention, mais il faut un prétexte.

CLITANDRE.

Ah, vous vous écartez déja de votre texte,
Il faut pour la piquer dire légerement,
Que vous ne le pouvez : point d'éclaircissement.

DORANTE.

Le conseil est fort bon, & je vais... mais je pense...

CLITANDRE.

Eh, quoi, voyons ?

DORANTE.

Qu'il est mal que je me dispense...

CLITANDRE.

Dequoi ? d'être une dupe ?

DORANTE.

Oh, non, mais j'ai donné
Ma parole d'honneur.

CLITANDRE.

On a déterminé

Qu'on peut, lorsqu'il s'agit d'un sujet si frivole,
Sans aucun deshonneur manquer à sa parole.

DORANTE.

Oui, je me détermine à lui désobéir.

CLITANDRE.

Ah! je suis satisfait.

DORANTE.

Même, je veux la fuir.

CLITANDRE.

Bon.

DORANTE.

Il seroit honteux qu'un homme raisonnable,
Ne pût pas triompher d'un sentiment semblable.
Oui, j'en triompherai, je suis sûr de mon fait,
Et tout ce que je veux...

CLITANDRE.

Eh bien?

DORANTE.

C'est son portrait.

CLITANDRE.

Pour vous déterminer, à presser votre fuite?

DORANTE.

Fort bien, vous plaisantez, vous blâmez ma conduite.

CLITANDRE.

Je le permets, pourvû qu'elle n'en sçache rien.

DORANTE.

Oh, vous avez raison, vraiment j'y compte bien.

J'attens un Peintre ici, qu'on dit un homme unique,
Il doit avoir l'habit d'un simple domestique,
Et s'il trouve un moment, il prétend qu'il pourra
Faire un portrait passable, & qui ressemblera.

CLITANDRE.

Il sera reconnu.

DORANTE.

Non, c'est ce qui m'étonne,
Il dit qu'il ne sera découvert de personne.

CLITANDRE.

L'entreprise vous plaît, il la faut hazarder,
Mais, surtout, revenez me trouver sans tarder,
Je veux absolument que nous dînions ensemble.

DORANTE.

Oui, je vous le promets, soyez-en sûr.

CLITANDRE.

Je tremble
Que la Comtesse n'ait sur vous trop d'ascendant,
Et ne découvre enfin votre amour imprudent.

DORANTE.

Non, je suis assuré de paroître insensible.

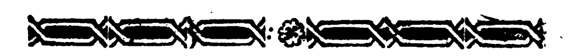
CLITANDRE.

C'est pour vous faire aimer un moyen infaillible.
Deux esprits opposés ont sçû nous engager,
Ce n'est que par l'Amour qu'on peut les corriger.

SCENE II.

DORANTE *seul.*

L'ORGUEIL de la Comtesse aura quelques allarmes
En croyant que j'échape au pouvoir de ses charmes,
Clitandre à bien raison, il faut dissimuler.



SCENE III.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

MONSIEUR, un de vos gens demande à vous parler.

DORANTE.

Qu'on le fasse venir, *bas.* c'est mon homme, *haut* Lisette,
Dis, que fais ta Maîtresse ?

LISETTE.

Elle est à sa toilette.

DORANTE.

A-t-elle ce matin beaucoup de favoris?

LISETTE.

Non, ce vieil Officier, Polisandre & Damis.

DORANTE.

Quels courtisans!

LISETTE.

Pour eux, Madame est bien changée.

DORANTE.

Oui?

LISETTE.

Dans la rêverie elle est toujours plongée,
Elle n'applaudit plus à ce que chacun dit,
Elle est bien moins coquette, on lui gâte l'esprit.

DORANTE.

A qui s'en prendre?

LISETTE.

A vous. Elle est dans l'indolence,
Depuis qu'elle a l'honneur de votre connoissance,
Depuis que dans ces lieux vous êtes introduit,
Le raisonnement gagne, & le plaisir s'enfuit.
D'amoureux & de sots la maison étoit pleine,
Nous sçavions les bercer d'une espérance vaine,
On rioit avec eux, d'abord qu'ils se flattoient,
On s'en divertissoit quand ils se rebutoient,
Sans avoir rien à dire on rompoit le silence,
L'ennui disparoissoit devant l'extravagance:

Depuis qu'on vous connoît, on raisonne, on médit,
On differte, on se fache, on baille, on contredit.
Sur le choix des amis, Madame a des scrupules,
L'amusement s'envole avec les ridicules,
Elle trouve mauvais tout ce que je lui dis,
Elle gronde, soupire, & moi je vous maudis.
Eh mais... il est vraiment inutile de rire,
Voilà votre homme, il a quelque chose à vous dire.



SCENE IV.

CARMIN *en habit de livrée*, DORANTE.

DORANTE.

Mon cher Monsieur Carmin, vous voilà tout au mieux,
Et cet habillement trompera tous les yeux,
Notre beauté, peut-être, ici viendra se rendre.

CARMIN.

Caché dans ce coin-là, j'aurai soin de l'attendre,
Et d'avance, je vais préparer mes couleurs.

DORANTE.

Et vous esperez faire un portrait?

CARMIN.

Des meilleurs.

Je ne veux point, Monſieur, vous faire mon éloge,
Mais hier, vis-à-vis une petite loge,
Je fis un bon portrait ....

DORANTE.

Quoi, pendant l'Opéra ?

CARMIN.

Eh, oui, je ne veux pas plus de tems pour cela,
Que celui que ſouvent demande un Petit-Maître,
Pour vaincre une beauté qu'il commence à connoître.

DORANTE.

C'eſt avoir un talent marqué pour les portraits.

CARMIN.

Celle que vous aimez a-t-elle de grands traits ?

DORANTE.

Aſſez.

CARMIN.

A la tirer j'en aurai moins de peine :
Ah ! que j'aurois bien peint une Dame Romaine,
J'aurois, du tems d'Auguſte, eu beaucoup de crédit.
Dites-moi, je vous prie, a-t-elle de l'eſprit ?

DORANTE.

Beaucoup.

CARMIN.

Tant pis.

DORANTE.

Comment ?

CARMIN.

C'eſt-là ce qui m'arrête,
J'aurois bien deſiré qu'elle fût un peu bête.

DORANTE.

Un semblable souhait me paroît curieux.

CARMIN.

Vous l'en aimeriez moins, mais je l'en peindrois mieux.
On ne rend jamais bien la phisionomie,
L'esprit à chaque instant, la change & la varie,
Et le Peintre étonné saisissant le pinceau,
Retrouve à chaque trait un visage nouveau.
Parlez-moi d'un objet modéle d'indolence,
De qui l'ame & les yeux sont sans correspondance,
Et dont l'esprit n'a pas la force d'émouvoir,
Des traits plus réguliers que gracieux à voir.
Si l'objet de vos feux étoit de cette espece,
Il est vrai, vous seriez assez mal en maîtresse,
Mais aussi vous seriez tout au mieux en portrait,
Et c'est pour un amant un bonheur bien parfait.

DORANTE.

Oh, pour moi, je n'ai pas tant de délicatesse.
Je vous quitte, employez vos soins & votre adresse,
A bien peindre un objet de tant d'attraits pourvû;
Surtout, ayez grand soin de n'en être pas vû.
Nous n'auront sur le prix nulle dispute ensemble,
Mais, comme vous sçavez, c'est en cas qu'il ressemble.

SCENE V.

CARMIN *seul.*

EH, s'il avoit voulu m'avancer mon argent,
Je l'aurois mieux aimé, car l'homme est si changeant!
Je réponds du succès à l'égard de l'ouvrage,
Personne, mieux que moi, n'escamote un visage.
Je juge par les soins qu'on prend de me cacher,
Que cette femme-là pourroit s'effaroucher.
Tant pis, à la décence une femme asservie
Ne se fait peindre, au plus, qu'une fois dans sa vie;
Car n'ayant point d'amant ou n'en changeant jamais,
On ne peut esperer d'en faire deux portraits.
Que j'aime ces beautés moins sensibles qu'humaines
Qui pour ceux de mon art sont des rentes certaines,
Et qui de l'inconstance ayant connu le prix,
Ne changent point le Peintre, & changent les amis,
Quelqu'un vient, cachons-nous dans cette place obscure,
C'est, je n'en doute point, l'objet de ma peinture.





SCENE VI.

CIDALISE, LISETTE, CARMIN *caché*.

LISETTE.

OUi, ma Maîtresse doit se rendre dans ce lieu.

CIDALISE.

Sa visite souvent s'y fait attendre un peu.

CARMIN *à part*.

Puisqu'elle attend visite elle est donc la Maîtresse
De la maison.

LISETTE.

Il faut excuser sa paresse.

CIDALISE.

Ta Maîtresse, crois-moi, facile à s'abuser,
Ne fait que s'étourdir en croyant s'amuser.

CARMIN.

Oh, cette femme-là se pique de morale,
Je suis presque tenté de la peindre en Vestale.

CIDALISE.

Je ne sçaurois me plaindre en un cercle nombreux,
Qui loin de m'égayer me devient ennuyeux,

Et tous ces gens brillans dont ſa maiſon abonde,
Me font plus que jamais déteſter le grand monde.

CARMIN.

Il faut tâcher pourtant de la voir de plus près.

CIDALISE.

Son amour-propre entend trop mal ſes intérêts,
D'être de l'univers eſclave volontaire,
De mépriſer les ſots & de vouloir leur plaire.

CARMIN.

Je m'apperçois vraiment qu'elle a de fort beaux yeux !
Comment peut-elle avoir l'eſprit ſi ſérieux ?

LISETTE.

Dorante cependant eſt un homme eſtimable.

CIDALISE.

Je le diſtingue, ſoit, mais il eſt trop aimable.

CARMIN.

Ce nom vient tout à coup d'animer ſon regard,
Profitons-en, l'amour tient toujours lieu de fard,
Là, fort bien en profil.

CIDALISE.

Oui, je lui rends juſtice.

CARMIN.

Je la peins à préſent avec l'œil en couliſſe.

CIDALISE.

De ſes autres amis il eſt bien différent;
Noble dans ſes façons, poli, ſenſé, prudent,

Il ne cherche jamais à briller, à ſurprendre,
Et ſe fait remarquer ſans y vouloir prétendre.

LISETTE.

Et Damis, n'eſt-il pas charmant ?

CIDALISE.

Ah ! l'étourdi !

CARMIN.

A ce maudit nom-là, ſon teint s'eſt rembruni.
Si l'on pouvoit encor lui parler de Dorante.

CIDALISE.

Ce Damis ſi charmant n'eſt qu'un fat qui ſe vante,
Uu homme déplacé qui devoit fuir l'éclat,
Son air évaporé contredit ſon état,
Toujours à nos dépens ſes fautes ſont commiſes,
Et c'eſt le public ſeul qui paye ſes ſottiſes,
Mais Dorante ....

CARMIN.

Ah, voilà le nom que j'attendois,
Voilà ces yeux ſereins que je redemandois,
Saiſiſſons ce moment d'un ſoleil ſans nuages.

CIDALISE.

On pourroit ſans danger recevoir ſes hommages,
Mais que vois-je ! quel homme à mes yeux vient s'offrir ?
Et que demande-t-il ?

CARMIN.

Tout va ſe découvrir.

CIDALISE.

Que voulez-vous ?

CARMIN.

Il faut payer d'effronterie.
Madame, ſerviteur.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie,
Ce que vous faiſiez-là ?

CARMIN.

Je m'occupois.

CIDALISE.

A quoi ?

LISETTE.

Mais c'eſt là le valet de Dorante.

CIDALISE.

Lui ?

CARMIN.

Moi.

CIDALISE.

Je ne le connois point.

CARMIN.

Je ſuis à ſon ſervice,
Depuis peu.

CIDALISE.

Mais ici ....

CARMIN.

Je ſuis ſans artifice,
Vous pouvez bien compter ſur ſon attachement,
Il me parle de vous continuellement.

LISETTE.

Ce garçon-là m'a l'air d'être un bon domeftique.

CARMIN.

Je puis bien me vanter d'être un garçon unique.
Mon Maître fait de moi grand cas, à ce qu'il dit,
Je fuis pour vous fervir, fon valet bel-efprit.

CIDALISE.

Comment! c'eft un beau titre.

CARMIN *à part.*

Ah qu'elle eft bien en face!
haut. Enfin je rempliffois le devoir de ma place,
Et quand vous m'avez vû je faifois un Roman.

CIDALISE.

Je voudrois bien le voir.

CARMIN.

Je n'en étois qu'au plan.
Pourfuivez l'entretien avec Mademoifelle,
Je vais pendant ce tems travailler de plus belle.

CIDALISE.

Nous vous interromprons.

CARMIN.

Non, rien ne me diftrait,
Je vais de la Princeffe achever le portrait.

CIDALISE.

Eh bien, je ne veux pas vous troubler davantage,
Travaillez, j'y confens.

CARMIN.

Je reprens mon ouvrage,

Le porrrait ſera bien.

CIDALISE.

Au moins je le verrai
Quand il ſera fini ?

CARMIN.

Je vous obéirai.

LISETTE.

Ma Maîtreſſe bientôt va venir, je vous prie
De ne lui point parler de ſa coquetterie,
Vous me ruineriez ſi vous la corrigiez.

CARMIN *à part.*

Oh, pour le coup je compte être des mieux payés,
Cela reſſemblera, je n'ai plus rien à craindre,
Je finirai chez moi ce qui me reſte à peindre.
Reſſerrons nos pinceaux & décampons d'ici.

CIDALISE.

Eh bien donc, ce portrait ?

CARMIN.

Madame, il eſt fini.

CIDALISE.

Mais vous m'avez donné parole de le lire.

CARMIN.

Madame... j'en conviens, *à part.* que pourrai-je lui dire ?

CIDALISE.

CIDALISE.

Allons, montrez-le moi ;

CARMIN.

Ce n'eſt que mon brouillon,
Vous ne pourriez jamais....

CIDALISE.

Eh bien, liſez-le donc ?

CARMIN *feignant de lire.*

J'obéis. La Princeſſe.... Ah, vous êtes diſtraite.

CIDALISE.

Non vraiment.

CARMIN.

La Princeſſe étoit grande & bien faite.

CIDALISE.

Et quel étoit ſon nom ?

CARMIN.

Mon application
A ſon portrait, m'a fait oublier ſon vrai nom ;
Mais enfin, quel qu'il fût, c'étoit une Princeſſe,
Dont le viſage avoit un grand air de nobleſſe.

CIDALISE.

Ce ſtile eſt délicat.

CARMIN.

Ses cheveux bien placés,
Flottoient négligemment.... en ondes retrouſſés,
Elle avoit les yeux noirs, une bouche à ſurprendre ;
Avec un air ſevere elle avoit le cœur tendre ;

Mais ſuivant la fierté de ſon eſprit trop haut,
Sa ſageſſe affectée étoit ſon ſeul défaut.

CIDALISE.

Mais, de ce portrait-là, je ſuis aſſez contente.

CARMIN.

Trouvez-vous la peinture en effet reſſemblante?

CIDALISE.

Mais, moi, je ne puis rien vous dire ſur cela,
Je ne connoiſſois pas cette Princeſſe-là.
Et le Prince?

CARMIN.

Il avoit la figure charmante:
Suppoſons un inſtant qu'il s'appelloit Dorante.

CIDALISE.

Eh bien?...

CARMIN.

Dorante donc, ſans eſpoir de ſuccès,
Etoit de la Princeſſe amoureux à l'excès.

CIDALISE.

Comment donc?

CARMIN.

Je vois bien que j'ai votre ſuffrage,
Serviteur, vous direz du bien de mon ouvrage.



SCENE VII.

CIDALISE *seule.*

GRANDS Dieux ! que l'amour propre à tromper est aisé !
Car enfin, ce portrait n'étoit que supposé ;
Et j'ai craint un moment que ce Valet peut-être,
N'employât un détour pour parler de son Maître,
Mais j'étois dans l'erreur ; car Dorante est, je croi,
Contre une passion en garde autant que moi.
Mais la Comtesse vient, ah, quelle compagnie !
Faut-il qu'en se perdant cette femme s'ennuye !



SCENE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS, CIDALISE.

LA COMTESSE *à part.*

LA voilà ; je me fais un effort de raison,
Pour être encor six mois logée en sa maison.
Eh, bonjour, quel bonheur que nous logions ensemble,
A chaque heure du jour on se voit, on s'assemble,
Cela fait un commerce aussi sûr que charmant,
La contrainte banie, en fait tout l'agrément.

CIDALISE.

Surtout, lorsqu'on n'a pas une humeur différente.

LA COMTESSE *à part.*

Quelle aigreur ! *haut*, avez-vous ici trouvé Dorante ?

CIDALISE.

Il venoit de sortir.

DAMIS.

On en sçait le sujet.

CIDALISE.

Je l'ignore.

DAMIS.

Ah, parbleu, Madame en est l'objet,

Et l'on eſt bien inſtruit de l'état de ſon ame.

LA COMTESSE.

Je ne puis que la plaindre.

DAMIS.

Il croit cacher ſa flâme,
Par ſon air grave & froid.

LA COMTESSE.

Oui, mais il eſt jaloux!

CIDALISE.

Jaloux, & de qui donc?

DAMIS.

De qui? mais c'eſt de nous;
De moi ſurtout, il voit Madame la Comteſſe,
Qui pour moi daigne avoir un peu de politeſſe;
Il s'offenſe.

CIDALISE.

Il a tort, mais Dorante amoureux
M'étonne.

LA COMTESSE.

Son amour me paroît fort douteux.

CIDALISE.

Non, je n'en reviens point.

LA COMTESSE.

C'eſt Damis qui l'aſſure.

DAMIS.

Oh, j'en ſuis caution, Madame, je vous jure.

CIDALISE.

Une affaire m'oblige à vous quitter bientôt,
Vous avez, m'a t'on dit, à me parler ?

LA COMTESSE.

Il faut
Que je connoisse autant votre bon caractere,
Pour oser ...,

DAMIS.

Eh, parbleu, faut-il tant de mistere,
Voici le fait tout simple : à Madame ce soir,
Je veux donner le bal ; mais pour le mieux pourvoir,
Vous sentez bien qu'on a besoin de votre sale ;
La prêter doit pour vous être une chose égale.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

CIDALISE.

Vous obliger m'est un plaisir bien doux,
Je vous l'ai dit souvent, ma maison est à vous.
Mon air trop sérieux me fait passer pour prude,
Mais on me connoît mal, mon cœur est sans étude ;
Il chérit les douceurs de la tendre amitié,
Mais c'est par ses nœuds seuls qu'il veut être lié.
Le monde est de l'amour un piége inévitable,
Si je me craignois moins je serois plus aimable.

Elle sort.

SCENE IX.

LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

A L'aimer désormais, mon cœur est décidé.

DAMIS.

Vraiment son ridicule est assez bien fondé.
Mais mon unique objet, à présent, c'est Dorante.
Pendant tout le repas il faut qu'on le plaisante.

LA COMTESSE.

C'est mon dessein ; je veux développer son cœur,
Exciter son dépit par un souris mocqueur,
Recevoir en raillant ses froides déférences,
A tout autre qu'à lui, marquer des préférences,
Je n'épargnerai rien ; c'est par l'orgueil piqué,
Que l'homme qu'on croit sage est souvent démasqué.



SCENE X.

DORANTE, LA COMTESSE, DAMIS.

DAMIS.

Il vient avec son air respectueux & tendre.

LA COMTESSE.

Ah, vous voilà, Monsieur, vous vous faites attendre,
Je ne puis cependant vous sçavoir mauvais gré,
Un homme de mérite est toujours affairé.

DORANTE.

S'il est ainsi, je dois avoir très-peu d'affaires.

LA COMTESSE.

Quoi, vous qui vous piquez d'être des plus sincéres,
Me tenir ce discours !

DORANTE.

Peut-il être suspect ?

LA COMTESSE.

Comment, vous n'avez pas pour vous un grand respect ?

DORANTE.

Madame, je n'en ai que pour très-peu de monde,
Et point du tout pour moi.

DAMIS.

Trouvez-vous qu'il réponde ?

LA COMTESSE.

Dorante, allons dîner & laissons tout cela.

DORANTE.

Madame, & je ne puis avoir cet honneur-là.

LA COMTESSE.

Quoi ?

DORANTE.

J'en suis fâché, mais...

LA COMTESSE.

Mais quelle est votre excuse ?
D'un engagement pris est-ce ainsi qu'on abuse ?

DORANTE.

Oui, Madame, il est vrai, je vous l'avois promis.

LA COMTESSE.

Eh bien...

DORANTE.

Je vais dîner chez un de mes amis.

LA COMTESSE.

Monsieur, ce procédé d'une espece nouvelle
Est de rompre avec moi, la volonté formelle,
Je veux absolument m'éclaircir là-dessus.

DAMIS, *bas à la Comtesse.*

Vous vous fâchez, Madame, & vous ne raillez plus.

LA COMTESSE.

Ah, vous avez raison, & je ne dois qu'en rire.

SCENE XI.

UN LAQUAIS, LA COMTESSE, DORANTE, DAMIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, un de vos gens vous cherche pour vous dire ...

DAMIS.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc ? Voyez ...

DAMIS.

Je suis au fait,
La Présidente attend réponse à son billet.

LA COMTESSE.

Vous pouvez dans ma chambre écrire cette lettre ;
Nous vous y rejoindrons.

DAMIS.

Quoi vous pourriez permettre ...

LA COMTESSE.

Ma maison fut toujours celle de mes amis ;
J'y veux voir chacun libre autant que je le suis.

SCENE XII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

DORANTE, il faut ici me parler sans mystere,
Quel est votre projet ?

DORANTE.

De ne vous pas déplaire,
Mais d'être exact aux loix que prescrit l'amitié.

LA COMTESSE.

Hier, chez votre ami vous n'étiez pas prié,
Est-il malade ?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Quelque fâcheuse affaire,
Peut-elle en sa faveur vous rendre nécessaire ?

DORANTE.

Oh, non.

LA COMTESSE.

Quel sujet donc vous attire chez lui ?

DORANTE.

Quel sujet ? le plaisir d'être avec mon ami.

LA COMTESSE.

Ce propos est pour moi la plus cruelle injure,
Et vous vous oubliez, Dorante.

DORANTE.

Je vous jure,
Qu'on ne peut oublier ce qu'on sçait vous devoir.

LA COMTESSE.

Vous bornez cette dette, à ce que je puis voir.

DORANTE.

Non, Madame, & je dois dissiper vos ombrages,
Comme mes intérêts je vois vos avantages,
Je vous suis attaché. Mais parlons franchement,
Pour suivre votre char j'ai trop peu d'agrément.
Je n'ai point un esprit d'éclairs & de saillies,
Je ne débite pas de ces fadeurs jolies,
Qui forment l'homme aimable, & j'ignore cet art
De se faire écouter en parlant par hazard;
Je n'observe jamais quelle mode circule,
Je ne sens point le prix d'un nouveau ridicule,
Et de la beauté-même attaquant les abus,
Je me borne à louer seulement les vertus.
Madame, c'est par-là que je vous considere;
Mais on parle chez-vous une langue étrangere,
Et me taisant toujours sans comprendre un seul mot,
J'y fournis le portrait d'un sauvage ou d'un sot.

D'être avec mon ami, je me fais une fête.
C'est chez lui que je vais en dînant tête à tête,
Employer avec joye un langage oublié,
C'est celui de deux cœurs unis par l'amitié,
Guidés par la franchise & par la confiance.
C'est-là, que sans avoir besoin de médisance,
Sans fronder l'univers, sans nous mettre en courroux,
Nous ne remarquerons que ce qui pêche en nous.
Critiques doux & vrais, approbateurs fidéles,
Nous sommes l'un de l'autre, & censeurs & modéles,
Et sçachant à propos nous louer, nous blâmer,
Nous nous apprenons l'art de nous faire estimer.

LA COMTESSE.

J'approuve ce projet, il est très-respectable;
Mais il faudroit apprendre aussi l'art d'être aimable;
Ce n'est point un talent si fort à dédaigner,
Et c'est le monde seul qui peut nous l'enseigner.
Son jargon, je l'avoue, est leger & frivole,
Mais l'honnête homme y peut jouer le plus beau rôle.
Les qualités du cœur, l'exacte probité,
Font l'ame & le lien de la société.
On peut être amusant sans être méprisable,
Et la raison ne sert qu'à rendre sociable.

Bien loin que l'agrément puisse nuire aux vertus,
C'est pour le plus févere un mérite de plus,
Et le monde en un mot, formant le caractère,
Embellit la sagesse en l'instruisant à plaire.

DORANTE, *à part.*

Elle a vraiment raison, chaque mot qu'elle dit,
Acheve ma défaite & charme mon esprit;
Mais il faut lui cacher que je lui rends les armes.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

DORANTE.

Je dis que le monde a des charmes,
Mais que si l'on y veut être bien desiré,
Il faut de quelque femme être amant déclaré;
Changer en sa faveur d'amis & de conduite,
Au spectacle, en tous lieux s'enchaîner à sa suite.

LA COMTESSE.

Voyez le grand malheur, qu'un tel évenement!

DORANTE.

Madame, je ne puis me contraindre un moment;
D'ailleurs, j'ai pour l'amour une haine si grande...

LA COMTESSE.

Mais il se peut très-bien que l'amour vous le rende.

DORANTE.

Je ne m'en tiendrai pas pour cela moins heureux.

LA COMTESSE, *à part.*

Je commence à penser qu'il n'est point amoureux,
Et j'en suis offensée.

DORANTE.

Eh, quoi ?

LA COMTESSE.

Monsieur je pense
Qu'on a tant de respect pour votre indifférence,
Qu'on vous y laissera.

DORANTE.

Rien ne peut m'en tirer.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel seroit mon plaisir de le voir soupirer !

DORANTE.

Oui, le joug de l'amour est un joug tyrannique.

LA COMTESSE.

Oui, lorsqu'on vous ressemble.

DORANTE, *à part.*

Ah bon, elle se pique.
Et mon espoir commence à naître.

LA COMTESSE.

Quel malheur,
De n'espérer jamais triompher de Monsieur !

DORANTE.

Je suis sûr de mon fait.

LA COMTESSE.

Voyez cette assurance !

DORANTE.

Je ne la dois qu'à vous.

LA COMTESSE.

Oh, je perds patience.

DORANTE.

Madame, un tel discours n'est point injurieux ;
Si j'ai pu, sans aimer, voir l'éclat de vos yeux,
Je serai toujours libre.

LA COMTESSE.

Ah, que vous êtes fade !
Si vous étiez amant, vous seriez trop maussade.

DORANTE.

Vous avez résolu de ne jamais aimer ;
Et mon cœur sur le vôtre a voulu se former.

LA COMTESSE.

Je lisois mal alors dans le fond de mon ame.

à part.

Je veux le piquer.

DORANTE, *vivement.*

Quoi, vous aimeriez, Madame ?

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en conviens pas : mais quand cela seroit,
Monsieur ?

DORANTE.

Mon amitié dans ce cas vous plaindroit.

LA COMTESSE.

Moi, je vois dans l'amour le bonheur de la vie.

DORANTE.

Oh ! vous plaisantez.

LA COMTESSE.

Non, & je me remarie.

DORANTE, *très-vivement.*

Vous vous remariez ?

LA COMTESSE, *à part.*

Je vois qu'il est outré.

haut.

Je me remarie, oui.

DORANTE, *froidement.*

Je vous en sçais bon gré.

LA COMTESSE, *à part.*

Je suis au désespoir !

DORANTE.

Et pourroit-on apprendre,
Quel est l'heureux mortel qui va tant nous surprendre ?

LA COMTESSE.
Ce n'est pas vous toujours.

DORANTE.
Oh, non sans contredit.
Cet homme apparemment est un homme d'esprit ?

LA COMTESSE.
Sur quoi le jugez-vous ?

DORANTE.
Mais sur la connoissance
Qu'il a de votre cœur, & de votre constance.

LA COMTESSE.
Mais, sans doute, Monsieur ; ne plaisantez pas tant.

DORANTE.
Eh bien, il faut qu'il ait l'esprit bien pénétrant.

LA COMTESSE.
Il en aura le prix.

DORANTE, *à part.*
Mais je commence à craindre
Qu'elle ne dise vrai ; non, non, elle veut feindre,
Et pénétrer mon cœur.

LA COMTESSE.
Vous êtes étonné ?

DORANTE.
Non vraiment.

LA COMTESSE.
Vous avez pourtant l'air consterné.

DORANTE.

Est-ce un de mes amis ?

LA COMTESSE.

Cela pourroit bien être.

à part.

Son dépit, pour le coup, est facile à connoître.

DORANTE.

Ma foi, je n'en crois rien.

LA COMTESSE.

Vous n'en croyez rien ?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Et si je vous disois que cet homme est Damon.

DORANTE.

Cela ne se peut pas, Damon ?

LA COMTESSE.

Oui, je le nomme.

DORANTE.

Pour vous ... vous faites bien, c'est un fort honnête homme.

SCENE XIII.

LISETTE, LA COMTESSE, DORANTE.

LISETTE.

Je viens vous annoncer un convive de plus, Madame, c'eſt Damon.

DORANTE.

Ah, me voilà confus !

LA COMTESSE.

Damon ? j'en ſuis ravie ! *à part*. Ah ! de bon cœur j'enrage !

LISETTE.

Il ne veut vous parler que ſur ſon mariage.

LA COMTESSE, *bas*.

Tais-toi ſur tout.

DORANTE.

O Ciel !

LA COMTESSE, *bas à Liſette*.

Ne dis pas un ſeul mot,
Et ſors au même inſtant.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Ah, que mon homme est sot!

DORANTE.

La cruelle jouit du trait qui me déchire!

LA COMTESSE.

Dorante, au moins chez-moi vous viendrez me conduire.

DORANTE.

Je ne sçaurois entrer dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc? à Damon vous feriez compliment.

DORANTE.

Je dois ignorer tout, jusqu'à ce que lui-même
Vienne m'en faire part.

LA COMTESSE.

Vous dites qu'il vous aime;
Il vous en instruira des premiers sans doute?

DORANTE.

Oui,
J'y compte bien vraiment.

LA COMTESSE.

Dînez donc avec lui.

DORANTE.

Avec lui, moi, Madame ? Oh, non, je vous l'assûre.

LA COMTESSE.

Vous paroissez émû !

DORANTE.

Moi, non : mais je vous jure,
Que si votre Damon tous les jours dîne ici,
J'irai tous ces jours-là dîner chez mon ami.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

LA Comtesse est rêveuse, en serois-je la cause ?
Je le crains ; j'ai pourtant si peu prévû la chose,
Que je l'ai sottement fait peindre à son insçû.
Je vois bien que j'ai tort, car enfin j'aurois dû,
Me tenir pour certain que cette femme m'aime ;
Et compter recevoir son portrait d'elle-même.
Pour avoir été peint hier à l'Opéra,
Ce portrait n'est pas mal, on la reconnoît là,
On a bien attrapé le tour de son visage.
Que voilà bien ces yeux dont elle fit usage
Pour fixer... Mais on vient, renfermons ce portrait;
Car puisque je suis humble, il faut être discret.

SCENE II.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

NON, rien n'étoit égal à mon impatience,
Je ne me suis jamais tant ennuyé je pense,
Je brûlois du desir de revenir ici,
Et Clitandre vouloit m'enfermer avec lui.

DAMIS.

Ah, l'on n'espéroit pas vous voir si-tôt Dorante,
Votre air calme & serein marque une ame contente;
Vous venez de gouter le prix de l'amitié,
C'est ainsi que le tems devroit être employé.

DORANTE.

La Comtesse est chez-elle encore ?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

Je vous quitte.

DAMIS.

Demeurez donc, pourquoi m'abandonner si vîte ?
Informez-moi du moins du plaisir inoüi,
Que vous avez goûté seul avec votre ami.

Ah !

Ah! que vous avez dû vous amuser?

DORANTE.

Sans doute.

DAMIS.

Aussi paroissez-vous bien gai, je vous écoute,
Allons, parlez;

DORANTE.

J'enrage!

DAMIS.

Eh bien?

DORANTE.

Un tel plaisir
Est toujours un récit ennuyeux à mourir.
Vous devriez plûtôt me faire part des vôtres;
Tous vos plaisirs, Messieurs, sont différens des nôtres,
Car vous ne les goutez qu'en nous les racontant,
Et les nôtres ne sont sentis qu'en les goutant.

DAMIS.

J'aime à vous voir penser avec délicatesse.

DORANTE.

Hé bien, Damon a donc dîné chez la Comtesse?

DAMIS.

Oui, vraiment; il étoit même en regne aujourd'hui.

DORANTE *à part.*

Juste Ciel!

DAMIS.

Les regards ne s'adressoient qu'à lui.

DORANTE *à part.*

Le dépit me suffoque.

DAMIS.

Eh quoi ?

DORANTE.

C'est à merveille.

DAMIS.

Tous deux presque toujours se parloient à l'oreille.

DORANTE *à part.*

Ah ! l'ingrate !

DAMIS.

Plaît-il !

DORANTE.

Qui moi ? je ne dis rien,

Mais je la blâme fort.

DAMIS.

Ah, vous concevez bien

Que j'ai cru lui devoir parler avec franchise.

DORANTE.

Vous avez très-bien fait, & tout vous autorise.

Que vous a-t-elle dit ?

DAMIS.

Elle m'a confié

Que Damon, dans deux jours, doit être marié.

DORANTE.

Quoi, la chose est donc vraie ?

DAMIS.

Oh, tout au plus réelle.

La fille qu'il épouse est, dit-on, jeune & belle,

C'est la fille d'Ormon.

DORANTE.

Damis, que dites-vous !

C'est elle ?...

DAMIS.

Dont Damon va devenir l'époux,

DORANTE.

Ah, Damis, vous avez mis fin à ma tristesse,
Je croyois que Damon épousoit la Comtesse.

DAMIS.

En étiez-vous jaloux ?

DORANTE *à part.*

Me serois-je trahi ?

haut.

Moi, jaloux ! non vraiment, mais je suis son ami,
Et je ne pourrois voir sans une peine affreuse,
Qu'un tel engagement la rendroit malheureuse.

DAMIS.

Vous croyez donc son cœur tranquile absolument ?
Incapable, en un mot, d'aucun attachement ?

DORANTE.

J'en suis très-assuré, car elle est si coquette !

DAMIS.

Coquette ?

DORANTE.

Mais sans doute.

DAMIS.

Ah ! l'erreur est complette.

DORANTE.

Comment donc ?

DAMIS.

Mon ami, je vous crois très-discret;
Vous ne voudriez pas abuser d'un secret :
Si la Comtesse étoit si vive, si légere,
Elle se borneroit au seul desir de plaire,
Et n'aimeroit rien ?

DORANTE.

Oui.

DAMIS.

Si je vous assûrois
Que son cœur est touché ?

DORANTE.

Je m'en étonnerois.

DAMIS.

Eh bien, que votre esprit s'apprête à la surprise.

DORANTE.

Quoi ?

DAMIS.

Du plus tendre amour la Comtesse est éprise.

DORANTE.

La Comtesse aimeroit ?

DAMIS.

Oui, mais très-vivement;
Et vous ne croiriez pas qu'elle a pris pour amant

Quelqu'un qui, je l'avoue, eſt un fort honnête homme,
Mais qui n'a qu'un état peu brillant.

DORANTE.

Il ſe nomme ?

DAMIS.

Je veux que ſon portrait le faſſe deviner.

DORANTE.

Je ne le pourrai pas ſeulement ſoupçonner.

DAMIS.

C'eſt un garçon modeſte, & vraiment eſtimable ;
Mais ſon humilité l'empêche d'être aimable ;
Pour faire une conquête, il ne ſe croit pas né,
De ſa bonne fortune, il eſt tout étonné :
Quoique ce ne ſoit pas cependant ſa première,
La tête d'une femme eſt au plus ſinguliére.
Eh bien, devinez-vous cet heureux ?

DORANTE.

Non, ma foi.

à part.

Quel ſupplice !

DAMIS.

Il faut donc vous dire que c'eſt moi.

DORANTE.

Vous ?...

DAMIS.

Moi-même.

DORANTE.

Eh, morbleu, la choſe eſt incroyable.

DAMIS *montrant le Portrait.*

Son portrait peut, je crois, la rendre vraiſemblable.

DORANTE.

C'eſt elle : puis-je croire un fait ſi ſurprenant !

DAMIS.

Mais moi, bien plus que vous, je le trouve étonnant.
Je réüſſis, je plais, ſans paroître y prétendre :
Je ſuis né fort timide, on croit que je ſuis tendre.
Oui, je ſuis à la mode, il faut cependant bien
Que je ſois fort aimable, & je n'en ſçavois rien.

DORANTE.

Il faut que cela ſoit, puiſque l'on vous écoute.

DAMIS.

Je ne puis m'aveugler, la Comteſſe me goûte,
Et comme elle a beaucoup de confiance en vous,
De cet amour nouveau, qui n'eſt ſçu que de nous,
Peut-être elle voudra vous inſtruire elle-même.
Ah, cette attention au moins ſeroit extrême :
Un ſecret en vos mains eſt toujours bien commis,
C'eſt votre probité qui vous fait tant d'amis.

Il ſort.



SCENE III.

DORANTE, *seul.*

J'Allois faire éclater le transport qui m'anime ;
D'une femme & d'un fat je suis donc la victime !
Puisque je peux l'aimer, je le mérite bien :
Mais je veux avec elle avoir un entretien,
La railler de sang froid ; la chose est impossible,
Mon dépit feroit voir combien je suis sensible,
Elle en triompheroit, l'excès de la fureur
Honore une Coquette autant qu'une fadeur.
Je veux que tout le monde ignore que je l'aime.
Mais comment renfermer mon désespoir extrême ?
Comment l'humilier ?





SCENE IV.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

Vous venez à propos,
Madame, c'est de vous que j'attends mon repos;
Ce n'est point que l'amour & me trouble & m'enflâme,
Toujours l'amitié seule eut des droits sur mon ame.

CIDALISE.

On la méconnoîtroit à tant d'émotion,
Elle prend chez vous seul l'air de la passion.

DORANTE.

Voilà malgré moi-même, à quel point je la porte;
Les fautes d'un ami m'affligent de la sorte.
Hélas, si l'on pouvoit les choisir tels que vous,
On jouiroit d'un sort trop paisible & trop doux.

CIDALISE.

Du choix de ses amis on est toujours le maître.

DORANTE.

Souvent on l'est de ceux dont on ne doit pas l'être.

Vous-même êtes amie, à ce que j'ai pu voir,
De la Comtesse.

CIDALISE.

Autant que je crois le devoir,
Enfin autant qu'on peut l'être avec bienséance.

DORANTE.

L'amitié ne peut pas tromper votre prudence,
Vous la connoissez.

CIDALISE.

Oui, j'y prens même intérêt,
Mais je sçais en l'aimant la voir telle qu'elle est,
Elle se perd.

DORANTE.

Sans doute, & c'est ce qui m'afflige.
Même à vous en parler c'est là ce qui m'oblige.
Et mon respect pour vous a droit de l'exiger.
Oui, Madame, j'aurois voulu vous engager
A lui représenter en véritable amie
Le tort qu'elle se fait par son étourderie.

CIDALISE.

Dorante, vous prenez ses fautes bien à cœur.
Les yeux de l'amitié n'ont point cette chaleur.
Quoi ! la seule amitié si pure & si parfaite,
Peut-elle pour objet avoir une Coquette,
Dont le cœur orgueilleux & jamais attendri,
Ne peut pas même avoir un amant pour ami ?
Dorante, prenez garde à ne vous pas méprendre,
Et craignez l'intérêt que vous semblez y prendre.

DORANTE.

Qui moi, de la Comtesse esclave méprisé,
Vous croiriez ? ...

CIDALISE.

Mais cela me paroît plus aisé
Que d'être son ami.

DORANTE.

Je pense le contraire.
Si j'aimois, je voudrois, sans être fait pour plaire,
Me flatter tout au moins, qu'un jour mes sentimens
Pourroient me tenir lieu du défaut d'agrémens,
Aussi loin de choisir une beauté volage,
Qui méprise un amant en briguant son hommage;
Je ne voudrois aimer qu'un respectable objet,
Dont on ne fut jamais amoureux par projet,
Qui d'une passion eût l'ame susceptible,
Crût pouvoir sans danger voir un ami sensible,
Et que chacun des deux l'un par l'autre entraîné,
Fût soumis à l'amour sans l'avoir soupçonné.

CIDALISE.

La façon de penser est vraiment estimable.

DORANTE.

Oui, mais si l'on veut plaire, il faut être agréable.

CIDALISE.

La Comtesse devroit sentir votre amitié.

DORANTE.

A sa légereté mon esprit s'est plié;

Je voudrois cependant que sagement guidée,
Elle eût du vrai bonheur une plus juste idée.
Sa folle vanité l'engage à s'égarer.
Je ne sçais pas comment on pourra réparer
Sa derniere imprudence.

CIDALISE.

Hélas! on doit la plaindre.

DORANTE.

Elle s'oublie enfin, jusqu'à se faire peindre.

CIDALISE.

Jusqu'à se faire peindre! ah, que dites-vous-là,
Monsieur?

DORANTE.

Ce n'est vraiment encor rien que cela.
Tous les jours un portrait se fait sans nul mystere,
Mais sçavez-vous quel homme en est dépositaire?
Damis.

CIDALISE.

Ah!

DORANTE.

Le premier de tous nos étourdis,
Qui pour le divulguer va courir tout Paris,
Et ne ménageant rien dans tout ce qu'il raconte,
Tire un indigne honneur de ce qui fait sa honte.

CIDALISE.

La Comtesse auroit dû mieux placer ses amours,
Nous aimons malgré nous, mais nous devons toujours;

Eclairer notre amour avec la raison même,
Montrer dans notre choix une prudence extrême,
Et sçavoir ménager par un accord si doux,
La tendresse d'un seul & le respect de tous.
Sur la foi d'un amant lorsqu'une femme compte,
Le tems la met en droit de se rendre sans honte,
Et le monde éclairé juge par le vainqueur,
S'il l'est par le caprice ou par le choix du cœur.

DORANTE.

Parlez-lui donc, Madame.

CIDALISE.

Oui, je puis le promettre.

DORANTE.

Qu'elle sçache à quel point elle a pu se commettre.

CIDALISE.

Je compte lui parler sans nul déguisement;

DORANTE.

Ce sera l'obliger bien véritablement.

CIDALISE.

Et pour lui pouvoir mieux dire ce que je pense,
Je veux lui demander un moment d'audience.

DORANTE.

Vous me ferez, Madame, un plaisir infini.

CIDALISE.

C'est vous qui m'apprenez comme on doit être ami.

SCENE V.

DORANTE, *seul.*

LA Comteſſe par-là ſe verra confonduë,
Je vais voir éclater tout ſon trouble à ma vuë;
Après quoi, pour jamais, je veux l'abandonner;
Oui, je me promets bien de n'y pas retourner.

SCENE VI.

CARMIN, DORANTE, *ſans l'appercevoir.*

CARMIN.

AH, bon, le voilà ſeul, c'eſt l'inſtant favorable
Pour lui remettre en main ce portrait admirable.

DORANTE.

Je la flatterois trop en vivant ſous ſa loi.

CARMIN.

Vous aurez tout ſujet d'être content de moi;
C'eſt ce portrait, Monſieur, où tout mon art éclate.

DORANTE.

Non, je ne veux jamais ſonger à cette ingrate.

Il ſort.

SCENE VII.

CARMIN *seul.*

CEt homme me paroît ou bizarre ou distrait ;
De cet évenement je suis très-inquiet ;
Je ne m'attendois pas à pareille avanture,
Et c'est apparemment l'effet d'une rupture.
Elle arrive bientôt, moi seul en souffrirai ;
J'ai fini la peinture, & je la garderai.
Dorante est dans son tort, car rien dans ce visage
Ne présente les traits d'une femme volage.
Moi je trouve très-bon que l'on soit inconstant,
Mais je veux que l'on aime aussi plus d'un instant ;
Et lorsqu'un homme veut faire peindre une femme,
Je veux qu'il ait du moins assez de force d'ame
Pour laisser achever le Peintre & le payer,
Il peut changer après de peur de s'ennuyer.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, CARMIN.

LA COMTESSE.

Quel est cet homme-là ?

CARMIN.

Je vois quelqu'un paroître.

LA COMTESSE.

Je ne sçais...

CARMIN.

J'ai l'honneur de vous bien reconnoître,
Vous ne m'avez pourtant jamais vû, que je croi.

LA COMTESSE.

C'est un extravagant.

CARMIN.

Ah, j'exerce un emploi
Où souvent la raison court risque du naufrage;
Et ma surprise, à moi, c'est d'être encor si sage.

LA COMTESSE.

C'est s'étonner de peu. Mais, pour tant hazarder,
Quel est votre métier ?

CARMIN.

C'est de vous regarder.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement.

CARMIN.

Pour bannir l'artifice,
Je suis Peintre.

LA COMTESSE.

Ah, j'entends.

CARMIN.

Fort à votre service.

LA COMTESSE.

Vous venez donc ici faire quelque portrait ?

CARMIN.

Je suis plus avancé, l'ouvrage est déja fait.

LA COMTESSE.

Et ne peut-on pas voir cet ouvrage admirable ?

CARMIN.

Sur ce chapitre-là, je suis impénétrable.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce secret ?

CARMIN.

Madame, croyez-vous
Que je sois assez sot pour peindre des époux,
Des neveux, des enfans, des oncles & des peres ?
Je ne m'amuse point à toutes ces miseres.

Tous ces originaux sont brouillés, désunis,
Avant que leurs portraits soient à moitié finis;
Et ces tableaux laissés, nous servent de tenture.
Je ne veux travailler jamais qu'en mignature.
Aucun Peintre ne peint plus promptement que moi;
Malgré cela, Madame, assez souvent je voi
Que l'on se brouille avant la fin de mon ouvrage:
On ne voit plus d'amours dignes du premier âge;
Le portrait le plus cher, bientôt placé par rang,
D'un portrait de famille a l'air au bout d'un an.

LA COMTESSE.

Je ne puis soupçonner qui vous avez pu peindre
Ici sur ce pied-là?

CARMIN.

J'ai le secret de feindre:
Oui, j'attrape un visage avec précision,
Et je le peins souvent sans sa permission.

LA COMTESSE.

Je vous crois fort sçavant, mais cela ne peut être.

CARMIN.

Vous êtes, malgré vous, dans ce cas-là peut-être?

LA COMTESSE.

Qui, vous, vous m'auriez peinte?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que je l'aie sçu?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que l'on vous ait seulement apperçû ?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Pour rendre la chose encore plus plaisante,
Je voudrois que ce fût par l'ordre de Dorante.

CARMIN.

Ah, vous connoissez donc ce Dorante ?

LA COMTESSE.

Beaucoup.

CARMIN.

L'évenement n'est pas malheureux pour le coup.
Parlez sans déguiser, est-ce un bien honnête homme ?

LA COMTESSE.

C'est par sa probité surtout qu'on le renomme.

CARMIN.

Vous me comblez de joie : & vous répondriez
De son exactitude envers ses créanciers ?

LA COMTESSE.

Peut-on sçavoir pourquoi cela vous inquiéte ?

CARMIN.

J'ai droit de reclamer une petite dette,

Et je ſerois fâché de lui faire un procès.

LA COMTESSE.

Sur quoi donc?

CARMIN.

Ce Doranre amoureux à l'excès,
Pour charmer les tranſports dont ſon ame eſt épriſe,
Aujourd'hui m'a fait peindre...

LA COMTESSE.

Et qui donc?

CARMIN.

Cidaliſe.

LA COMTESSE.

Cidaliſe? ...

CARMIN.

Elle-même,

LA COMTESSE.

Ah que me dites-vous?

CARMIN *montrant le Portrait.*

Voilà la preuve.

LA COMTESSE, *à part.*

Rien n'égale mon couroux.

CARMIN.

Me payer, vous feroit beaucoup d'honneur, Madame;
Cela s'appelleroit un trait de grandeur d'âme.

LA COMTESSE.

C'eſt elle aſſurément.

CARMIN.

Ce portrait m'eſt reſté ;
Et vous m'obligeriez beaucoup en vérité,
Si vous vouliez bien...

LA COMTESSE.

Oui, je veux bien en répondre ;
Donnez-moi ce portrait. *à part.* Je prétends les confondre.
haut. Dix Louis, eſt-ce aſſez ?

CARMIN.

Oui, c'eſt ce que je prends.

LA COMTESSE.

Ne revenez donc plus.

CARMIN.

De bon cœur j'y conſens.
Vous voulez bien payer les dettes de Dorante ;
Oh, c'eſt un procédé d'amitié qui m'enchante.

SCENE IX.

LA COMTESSE, *seule.*

NOn, je ne reviens point de mon étonnement ;
Dorante paroissoit m'aimer éperdument.
Ce n'est point mon orgueil qui me l'a fait accroire,
Tout le monde m'a fait remarquer ma victoire,
Et Cidalise, seule, est l'objet de ses vœux :
Il n'a feint de m'aimer que pour cacher ses feux.
Je ne regrette point sa conquête échappée ;
Mais je trouve honteux d'avoir été trompée.
Il est cependant sûr qu'ils sont brouillés tous deux,
Le portrait en fait foi, le fait n'est pas douteux.
Cidalise a, dit-on, un secret à m'apprendre ;
A sa priere seule ici je viens l'attendre ;
Je voudrois qu'elle vînt me parler franchement,
Afin de me charger du raccommodement.



SCENE X.

CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

COmtesse, le sujet qui près de vous m'amene,
De mon attachement va vous rendre certaine;
Vous verrez que je n'ai rien de caché pour vous.

LA COMTESSE.

Justement.

CIDALISE.

La franchise a des charmes si doux!

LA COMTESSE.

Oui, c'est de l'amitié la preuve la plus sûre.

CIDALISE.

Le pensez-vous bien?

LA COMTESSE.

Oui.

CIDALISE.

Ce discours me rassure,
Je n'osois, qu'en tremblant, vous épancher mon cœur.

LA COMTESSE.

Je croyois inſpirer un peu moins de frayeur ;
Pour me déclarer tout, armez-vous de courage.

CIDALISE.

Vous connoiſſez, je crois, le motif qui m'engage
Vous ſçavez bien qu'il faut, lorſqu'on a des attraits,
De la maligne envie écarter tous les traits ;
Pouvoir juſtifier la moindre circonſtance,
Et ſçavoir au plaiſir donner de la décence.

LA COMTESSE.

J'approuve en tous les points cette façon d'agir :
Quelquefois on peut bien aimer ſans en rougir.
Une foibleſſe fait la honte d'une femme,
Mais le ſentiment fait l'éloge de ſon ame.

CIDALISE.

Sans doute : l'on ne peut s'affranchir de l'amour ;
On le brave longtems, on s'y ſoumet un jour.
Souvent avec nos goûts la vertu s'accommode ;
Mais on doit ſurtout fuir tout amant à la mode,
Dont l'amour imprudent, ſans être délicat,
Entraîne toujours moins de plaiſir que d'éclat.

LA COMTESSE.

Que vous développez votre ame avec adreſſe !
Vous ſçavez vous y prendre avec tant de fineſſe,
Que ſans vous déclarer on peut vous deviner.

CIDALISE.

Mais c'est à quoi j'ai crû devoir vous amener :
Oui, le choix de l'amant, ou perd, ou justifie.
On sçait que le malheur de la jeune Emilie,
Est d'avoir pour Eraste un penchant peu reglé :
Au contraire, l'on a du respect pour Eglé ;
Son mari ne veut pas vivre mal avec elle,
Parce qu'il sçait qu'elle est prudemment infidelle.

LA COMTESSE.

Notre prochain, je crois, se passeroit fort bien
D'être pour quelque chose en tout cet entretien.

CIDALISE.

Ce ne peut jamais tirer à conséquence,
Et vous en sentez mieux le prix de la prudence.

LA COMTESSE.

Pourquoi mettre tant d'art à me dire un secret

CIDALISE.

Vous pourriez ...

LA COMTESSE.

Je sçais bien qu'il s'agit d'un portrait.

CIDALISE.

Ah ! qu'en me prévenant vous me tirez de peine !

LA COMTESSE.

Oui, vôtre modestie alloit en perdre haleine.

CIDALISE.

Cet éclaircissement m'embarrassoit très-fort.

LA COMTESSE.

J'ai vû qu'il vous falloit épargner cet effort.

CIDALISE.

Puisque vous me parlez avec tant de franchise,
Comtesse, il n'est plus tems qu'avec vous je déguise.

LA COMTESSE.

Sans doute ; vous pouvez me parler librement :
Et... Dorante...

CIDALISE.

A pour vous un grand attachement.

LA COMTESSE.

Eh bien, en vérité, je vous trouve estimable,
D'en faire les honneurs.

CIDALISE.

Il est très-véritable,
Que nous avons tous deux eu le cœur pénétré,
De voir votre portrait imprudemment livré.

LA COMTESSE.

Mon portrait ?...

CIDALISE.

Oui, vraiment.

LA COMTESSE.

Pour moi votre tendresse,
De vous en assurer dévoit avoir l'adresse.

CIDALISE.

Ah ! pour mon amitié rien n'eût été si doux,
Mais je ne l'ai pas pû.

LA COMTESSE.

J'ai donc mieux fait que vous;
Il vient de m'arriver la pareille avanture,
Le hazard m'a montré certaine mignature,
Et je m'en suis saisie.

CIDALISE.

Ah, vous avez bien fait.

LA COMTESSE.

Mais aussi mon esprit est-il bien satisfait.

CIDALISE.

Sçaurai-je ? ...

LA COMTESSE.

Je voudrois le cacher à tout autre.

CIDALISE.

J'y suis sensible, enfin ce portrait ? ...

LA COMTESSE.

C'est le vôtre.

CIDALISE.

Le mien ? ...

LA COMTESSE.

En doutez-vous ? ...

CIDALISE.

Que vois-je ! ...

LA COMTESSE.

Cependant
Vous comptiez avoir fait un choix sage & prudent.

SCENE XI.

DORANTE, CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

DORANTE, *à Cidalise.*

EH bien, de vos conseils sent-elle l'avantage?

CIDALISE, *à Clitandre.*

Ah! faites-moi raison du plus sanglant outrage
Clitandre, dites-moi, quel est vôtre projet,
Et pourquoi sans aveu vous avez mon portrait?

CLITANDRE.

Comment, moi Madame?

CIDALISE.

Oui, vous avez tort de feindre,
Car vous seul, en un mot, vous m'avez pu faire peindre.

Elle sort.



SCENE XII.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE, LISETTE, *qui survient.*

LA COMTESSE.

Dorante, il faut vous dire avant de vous quitter,
Qu'en employant un Peintre, il faut le contenter.

DORANTE.

Une telle avanture est tout au plus étrange.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il faut qu'assurément le Peintre ait pris le change;
Comment de Cidalise appaiser le courroux? ...

LISETTE, *apportant une lettre à Dorante.*

Cette lettre, Monsieur, est adressée à vous,
Elle presse dit-on.

LA COMTESSE.

Si c'est de votre tante,
Lisez-la promptement, elle est intéressante.

DORANTE *lit* :

» Enfin, je me suis donnée tant de mouvemens,
» que pour vingt mille écus ; j'ai obtenu pour
» vous le Régiment en question. Vous aviez un
» nombre prodigieux de Concurrens, je vous
» avertis que vous n'avez pas de tems à perdre,
» car si l'argent n'est pas porté ce soir chez votre
» Notaire, ce sera le petit Cléon, qui au lieu de
» vous aura le Brevet. »

Ah, l'affaire est manquée, & je n'y pense plus,
Je ne pourrai jamais trouver vingt mille écus ;
Des terres en un soir ne peuvent pas se vendre,
Enfin, à réussir je ne dois plus prétendre.

LA COMTESSE.

Il faut ...

DORANTE.

Une autre affaire agite mon esprit
Madame, contre moi n'ayez aucun dépit.

LA COMTESSE.

Moi ? ...

DORANTE.

Puisque du portrait vous sçavez l'avanture,
Croyez que c'est l'effet de l'ardeur la plus pure.

CLITANDRE *à Dorante.*

Taisez-vous.

LA COMTESSE.

Son excusé augmente ma fureur.

CLITANDRE *à Dorante.*

Le Peintre s'est mépris, laissez-lui son erreur.

DORANTE.

Je n'ai point prétendu vous faire aucune offense.

LA COMTESSE.

Moi, Monsieur ...

CLITANDRE.

Le tems presse, & dans la circonstance...

DORANTE.

L'amour ...

CLITANDRE.

Et finissons des discours superflus,
Et de tous les côtés cherchons vingt mille écus.



SCENE XIII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

SAns doute ils les pourront trouver chez Cidalise.

LISETTE.

Il ne l'a pas fait peindre, & c'est une méprise.

LA COMTESSE.

C'est une méprise?

LISETTE.

Oui, je garantis le fait,
Et je sçais qu'il vouloit avoir votre portrait.

LA COMTESSE.

Tu le sçais?

LISETTE.

Oui, vraiment, j'en suis sûre, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Son embarras, Lisette, & m'attriste & m'afflige,
Il manque sa fortune en cessant de servir:
Ses amis dans ce cas devroient se réunir;
Oui, je trouve pour lui la circonstance affreuse;
Ah! si je l'en tirois que je serois heureuse!

LISETTE.

Oui, mais votre dépense excéde votre bien.

LA COMTESSE.

Le desir d'obliger en, fournit le moyen.
Et j'en imagine un ; l'amitié m'autorise :
On en penseroit mal venant de Cidalise,
Dans ses bienfaits l'amour se mettroit de moitié,
Mais il ne peut devoir les miens qu'à l'amitié.

LISETTE *en s'en allant.*

Ce titre d'amitié n'est souvent qu'une ruse,
Que l'amour met en œuvre & dont l'orgueil abuse.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE *seule.*

LE peintre s'est mépris, je n'en puis pas douter,
Clitandre dans l'instant vient de me l'attester.
Se peut-il que Dorante à ce point-là s'abuse ?
Pour un homme sensé la faute est sans excuse.
Mais, que dis-je ? peut-on commander à son cœur ?
Qu'un objet nous déplaise, on s'arme de rigueur ;
Et l'esprit abusé rapporte à la prudence
Un refus qui ne vient que de l'indifférence.
Qu'un autre ait le secret d'être aimable à nos yeux,
C'est celui que jamais on ne croit dangereux ;
On se trompe soi-même, on l'écoute, on l'attire ;
On ne s'apperçoit pas du poison qu'on respire :
L'amour offre ses traits pour ceux de l'amitié,
Et trop souvent l'on est avec lui de moitié.

Clitandre, en m'excédant du récit de sa flamme,
S'est fermé pour toujours tout accès dans mon ame.
Par sa raison, Dorante a charmé ma vertu;
Il a surpris mon cœur, qui n'a point combattu.
Je me sçavois bon gré d'estimer sa sagesse;
Et cette estime, hélas! commençoit ma foiblesse.



SCENE II.

DORANTE, CIDALISE.

DORANTE.

MAdame, vous voyez un homme au désespoir;
L'excès de ma douleur ne se peut concevoir:
J'ai couru vainement les Banquiers, les Notaires,
Même les gens de qui les ames mercénaires
D'une richesse infame estimant le bonheur,
Livrent sur intérêt & l'argent & l'honneur;
Aucun ne m'a fourni la somme nécessaire.
Il n'en faut pas douter, j'ai manqué mon affaire.
Je ne puis plus servir; & mon chagrin est vif
D'être toute ma vie un citoyen oisif;
De n'avoir à choisir que le rôle incommode,
De politique aride, ou de fat à la mode;
D'être un poids au public, & l'accabler sans fin
De l'ennui de moi-même ou d'un murmure vain.

CIDALISE.

Jamais vous ne ſerez dans cette alternative,
Et de votre chagrin la peinture eſt trop vive ;
Un homme dont le cœur eſt égal à l'eſprit,
A toujours du public l'eſtime & le crédit.
Je ne ſçais que les ſots qui ſoient nuls dans le monde ;
C'eſt cette eſpece-là qu'il faut que chacun fronde,
Ils ont en pure perte & leur place & leur bien.
Qu'on voit de gens titrés qui pourtant ne ſont rien !

DORANTE.

Ce ſont eux cependant pour leſquels on s'empreſſe.
Et je l'ai remarqué ſouvent chez la Comteſſe ;
Lorſqu'un homme peut être étourdi par état,
Et lorſqu'il peut avoir une affaire d'éclat ;
Tout le monde lui fait, ſans ſentir de ſcrupules,
Autant de complimens qu'il a de ridicules ;
A les entretenir chacun ſemble appliqué,
Et l'homme de mérite à peine eſt remarqué.
Ma franchiſe m'expoſe à d'éternelles guerres ;
Auſſi je me retire, & vais vivre en mes terres.

CIDALISE.

Mais attendez encor.

DORANTE.

Non, le deſſein eſt pris.
Mais de votre amitié, comme je ſens le prix,

Du moins je vous prierai quelquefois de m'écrire.

CIDALISE.

Volontiers,

DORANTE.

Et furtout ayez foin de m'inftruire

De quel œil la Comteffe aura vû mon départ.

CIDALISE.

Elle y prendra, je crois, une affez foible part.

DORANTE.

Oh, fans doute. En jugeant pourtant fur l'apparence,

Elle devroit un peu regretter mon abfence.

CIDALISE.

Vous étiez fon ami.

DORANTE.

J'ai quelquefois penfé

Qu'il feroit bien cruel pour un homme fenfé,

D'aimer avec foibleffe une pareille femme.

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

De quels traits affreux elle perceroit l'ame,

Par fa coquetterie & fa légéreté !

C'eft un bonheur pour moi, très-grand en vérité,

D'avoir pu demeurer infenfible auprès d'elle.

CIDALISE.

C'eft être heureux;

DORANTE.

J'aurois une peine cruelle

A m'en séparer, mais je ne redoute rien,
Je pars, j'ai le cœur libre, & m'en applaudis bien.

CIDALISE.

Eh bien, j'ai cru long-tems que d'une ardeur secrette...

DORANTE.

Non vraiment; c'est vous seule ici que je regrette.
Votre esprit sérieux s'accommodoit au mien;
J'estimois votre cœur, j'aimois votre entretien;
Mais nous pourrons toujours être en correspondance:
L'amitié sur l'amour a cette préférence;
Elle ne prend jamais ce vol impétueux,
Cet essor de l'amour vif & tumultueux;
Ce n'est point un éclair de qui les traits de flammes
Répandent le désordre & l'espoir dans nos ames,
Qui fait par son yvresse oublier les vertus,
Dont les fers sont brisés dès qu'ils ne blessent plus;
L'amitié nous unit par un nœud plus aimable,
Rien n'en peut altérer la source respectable,
Nous voyons tous les jours ses liens pleins d'attraits
S'étendre, se prêter sans se rompre jamais,
Et des tems & des lieux rapprocher la distance,
Par les bienfaits, l'estime & la reconnoissance.

CIDALISE.

Ah, ce n'est plus ainsi que l'on aime à présent,
Sur le choix des amis on est plus complaisant;
J'ai souvent observé qu'en ce tems détestable,
L'amitié n'est qu'un nom qui cache un cœur coupable;

De la société c'est un lien trompeur,
Que forme le hazard sans l'aveu de l'honneur,
Qu'entretient le plaisir, que la licence anime,
Qui pése plus souvent l'intérêt que l'estime,
Et dont l'intérieur frivole ou criminel,
N'a jamais d'autre objet que son bien personnel.

DORANTE.

C'est sans regret aussi que je quitte le monde :
Je vais passer mes jours dans une paix profonde,
Chérir ma solitude ; & pour mieux m'y lier,
En arrivant chez-moi je veux me marier.

CIDALISE.

Qui vous ?

DORANTE.

Oui. La Comtesse en sera bien surprise !
C'est sur cela qu'il faut m'écrire avec franchise,
Me circonstancier l'impression, l'effet,
Que sur elle, à vos yeux, la nouvelle aura fait.

CIDALISE.

Dorante, pourquoi tant vous inquiéter d'elle ?

DORANTE.

La chose me paroît & simple & naturelle,
C'est un pur mouvement de curiosité.

CIDALISE.

C'est par d'autres que moi qu'il sera contenté,
Paris depuis long-tems me déplaît & m'ennuye,
Je veux m'en éloigner le reste de ma vie.

DORANTE.

Vous ?

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

De ce parti je devine l'objet,
Le cœur plus que l'esprit a part à ce projet.

CIDALISE.

Comment donc, malgré moi vous ai-je fait entendre ?...

DORANTE.

Mais oui, je sçai fort bien que vous aimez Clitandre.

CIDALISE.

C'est de mes sentimens être mal informé.

DORANTE.

Je suis sûr qu'il vous aime, & votre cœur charmé...

CIDALISE.

Monsieur, vous vous trompez très-fort, je vous l'assure.

DORANTE.

Mais vous aimez quelqu'un, & je le conjecture
Sur ce que vous avez senti quelque frayeur,
De m'avoir, malgré vous, découvert votre cœur.

CIDALISE.

Dorante, un tel secret ne vous toucheroit guere.

DORANTE.

Non ! je voudrois sçavoir quel homme peut vous plaire ?

CIDALISE.

Et vous, de quel objet allez vous être époux ?

DORANTE.

Je n'en sçais rien encor.

CIDALISE.

Ah, m'en répondez-vous ?

DORANTE.

Oui. Je veux seulement un parti convenable,
Une fille assez riche, & surtout raisonnable ;
Qui ne soit point coquette, & puisse sans effroi
Vivre tranquillement dans ma terre avec moi.
En connoissez-vous une ?

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à dire ;
Sur votre caution, je suis prêt d'y souscrire.

CIDALISE.

Pour m'engager, Dorante, à parler franchement,
Vous devez m'en montrer l'exemple en ce moment ;
Je demande un aveu, c'est de votre foiblesse.

DORANTE.

Quoi ?

CIDALISE.

Vous avez senti du goût pour la Comtesse,
Vous l'aimez même encore.

DORANTE.

Et quand je l'aimerois,
Ce seroit un penchant que je réprimerois ;

Jamais à la campagne elle ne voudroit vivre.

CIDALISE.

Mais enfin, ſuppoſé qu'elle voulût vous ſuivre ?

DORANTE.

En ce cas... Mais, Madame, elle y mourroit d'ennui.

CIDALISE.

Ah, vous l'aimez !

DORANTE.

Je vais l'oublier aujourd'hui.

CIDALISE.

Tantôt c'eſt ſon portrait, non le mien...

DORANTE.

Ah, Madame !

Ne parlez point d'un trait qui me pénetre l'ame.
C'étoit une mépriſe alors ; oui, j'en conviens ;
Ce n'en ſeroit pas une à préſent.

CIDALISE.

Le moyen

De compter détacher un cœur tel que le vôtre.

DORANTE.

Madame, ſi l'hymen nous lioit l'un à l'autre ;
Sans ſentir, il eſt vrai, cet amour effréné,
Mon eſtime pour vous me rendroit fortuné.
Hélas ! que n'êtes-vous cette beauté prudente
Dont vous parliez tantôt !

CIDALISE.

Si c'étoit moi, Dorante ?

DORANTE.

Ah ! si vous consentiez à me donner la main ?

CIDALISE.

Si j'y consens ?...

DORANTE.

Il faut nous marier demain.

La Comtesse, en sçachant que vous serez ma femme,
En aura, j'en suis sûr, le désespoir dans l'ame.

CIDALISE.

La Comtesse toujours occupe votre esprit.

DORANTE.

Je me fais un plaisir secret de son dépit.

CIDALISE.

Moi, je crois qu'il faudroit cacher ce mariage,
Et ne le déclarer qu'après notre voyage.

DORANTE.

Eh bien, vous le voulez ? je promets le secret.



SCENE III.

DAMIS, *qui écoutoit, se montre.*
CIDALISE, DORANTE.

DAMIS.

Il sera bien gardé; car je suis très-discret,
Et j'ai tout entendu.

CIDALISE.

Qu'avons-nous fait, Dorante?

DAMIS.

Vous ne trouverez pas mauvais que j'en plaisante;
La Comtesse surtout n'en rira pas trop mal.
C'est prendre aussi trop tôt le ton provincial,
Que de se marier dès le premier quart d'heure;
Un pareil ridicule est très-grand, & demeure.

CIDALISE.

Monsieur, on vous permet d'en répandre le bruit;
De cet heureux hazard retirez tout le fruit;
Tâchez de nous donner un ridicule extrême,
Je vais dans tout Paris le publier moi-même.

DORANTE.

Il n'en parlera pas tout du moins au palais.

CIDALISE.

Eh par quelle raison ?

DORANTE.

C'est qu'il n'y va jamais.

DAMIS.

Il veut me plaisanter, je crois.

DORANTE.

Oh, je n'ai garde,
Vous avez trop d'esprit pour que je m'y hazarde.
Nous, Madame, sortons pour avancer l'instant
Qui doit me procurer un bonheur si constant.



SCENE IV.

DAMIS, *seul.*

AH, j'en rirai long-tems, la chose est trop comique,
Pour ces histoires-là, je suis un homme unique!
Mais en rire tout seul n'est rire qu'à demi.
Pour moi je ne connois le besoin d'un ami,
Que pour s'entretenir des sotises du monde,
C'est toujours sur ce point que l'amitié se fonde.
Lisette? ..

SCENE V.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE.

EH bien ?

DAMIS.

Est-elle à son appartement ?

LISETTE.

Oui, de mauvaise humeur,

DAMIS.

J'y vais dans le moment.

LISETTE.

Vous prendriez, Monsieur, une inutile peine.
Elle rentre, elle sort, s'arrête & se promene ;
Son esprit inquiet peut la conduire ici.

SCENE VI.

DAMIS, LA COMTESSE, LISETTE.

DAMIS.

JE la vois ; ſon chagrin va bien être adouci.
Comteſſe, malgré vous je vais vous faire rire :
L'avanture eſt unique, & je viens vous la dire.

LA COMTESSE.

Eh bien quel eſt ce fait ſi rare & ſi plaiſant ?

DAMIS.

C'eſt vraiment un récit tout au plus amuſant,
D'un évenement... mais vous le ſçavez peut-être ?
Ce n'eſt point aux dépens de quelque Petit-Maître,
Qu'on va vous faire rire ; oh vraiment nos Acteurs
Sont gens graves, ſenſés. J'aime à voir ces Docteurs
Faire quelque ſottiſe avec un air capable.

LA COMTESSE.

Mais quel eſt donc ce fait ?

DAMIS.

Le fait eſt incroyable,
Dorante, ha, ha ...

LA COMTESSE.
Comment ?
DAMIS.
Ah, j'en mourrai, je croi,
Et quand vous le sçaurez vous rirez comme moi ;
Dorante va passer sa vie à la campagne.
Et ce pauvre homme...
LA COMTESSE.
Eh bien ?
DAMIS.
Emmeine une compagne ;
LA COMTESSE.
Une compagne ! & qui ?
DAMIS.
Son choix est merveilleux,
Et Cidalise en est l'objet très-sérieux.
Je viens, dans cet instant, de les trouver ensemble,
Demain, il est très-sûr que l'hymen les assemble,
Et qu'après pour toujours ils sortent de Paris.
L'avanture est plaisante au moins ?... Votre air surpris,
M'annonce tous les traits d'une fine satire,
Oh, j'étois bien certain que je vous ferois rire :
Je vais faire venir des instrumens chez vous,
Et nous irons tous deux chez ces nouveaux époux,
Faire jouer gayement un petit air de noce,
Lorsqu'ils seront tous prêts de monter en carosse.
Il sort.

SCENE

SCENE VII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, vous avez bien contenu vos ris,
Et ...

LA COMTESSE.

Parlez-moi Lisette, où donc avez vous pris,
Tantôt que ce portrait étoit une méprise ?
Qu'on m'avoit voulu peindre au lieu de Cidalise ?

LISETTE.

Je m'en croyois certaine.

LA COMTESSE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Mais, cela devoit être. On ne sçait ce que c'est
Que ces gens sérieux ? ah ! j'en suis si choquée ;
Et, Madame, je crois, en est aussi piquée ?

LA COMTESSE.

Tout ce qui me fait peine en cette affaire-ci,
C'est de voir que Dorante est un perfide ami ;
Car enfin, il ne peut ignorer que Clitandre
Aime fort Cidalise, & ne doit pas s'attendre
A trouver un rival en lui : mais le voilà ;
Sçachons s'il est instruit de cette histoire-là.

SCENE VIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, LISETTE.

CLITANDRE.

MADAME, auprès de vous j'ai cru trouver Dorante;
Je me vois ſur le point de remplir ſon attente;
De tous ſes embarras je vais le dégager,
Et j'aurai le plaiſir enfin de l'obliger.
J'ai trouvé par bonheur la ſomme qu'on demande;
Je ne ſentis jamais une joie auſſi grande.
Vous repréſentez-vous mon bonheur tout entier?
Des ſervices qu'on rend on jouit le premier.

LA COMTESSE.

Que vous êtes, Clitandre, un ami reſpectable;
Je doute que le ſiécle en fourniſſe un ſemblable.
Dorante, vous ſçavez, ſe marie aujourd'hui;
Il vous en a fait part ſans doute?

CLITANDRE.

Dorante?

LA COMTESSE.

Oui;
Cidaliſe l'épouſe & la choſe eſt publique.

CLITANDRE.

Cidalise ?

LA COMTESSE.

On conçoit que ce trait-là vous pique.

CLITANDRE.

Piqué ? Dorante & moi nous sommes trop amis
Pour vouloir nous brouiller jamais à pareil prix ;
L'amitié ne prend point garde à la minutie ;
Je crois même qu'il faut que je le remercie.

LA COMTESSE.

Le remercier ?

CLITANDRE.

Oui.

LA COMTESSE.

Mais vous n'y pensez pas.

CLITANDRE.

Ce mariage-là me tire d'embarras ;
Car en un mot, j'avois du goût pour Cidalise,
Qui sans doute de moi n'étoit pas fort éprise :
Malgré cela, peut-être, elle eût pu m'épouser,
Et nous aurions fini par nous tyraniser ;
Dorante cependant me sauve cette peine,
Je dois lui rendre grace ; oui, la chose est certaine ;
Je vais moins le chercher pour vanter mon bienfait,
Que pour me réjouir du plaisir qu'il m'a fait.

SCENE IX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

SUR Clitandre, à présent vous voilà sans scrupule.

LA COMTESSE.

Lisette, laissez-moi, vous êtes ridicule,
Et vous prenez plaisir à m'impatienter.

LISETTE.

Mais ...

LA COMTESSE.

Oui, vous vous plaisez à me persécuter.

LISETTE.

Convenez franchement que vous êtes touchée
De voir ...

LA COMTESSE.

Où prenez-vous, moi que je suis fâchée?
Mon esprit n'est-il pas dans sa tranquillité?

LISETTE.

Tranquille; sans langueur.

LA COMTESSE.

Lisette, en vérité
Vous me poussez à bout, & je suis trop facile.
Sortez.

LISETTE.

Oui, je vous laisse en cet état tranquille.

LA COMTESSE.

Ah ! si je m'en croyois ... Lisette, écoutez-moi ;
Allez chercher Dorante.

LISETTE.

Et dirai-je pourquoi ?

LA COMTESSE.

Dites-lui seulement que je l'attends, qu'il vienne :
Mais faut-il votre aveu pour que je l'entretienne ?
Suivez mes volontez, & ne répliquez pas.

SCENE X.

LA COMTESSE *seule.*

JE crains de pénétrer, d'où vient mon embarras ;
O Ciel ! se pourroit-il que j'aimasse Dorante ?
Moi qui plaçois ma gloire à vivre indépendante,
Il ne sçait pas encor ce que j'ai fait pour lui.
A-t-il eu près de moi l'amour pour son appui ?
Non, non, c'est l'amitié que j'avois seule en vûe.
L'amitié ? Mais hélas ! m'étoit-elle connue ?
Une Coquette (il faut l'avouer sans détour)
Ne connoît l'amitié qu'en connoissant l'amour.
Il vient, cachons-lui bien le trouble de mon ame.

SCENE XI.

DORANTE, LA COMTESSE.

DORANTE.

ON dit que vous voulez m'entretenir, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur. Je voulois sçavoir en ce moment,
Ce que vous avez fait pour votre Régiment.

DORANTE.

Moi ? je n'y pense plus.

LA COMTESSE.

Votre raison s'oublie ;
Mais vous vous mariez, à ce que l'on publie ?
Vous pouviez, ce me semble attendre un peu plus tard.

DORANTE.

Madame, je venois pour vous en faire part.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! juste Ciel ! il m'ose avouer sa foiblesse.

DORANTE.

L'affaire est convenable & n'a rien qui vous blesse.

LA COMTESSE.

Oh, non certainement, Monsieur, & votre choix
Est si beau ! si sensé ! que j'y donne ma voix.

DORANTE.

Eh bien, je suis flatté d'avoir votre suffrage,
Je craignois de vous voir blâmer ce mariage.

LA COMTESSE.

Moi, Monsieur? Cidalise a l'esprit si bien fait!

DORANTE.

Sçavez-vous bien qu'elle est estimable en effet?

LA COMTESSE.

Sa sagesse est surtout si douce, si traitable.

DORANTE.

Quand on la connoît bien elle est vraiment aimable.

LA COMTESSE.

Il faut, en vérité, qu'il ait perdu l'esprit.

DORANTE.

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Comment lui cacher mon dépit?

DORANTE.

Vous la verrez souvent, c'est votre intime amie.

LA COMTESSE *à part.*

Sans doute; ah! c'est trop loin pousser la raillerie.

DORANTE.

Son esprit, j'en conviens, n'est pas des plus brillans,
Elle n'est pas fertile en traits vifs & saillans,
Mais un mari n'a pas grand besoin que sa femme,
Se distingue dans l'art de dire une épigramme.

Dès que l'on a pour but le lien conjugal,
Je crois que la raiſon eſt le point capital ;
Car on eſt malheureux de prendre une Coquette,
Dont l'eſprit n'eſt jamais qu'un meuble de toilette,
Qui, quand vous lui parlez, répond à ſon miroir,
Dont la derniere mode eſt l'unique ſçavoir.
Le mari le plus doux & le plus raiſonnable,
Eſt toujours à ſes yeux un homme inſoutenable,
Qui n'a dans ſa maiſon d'autre charge en effet,
Que d'approuver tout haut ce qu'il blâme en ſecret.

LA COMTESSE.

Oui, ſans doute avec elle un époux eſt à plaindre;
Mais je crois cependant qu'on doit encor plus craindre,
Ces femmes dont l'eſprit plein de fiel & d'aigreur,
S'enveloppe toujours des voiles de l'humeur,
Qui ne veulent d'Amis que pour pouvoir médire,
Ne prennent un mari qu'afin de contredire,
Penſent que le tribut qu'on doit à la raiſon,
Conſiſte ſeulement à prononcer ſon nom,
Qui prétendent borner le don de la ſageſſe,
Moins à la pratiquer qu'à voir ce qui la bleſſe,
Et qui voyant le mal ſans s'attacher au bien,
Croyent que la vertu n'eſt que dans le maintien.

DORANTE.

Entre tous ces dangers il eſt vrai qu'on balance,
On n'oſe à l'un des deux donner la préférence,

Sans doute ces excès sont tout-à-fait fâcheux,
Mais la Coquetterie est plus fausse à mes yeux.

LA COMTESSE.

Lorsqu'une femme est née avec ce caractere,
Quand la Coquetterie est son unique affaire,
Son orgueil lui tient lieu d'un ami, d'un amant;
Elle doit avec soin fuir tout engagement,
Même à le publier sa probité l'oblige.

DORANTE.

Je suis de votre avis, la bonne foi l'exige.
Vous en avez donné l'exemple à mon égard.

LA COMTESSE.

Qui, moi, Monsieur.

DORANTE.

Sans doute, & c'est un grand hazard
Que mon courage ait pu prendre assez sur moi-même
Pour étouffer un feu ...

LA COMTESSE.

Ma surprise est extrême
Qui vous ? ...

DORANTE.

Oui, j'ai vû l'heure où j'allois m'embarquer,
Si je n'eusse senti que c'étoit trop risquer.
Que vous m'eussiez raillé pendant toute ma vie.
En honneur j'étois prêt d'aimer à la folie.

LA COMTESSE.

Moi vous railler ?

DORANTE.

Allons avouez franchement

Que ç'eût été pour vous un grand amusement.
Je ne vous blâme point, vous êtes trop heureuse,
De pouvoir conserver cette paix précieuse,
De lancer tous les traits de l'amour contre nous,
Sans craindre qu'aucun d'eux s'ose adresser à vous.

LA COMTESSE.

Comment cacher mon trouble ?

DORANTE.

Oui, votre ame contente,

Parmi tous ces captifs demeure indépendante.
D'un coup d'œil attirant vous produisez l'espoir,
Vous caressez l'amour en bravant son pouvoir.

LA COMTESSE *à part.*

Ah ! je crois qu'il insulte au trouble de mon ame !

DORANTE.

Vous riez en secret, convenez-en, Madame,
Des transports de plaisir que présente à mon cœur
Un hymen dont l'amour entretiendra l'ardeur.
Vous ne concevez pas & le charme & l'yvresse
De deux époux qu'anime une égale tendresse,
Dont les cœurs confondus sans fard & sans détour,
Voyent comme étranger ce qui n'est point amour.
Mais quel trouble soudain change votre visage ?
C'est peut-être l'ennui d'un si fade langage ?

Je brise un entretien pour vous si peu flatteur,
Excusez un Amant trop plein de son bonheur.

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous l'avoue, un tel discours m'excéde,
Je méprise beaucoup l'amour qui vous posséde,
Et vous défends surtout de revenir ici.

DORANTE.

Ciel! qu'entens-je? qui moi, votre meilleur ami?

LA COMTESSE.

Ah, mon ami, Monsieur, est celui qui m'amuse.

DORANTE.

Lorsque l'on pense ainsi jamais on ne s'abuse;
Moi qui suis sérieux, je pars sans nul espoir.
De devenir un jour digne de vous revoir.

Il s'éloigne.

LA COMTESSE.

Quoi! faut-il à ce point que son départ m'afflige!
Dorante?

DORANTE.

Je vous quitte.

LA COMTESSE.

Ah, revenez, vous dis-je.

DORANTE.

J'obéis.

LA COMTESSE.

Sçavez-vous que vous perdez l'esprit.

DORANTE.

Sur quoi le jugez-vous?

LA COMTESSE.

Monsieur, sans contredit,
Ce mariage-là vous perdra dans le monde ;
Et que prétendez-vous enfin que je réponde
A tous ceux qui viendront vous couvrir de brocards?
Que dirai-je ?

DORANTE.

Il faudra m'en donner votre part.

LA COMTESSE.

Voilà mon Philosophe & sa belle prudence.
Si de ce beau projet j'avois eu connoissance,
J'avois pour vous en vûe un parti vraiment bon.

DORANTE.

Mais je prends celui-ci par inclination.

LA COMTESSE.

Oh, cela me confond.

DORANTE.

Vous en êtes surprise ?

LA COMTESSE.

Par inclination, épouser Cidalise !
Le parti que j'avois vous auroit fait honneur.

DORANTE.

Celui-ci fera mieux, il fera mon bonheur.
D'ailleurs de votre choix je craindrois qu'une femme
Ne recherchât le monde autant que vous, Madame,

Et j'ai pour ce goût-là beaucoup d'éloignement ;
Car puisqu'il faut ici vous parler franchement,
Je ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amene & se présente,
Où l'on trouve Officiers, Magistrats, Beaux-Esprits,
Toute espéce, en un mot, excepté des Amis ;
Une maison enfin, où loin de s'en voir maître,
Le Mari subjugué n'a pas droit de paroître,
Et sans cesse entend dire avec un ris mocqueur,
Que l'on va chez Madame, & jamais chez Monsieur.
Oui, sans doute à présent par un abus extrême,
Un époux est un être étranger chez lui-même,
Si le soir par hazard lorsqu'il vient de rentrer,
Chez sa femme un moment il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être ;
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connoître,
On se leve, & Madame avec un air transi,
Dit : Ne vous levez pas, Messieurs, c'est mon Mari,
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne soupe.
Alors le sérieux gagne toute la troupe ;
Tous d'un ennui marqué semblent envelopés,
Le silence est rompu par quelques mots coupés.
L'homme qui voit le froid que sa présence inspire,
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort,
Et l'on voit la gayeté qui rentre quand il sort.

Madame, je craindrois de mener cette vie,
Si j'osois quelque jour épouser votre amie.

LA COMTESSE.

Mais avec mon mari vivois-je donc ainsi ?

DORANTE.

Mais, à peu près, & même il s'en plaignoit aussi.

LA COMTESSE.

Qui moi ; je l'ai jamais réduit à cette épreuve ?

DORANTE.

Mais je sçais lui vivant, que l'on vous a cru veuve ;
Je ne veux pas du moins attaquer votre honneur,
Votre coquetterie a sauvé votre cœur ;
Mais vous avez toujours donné de l'espérance.
Certain Marquis, dit-on, séduit par l'apparence,
Mais ennuyé pourtant de n'être pas heureux,
Vous proposa l'hymen pour couronner ses feux.
Votre réponse fut un grand éclat de rire ;
Après quoi, gravement, vous daignâtes lui dire :
Cette offre-là, Monsieur, me conviendroit très-fort,
Mais, du moins, attendez que mon mari soit mort.



SCENE XII.

CIDALISE, LA COMTESSE, DORANTE.

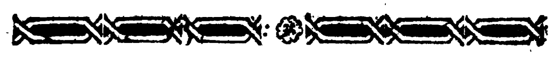
CIDALISE.

DOrante, on n'attend plus que vous chez le Notaire :
La Comtesse, sans doute, approuve cette affaire ;
Son amitié pour moi partage mon bonheur.

LA COMTESSE.

Partager, c'est beaucoup, mais au fond de mon cœur,
Je ressens vivement votre amour l'un pour l'autre.





SCENE XIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE, DORANTE.

CLITANDRE.

MOn ami, nul bonheur n'eſt comparable au vôtre,
Je vous cherchois par tout avec empreſſement ;

DORANTE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Voilà le brevet de votre Régiment.

DORANTE.

Hélas ! de mon chagrin il ranime l'atteinte ;
Mon argent n'eſt pas prêt.

CLITANDRE.

N'ayez aucune crainte,
Vous avez des amis, l'argent eſt délivré,
Et tout dans ce beau jour va ſelon votre gré.

LA COMTESSE.

Sans doute vous devez ce bienfait à Clitandre ?

DORANTE.

Ah, mon ami, que j'ai de graces à vous rendre ?

CLITANDRE.

Dorante, à ce bonheur un autre eſt parvenu,
Je m'y ſuis pris trop tard, on m'avoit prévenu.

DORANTE.

Et pourquoi tarde-t-il à ſe faire connoître?
Mais *(à Cidaliſe.)* Madame, c'eſt vous? quel autre
pourroit-ce être?
Penſiez-vous, pour pouvoir aſſûrer mon bonheur,
Qu'il ne ſuffiſoit pas du don de votre cœur?



SCENE XIV.

DAMIS, *& les Précédens.*

DAMIS.

Je reviens tout exprès vous propoſer Dorante,
Un marché merveilleux que le hazard préſente;
Peut-être vous voulez donner des diamans
A Madame *(Montrant Cidaliſe.)* & j'en ſçais qui
font au plus brillans;
Sans doute ce ſont ceux d'une vieille Coquette,
Qui voudroit bien donner dans un air de retraite
Et qui ſe conduiſant par un ſyſtême faux,
A vendu ſes bijoux, & garde ſes défauts.

LA COMTESSE.

Et qui vous a chargé du soin de les revendre ?

DAMIS.

Assûrément la chose est facile à comprendre.
On sçait bien que je suis répandu dans Paris ;
Si de la moindre chose on veut avoir le prix,
J'ai du goût; c'est à moi sur le champ qu'on s'adresse.
Vous allez voir qu'ils sont rares dans leur espece.

DORANTE.

Quoi, vous les avez ?

DAMIS.

Oui.

CIDALISE.

Tant mieux, nous les verrons.

DAMIS.

Tenez, voici l'écrain.

DORANTE.

Sans balancer, ouvrons.
Me trompai-je ? ce sont vos diamans, Madame,

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne crois pas qu'un autre les réclame.

DORANTE.

Vendre vos diamans, vous, Madame ; eh, pourquoi ?

LA COMTESSE.

Je ne m'en repens pas.

CIDALISE.

Ah, j'en sçais bien l'emploi.

Un procédé si noble, & me touche, & m'enchante ;
C'est vous qui par ce trait avez servi Dorante.

DORANTE.

Madame, il seroit vrai ?...

LA COMTESSE.

Dans cette occasion ;
J'ai de mon amitié suivi l'impression.

CIDALISE.

Dorante, vous devez payer un tel service ;
Je connois votre cœur & je me rends justice ;
Vous aimez la Comtesse. En agissant ainsi
Elle vient de prouver qu'elle vous aime aussi.
Je reprens ma parole, & je vous rends la vôtre.
Soyez heureux, contens, liez-vous l'un à l'autre,
Et puisque votre cœur n'est pas fait pour m'aimer,
Je veux que tout au moins vous puissiez m'estimer.

Elle sort.

SCENE XV ET DERNIERE.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

CE compliment n'eſt pas trop flatteur pour ma flamme.

DORANTE.

Le tems & votre amour rameneront ſon ame,
Soyez tranquille. Et vous puis-je croire en effet,
Qu'aujourd'hui votre eſprit ſoit changé tout à fait
Madame ?...

LA COMTESSE.

Oui, trop livrée à cet eſprit volage,
Des ſages & des ſots confondant le ſuffrage,
Mon amour propre ſeul pour un inſtant lié,
Méconnoiſſoit l'amour, l'eſtime & l'amitié,
Et cet aveugle orgueil, avide de louange,
De ceux qui la donnoient, oublioit le mélange;
Un ſentiment plus pur, plus tendre & plus heureux,
En éclairant mon cœur, l'a rendu vertueux.

DORANTE.

Au ſeul nom de l'hymen vous n'êtes pas atteinte,
D'un mouvement ſecret de triſteſſe & de crainte?

LA COMTESSE.

Ah ! si vous le croyez vous me connoiſſez mal.
Je conçois que l'Hymen peut être un nœud fatal,
Mais lui ſeul fait auſſi le bonheur de la vie,
Quand par la probité ſa chaîne eſt affermie.
Quand deux cœurs enchantés ſe préviennent tous deux,
Sçavent ſe reſpecter, s'aimer, combler leurs vœux,
D'unir leurs volontés font leur étude unique,
Ils s'acquierent un droit à l'eſtime publique,
Ils ſçavent l'augmenter par leur félicité,
Plus leur bonheur eſt grand plus il eſt reſpecté,
Enfin, tout ce qui rend deux amans condamnables,
Rend aux yeux du public deux époux eſtimables,
Quel plaiſir pour un cœur ſenſible au ſentiment !
L'hymen n'eſt que le droit d'avouer ſon Amant ;
C'eſt en vain ſous ces traits qu'on veut le méconnoître,
Il unit deux amis ſans établir un maître,
Et de leur ſentiment le mutuel retour,
Doit prouver que l'eſtime eſt l'ame de l'Amour.

DORANTE.

Ah ! qu'en penſant ainſi vous flattez ma tendreſſe,

DAMIS.

D'un pareil changement je ſuis charmé, Comteſſe,
Décider votre cœur m'auroit rendu content,
Mais j'aime autant l'honneur d'en faire un inconſtant,

J'étois persuadé que je devois vous plaire
Voilà votre portrait qu'en secret j'ai fait faire,
Je vais vous le remettre ; ah ! qu'il me seroit doux
De pouvoir quelque jour le recevoir de vous,

LA COMTESSE *à Dorante.*

C'est à vous rendre heureux que je mettrai ma gloire,
Et par un changement, qu'on aura peine à croire,
Je veux que désormais le monde soit instruit,
Que souvent c'est le cœur qui ramene l'esprit.

Fin du troisiéme & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

RAssemblez-vous, tendres Amans,
Le Soleil est rentré dans l'onde,
Employez ces heureux momens,
Ne craignez rien, tout vous seconde.

L'obscurité ferme les yeux
Des jaloux qui vous font la guerre,
Dès que la nuit couvre les Cieux
L'Amour est maître de la terre.

FIN.

LE

LE REVEIL
DE THALIE,
COMÉDIE,
EN UN ACTE ET EN VERS,

Avec un Divertissement.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 19. Juin 1750.

Versibus exponi Tragicis res Comica non vult.
Hor. Art. Poët.

K

EXPLICATION
DU BALLET.

LE Ballet-Pantomime qui dénoue cette Comédie, ayant fait au Public tout le plaisir que l'on pouvoit attendre des soins & & des talens marqués du Compositeur ; Nous avons cru qu'il ne seroit pas hors de propos d'en donner ici une légere idée, en faveur de ceux qui n'auront point été à portée de le voir exécuter.

Plusieurs Bucherons occuppés dans une Forêt à leurs travaux, sont agréablement interrompus par leurs femmes, qui leur apportent des rafraîchissemens. Après avoir pris leur repas ; pendant les danses des femmes, ils se remettent à l'ouvrage. Un orage les surprend : l'un d'eux tombe d'un arbre. Les femmes effrayées, courent chercher deux Médecins pour soulager le blessé. Les Médecins arrivent, visitent le malade, font une consultation comique, dans laquelle ils ne s'accordent pas. Le premier

ordonne la saignée. Le Chirurgien appellé, veut procéder à l'opération. Le second Médecin s'y oppose avec colere. La dispute s'échauffe. Après plusieurs Lazzis plaisans, ce dernier ordonne au Chirurgien d'apporter au malade du meilleur vin. Le Bucheron en boit, se trouve guéri à l'instant; & fait par ses entrechats, l'éloge du remede. Chacun félicite le second Médecin, & se réjouit de l'heureux succès de son ordonnance. Cette commune allégresse occasionne une Contredanse générale, qui termine le Ballet; & dans laquelle les Médecins, & le Chirurgien sont introduits.



LE REVEIL
DE THALIE,
COMÉDIE.

ACTEURS.

MOMUS.
LA RAILLERIE.
CIDALISE.
DAMON.
COMI-TRAGIQUE.
SCAPIN.
EGLÉ.
ARLEQUIN.
Mlle. CATINON.
L'ORACLE.

La Scene se passe dans le Palais de Thalie.

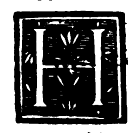


LE REVEIL DE THALIE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MOMUS, LA RAILLERIE.

LA RAILLERIE.



HELAS! Seigneur Momus, mon protecteur, mon maître,..
Vous seul à qui je dois mes appas & mon être,
Venez appaiser mes douleurs.

MOMUS.

Comment, aimable Raillerie,
Je crois que vous versez des pleurs?

C'est par vous que la source en doit être tarie.

LA RAILLERIE.

On me banit de ces lieux pour jamais.

MOMUS.

Et de quelle façon ?

LA RAILLERIE.

En endormant Thalie.

MOMUS.

En décochant cinq ou six traits,
On peut la réveiller je pense.
Pour dissiper un assoupissement,
Je juge que la médisance,
Près d'une Muse opere promptement.

LA RAILLERIE.

Je l'ai traité en vain suivant votre ordonnance.
J'ai médit de tout l'univers,
Sans que ses yeux se soient ouverts.

MOMUS.

Ainsi vous avez dit du mal en pure perte.
C'est jouër de malheur.

LA RAILLERIE.

Le regret est placé,
Mais je n'ai pas tout dépensé.

MOMUS.

Tant mieux. D'ailleurs j'ai fait la découverte,
Que jamais en satyre on n'épuise ses fonds.

LA RAILLERIE.

C'est des fautes d'autrui que la caisse est complette,
Elle va bien, je vous réponds;
Et le monde est exact à grossir la recette.

MOMUS.

Je remarque en effet qu'on ne s'épargne en rien.
Je trouve l'année assez bonne;
Et les sottises rendent bien.

LA RAILLERIE.

Oui; quiconque observe, moissonne.

MOMUS.

Revenons à Thalie. Avez-vous entrepris,
En voyant son sommeil, d'en rechercher la cause?

LA RAILLERIE.

Sans doute, elle écoutoit cinq ou six beaux esprits,
Dont la figure étoit plus platte que leur prose.
Ils lui parloient très-gravement:
Elle a baillé premierement.

MOMUS.

C'est la preuve d'un esprit juste.

LA RAILLERIE.

Au même inſtant, d'un air auguſte,
Melpomene vers elle a dirigé ſes pas :
Moi, comme de raiſon, je me ſuis éloignée ;
Mais Thalie en voulant embraſſer ſon aînée,
S'eſt endormie entre ſes bras.

MOMUS.

Si c'eſt ainſi que les choſes ſe paſſent,
Tous ces évenemens paroiſſent naturels.
Le ſommeil a des droits réels
Sur toutes les ſœurs qui s'embraſſent.
Conſultons Apollon. Du tems de ſon réveil
Il faut que ce Dieu nous informe.
O vous divin Phébus, Oracle ſans pareil,
Combien de tems faut-il que cette Muſe dorme.

L'ORACLE.

Pour la tirer de ſa triſte langueur,
Pour l'éveiller, il faut attendre :
Que l'on trouve un Auteur,
Qui puiſſe ſe faire comprendre.

LA RAILLERIE.

Juſte Ciel ! que viens-je d'entendre,
Quel funeſte Oracle ! j'ai peur
Que ce ne ſoit un ſommeil incurable.

MOMUS.

A chercher cet Auteur appliquons tous nos soins.
Peut-être que le véritable,
Est celui qu'en ces lieux on remarque le moins.

LA RAILLERIE.

J'en ai laissé tantôt un grand nombre à la porte.
Chaque jour en fournit d'une nouvelle sorte;
Mais presque tous sont importuns
Avec peu de talens ils sont sots ou bizarres,
Les beaux esprits sont fort communs,
Mais les gens d'esprits sont bien rares.

Elle sort.

SCENE II.

MOMUS *seul.*

QUels qu'ils soient je prétends en faire mon profit.
Qui se laisse ennuyer est toujours sans excuse;
On n'a qu'à se prêter, & si le bon amuse,
Le ridicule divertit.

SCENE III.

CIDALISE, MOMUS.

CIDALISE.

SEigneur, je ne viens point pour réveiller Thalie,
Son sommeil éternel ne m'embarrasse pas.
Les neufs Sœurs dormiroient, sans que je fisse un pas,
Pour dissiper leur léthargie.

MOMUS.

Vous en retireriez une gloire infinie.

CIDALISE.

Je me borne à l'esprit qui sied à mon état.
Chérissant plus le bonheur que la gloire,
Loin de chercher des triomphes d'éclat,
Je n'ai jamais remporté de victoire,
Sans craindre qu'aussi-tôt on ne la publiât.

MOMUS.

Quel est donc le motif qui vers moi vous attire ?

CIDALISE.

Je sçais qu'à mes dépens souvent vous osez rire,
Mon petit Dieu, soyez bien averti

Que vous faites sur terre un vrai métier de dupe.
Souvent des femmes on s'occupe,
Mais c'est pour en tirer parti.
Corrigez-vous de la satire,
Goûtez plûtôt le charme de séduire,
Votre plaisir naîtra de ce projet.
La séduction est charmante,
Et quand les médisans la prennent pour objet,
C'est le bonheur qui fournit le sujet,
Et c'est le dépit qui plaisante.

MOMUS.

Le plaisir est toujours relatif à l'esprit.
C'est un être fléxible à chaque caractere;
De sa variété tirant tout son crédit,
Sa figure est changeante, & sa forme arbitraire,
Plusieurs femmes surtout pensent le bien choisir,
Et n'attrapent qu'un ridicule:
A les examiner j'occupe mon loisir,
Et j'en plaisante sans scrupule.

CIDALISE.

Précisément vous donnez dans le faux.
Un sentiment vaut mieux que toutes vos finesses.
Vous dévriez excuser nos défauts,
Et profiter de nos foiblesses.

MOMUS.

Je n'en retirerois qu'un bonheur passager,

Et la ſuite en ſeroit cruelle.
J'ai promis de ne m'engager,
Que quand je trouverois un cœur tendre & fidéle.

CIDALISE.

L'amour rempliroit tous vos vœux,
Un Dieu peut-il trouver une femme legere ?

MOMUS.

Les Dieux plus qu'un mortel, n'ont pas le droit de plaire.

CIDALISE.

Que leur ſert-il donc d'être Dieux ?

MOMUS.

Momus n'eſt point celui de la galanterie,
Il préſide à la raillerie.

CIDALISE.

C'eſt un vilain département :
Votre ſociété doit être trop piquante,
Un mortel qui ſçai être amant,
Vaut bien mieux qu'un Dieu qui plaiſante.

MOMUS.

Mes traits piquants m'ont fait bannir des Cieux ;
Mais ſur mon châtiment les Dieux ont pris le change.
Ils m'auroient puni beaucoup mieux,
En acquérant des vertus ſans mélange :
On ne peut ſe venger d'un Dieux malicieux.

Qu'en le forçant à la louange.
Je jouis ici-bas d'un destin aussi doux.
Je suis dédommagé du séjour du Tonnerre :
Tout ce que je rencontre, à commencer par vous,
Me fait très-bien les honneurs de la terre.

CIDALISE.

Je vous amuse donc beaucoup ?

MOMUS.

Infiniment.
Vous vous y prenez à merveille.

CIDALISE.

Vous êtes un ingrat, Momus, assurément,
Vous ne rendez pas la pareille.

MOMUS.

Votre raison surtout me charme, & me surprend.

CIDALISE.

Je manque de raison par esprit de sagesse.

MOMUS.

C'est un expédient d'un nouvelle espece.

CIDALISE.

L'expérience est mon garant.
On s'attendrit, quand on s'attriste :
La foiblesse s'accroît par les réflexions ;
Et je soutiens que la raison n'existe
Qu'au profit de nos passions.
En combattant l'amour elle en offre l'image ;

Elle réveille en cherchant à guérir.
Lorſque l'on veut ſonger au malheur qu'on doit fuir,
Le bonheur qu'on eſpére eſt ce qu'on enviſage.
C'eſt un danger que de trop réfléchir
Aux différens moyens d'éviter le naufrage ;
Notre penchant tire avantage
Des efforts que l'on fait pour n'y pas conſentir :
Et la raiſon ſi fiere & ſi ſauvage,
Quand même elle paroît contrarier ce ſage,
N'eſt bien ſouvent qu'un piége du plaiſir.

MOMUS.

Vous vous en êtes garantie ?

CIDALISE.

Quels ſont donc les défauts que vous me reprochez?
De ne point renoncer à la coquetterie !
Vous avez très-grand tort, mon cher Momus; ſachez
Que par cet art heureux, tous les tems de la vie
Sont embellis & rapprochés ;
Sans peine on peut en faire uſage,
Lorſqu'à l'Amour la jeuneſſe ſourit.
Un ſeul regard où l'eſpérance luit,
De vingt Amans nous attire l'hommage :
Mais la coquetterie, en atteignant mon âge,
Doit n'exiſter que dans l'eſprit.
Par ce charme enchanteur on peut encore préten-
dre,

A retarder l'agrément qui s'enfuit :
La jeunesse paroît s'étendre
Au delà du terme prescrit.
Avec plaisir on vient pour nous entendre,
Sous le nom d'amitié l'amour se reproduit :
De notre adresse alors nous retirons le fruit ;
Nous jouissons bien plus d'un ami tendre,
Que d'un Amant qui nous trahit.

MOMUS.

Ce sistême est charmant par sa délicatesse,
Et je vous reconnois dans cette occasion :
Vous livrez votre cœur à la seule tendresse,
Et l'amitié chez vous est un vrai prête nom.

CIDALISE.

Et voilà contre vous le sujet qui m'irrite.
Vous sçavez aux vertus donner un mauvais tour :
Regardez-vous comme un mérite,
D'exposer tout dans un faux jour ?
Je hais un esprit qui ne s'ouvre
Que pour voir quelque tache à des dehors flatteurs :
J'aime mieux le Dieu des erreurs,
Que le Dieu qui me les découvre.
Pour guérir votre esprit devenez amoureux :
Vous ne prendrez plus garde aux actions des autres,
Vous ne serez occupé que des vôtres,
Croyez qu'on n'est méchant que faute d'être heureux.

MOMUS.

J'approuve vos conseils. Voilà pourquoi je veux
A la Muse endormie apporter la lumiere.
Elle feroit l'objet de tous mes vœux.

CIDALISE.

Vous croiriez vous aimer tous deux
En médisant de la nature entiere,
De ce commerce intime il naîtroit trop de maux :
A l'univers vous chercheriez querelle.
Loin d'arracher Thalie aux douceurs du repos,
Je vais recommander à nos Auteurs nouveaux,
De vous endormir auprès d'elle.





SCENE IV.

DAMON, MOMUS.

DAMON.

A Quoi pouvez-vous donc vous occuper ici ?
Seigneur, en vérité je viens vous faire honte.
Thalie est endormie, à ce que l'on raconte,
Mais endormie au point qu'on lui voit un mari.

MOMUS.

Moi je ne pense pas ainsi :
Une beauté dort peu lorsqu'elle est mariée.
L'époux est maussade ou charmant,
S'il est charmant, la femme est trop bien élevée,
Pour dormir si facilement.
Si, comme il arrive souvent,
Avec un sot elle se voit liée,
Dans ce cas le sommeil s'approche rarement :
L'époux est surveillant, & l'épouse éveillée.

DAMON.

Momus croît que l'hymen empêche de dormir ?
Cette opinion est nouvelle.

MOMUS.

Elle n'en est pas moins réelle.

L'Hymen veille toujours par haine ou par plaisir.

DAMON.

Qui peut donc procurer le sommeil de Thalie ?

MOMUS.

De tous ses favoris c'est l'uniformité.
En prenant un amant quelquefois on s'abuse.
On croit que de son choix la constance est l'excuse,
Et l'on s'y tient par vanité.
Tôt ou tard l'ennui vous accuse,
On s'endort par néceffité.

DAMON.

Mais vraiment ce discours me paroît assez sage;
Afin de mettre ordre à cela,
Je viens de nos Auteurs réformer le langage.
Où sont donc ces espèces-là ?
Je suis infiniment répandu dans le monde,
On ne les y voit point. C'est pourtant là qu'abonde
Le mélange divers de cent originaux:
Nous fournissons des choses singulieres.
Les avantures, les propos,
Les contrastes de caracteres,
Tous les ridicules nouveaux,
Le langage affecté, les raisonnemens faux.
En un mot, aux Auteurs nous donnons pour écrire,
Tous les grands traits, tous les fonds principaux:
Leur richesse est dans nos deffauts.

Leur but est de les peindre, & le notre est d'en rire.

MOMUS.

Et voilà ce que je leur dis.

Plus que jamais, Messieurs, vous vous mettez en prise;

Et pour donner matiere au piquant des écrits,

On croiroit en effet que chacun se cottise.

DAMON.

Voilà pourquoi je veux parler à vos Auteurs.

MOMUS.

J'approuve fort cette entreprise.

Mais de tous les états connoissez-vous les mœurs?

DAMON.

J'ai là-dessus des nottes merveilleuses.

Il n'est pas jusqu'à l'Opéra

Qui ne m'ait donné lieu sur cet article-là,

A des découvertes heureuses.

De la premiere main je sçai tous les complots,

Les querelles d'Acteurs, les brigues des Chanteuses

Et le manége des Danseuses,

Leurs disputes & leurs bons mots.

De leurs tours de coquetterie,

Je possede les moindres faits;

Et de leur passe-tems, à deux minutes près,

J'écrirois la Chronologie.

MOMUS.

La chose est difficile, il le faut avouer.

DAMON.

Il est encore une partie,
Dans laquelle je vous défie,
Malgré tout votre esprit, de ne pas échouer.
C'est une science infinie.

MOMUS.

Je la devine. C'est leur Généalogie.

DAMON.

Votre esprit pénétrant ne peut trop se louer.

MOMUS.

L'Opéra se divise en différentes Classes.
Ce qu'on nomme les grands Acteurs,
Qui sçavent rassembler les talens & les graces,
C'est la chambre des Pairs. Les Actrices des chœurs,
Pour se faire rendre les armes,
Au lieu de talens ont des charmes.
Ainsi nous distinguons quatre ordres différents.
Chanteurs, Danseurs, Musiciens, Poëtes.
On y peut joindre encor leurs Partisans,
Qui sçavent du Pays les annalles secretes,
Qui depuis trente ou quarante ans,
Dans le Parterre sont maîtres des premiers rangs.
On croiroit que par bail ils ont loué ces places;
Et j'en sçai cinq ou six, pour n'en pas dire plus;
Dont les lettres pourroient avoir pour leur dessus.
C'est à Monsieur un tel, dans le coin, près des Basses.

DAMON.

Tout aussi-bien que moi vraiment,
Vous paroissez au fait de ce département.

MOMUS.

Cela ne suffit pas pour réveiller Thalie.

DAMON.

Non ? Dans le monde il faut puiser des plans,
Je crois, contre une léthargie,
Les ridicules excellens.

MOMUS.

Pour en rendre les traits dans le degré suprême,
Je crois qu'on n'a besoin souvent que de soi-même.

DAMON.

Sans contredit : chacun fournit son contingent.
Du même défaut bien souvent,
On peut tirer différentes peintures,
Qui des sujets divers empruntent les teintures.
Des objets que l'on prend l'impression.
L'esprit de bonne compagnie,
N'est qu'un ton de convention,
Qui dans chaque maison & differe & varie.
La bienséance même a des traits différents,
Qu'elle tient des états, des âges & des rangs.
L'agrément affecté devient une grimace.
L'esprit, un contre sens dès qu'il n'est pas en place;
L'assurance est fatuité,
La défiance marque une tête affoiblie,

L'excès de la raison dégénère en folie,
Le mépris de soi-même est une vanité ;
Et dans le monde enfin, pour quiconque étudie,
Il n'est point de société,
Qui ne fournisse un plan de Comédie.

MOMUS.

Allez donc trouver nos Auteurs.
De tous les faits plaisans racontez leur l'histoire,
Que d'éveiller Thalie ils obtiennent la gloire,
Fusse aux dépens des Spectateurs.

DAMON.

Je vais pour des portraits leur prêter des couleurs ;
Et par tous mes détails les mettre en droit de croire,
Que pour bien exposer la peinture des mœurs,
On a bien moins besoin d'esprit que de mémoire.

SCENE

SCENE V.

COMI-TRAGIQUE, MOMUS.

COMI-TRAGIQUE.

LOrsqu'une Muse dort doit-on parler si haut ?
Qui peut faire un tel bruit ? Que l'on prenne donc garde,
Ne sçait-on pas que l'on hazarde
De la réveiller en sursaut ?

MOMUS.

Quoi ! c'est à son sommeil que Monsieur s'intéresse ?

COMI-TRAGIQUE.

Sans doute, il est le fruit de mon adresse
C'est de moi seul qu'elle tient ce bienfait.

MOMUS.

Vous pouvez vous vanter d'avoir un bon secret ;
Car je ne vis jamais de sommeil si tenace.

COMI-TRAGIQUE.

Depuis qu'elle est sur le Parnasse
Elle ignoroit les douceurs du repos.
Fermoit-elle les yeux ? Aussi-tôt un Molier
Venoit la réveiller avec tous ses propos :
Ils se liguoient ensemble, ils se donnoient
riere,

Personne impunément ne montroit ses défauts ;
Leur maudite langue caustique
Auroit troublé toute une République,
J'ai mis le genre humain en paix,
Et j'ai si bien parlé d'amour avec Thalie
Qu'elle est tombée en léthargie.
Depuis ce tems on ne craint plus ses traits,
Et l'on peut vivre au moins selon sa fantaisie.

MOMUS.

Les Auteurs, il est vrai n'excitent plus les ris,
Les rôles de Valets sont tout-à-fait proscrits,
L'on a mis au rebut l'esprit de nos Soubrettes.
Les personnages favoris,
Ne sont brillans que par bluettes ;
On traite de fadeur le simple naturel :
En un mot, à présent, une piéce comique
Consiste en vains détails, où l'esprit s'alambique,
Et ne goûte un plaisir réel,
Que lorsque deux Amans, pour dialogue unique,
De sentimens guindés font ensemble un cartel :
Et forment de l'Amour un être chimérique,
Qui bannit la nature, & qui sur son autel,
Enseigne la Métaphisique,
Pour être trop subtil on fatigue l'esprit ;
Et lorsqu'un Auteur éblouit,
Il peut sauter sans conséquence
Par-dessus toute vraisemblance.

COMI-TRAGIQUE.

On nous approuve & cela nous suffit.

MOMUS.

Vous avez souvent vû de ces femmes étiques
Dont la face n'est pas plus grosse que cela,
Accabler leur maigreur d'ornemens magnifiques,
Et se traîner à l'Opéra,
Le Parterre ébloui, regarde,
Voit un monceau de diamans,
Dont la flamme s'élance, & darde
Les rayons les plus éclatans,
De vos piéces voilà la peinture comique,
Les détails ce sont les brillans,
Et le fond c'est la femme étique.

COMI-TRAGIQUE.

Il falloit que Thalie eut un esprit plus doux;
Et j'en ai tout l'honneur.

MOMUS.

Le bel honneur pour vous!
Depuis un certain tems j'ai suivi le Spectacle,
Je m'attens à vous voir pénétré de douleur,
En vous disant que sans obstacle,
Le Comique reprend sa premiere splendeur.

COMI-TRAGIQUE.

Est-il possible?

MOMUS.

On a remis à la lumiere

Turcaret & *Georges-Dandin*.)
Le Puplic s'est donné carriere,
Il a du premier mot ri jusques à la fin.

COMI-TRAGIQUE.

Ah ! c'est un accès de folie ;
Et l'on touche au moment de réveiller Thalie.

MOMUS.

Elle qu'avec tant de plaisir
Vous aviez pris soin d'assoupir.

COMI-TRAGIQUE.

Avec cet air railleur & ce ton lamentable,
Monsieur Momus vous faites l'agréable,
Et je crois que vous plaisantez.

MOMUS.

Entre nous vous le méritez,
Un Comique jamais ne doit paroître triste,
Par la Satire, il doit être aiguisé,
De différens défauts il compose une liste,
Et tombe sur chacun sous un nom déguisé.

COMI-TRAGIQUE.

Depuis long-tems ce style est épuisé :

MOMUS.

Vous vous trompez, tant qu'un vice subsiste,
Le portrait n'en est point usé.
Détruisez les abus dont Paris est la duppe ;
Il faut à cet emploi que votre esprit s'occupe
Faites la guerre aux vices dominans.

Chaque état en a d'étonnans,
Les jeunes gens s'épuisent en usure,
Sans acquitter leurs Créanciers ;
L'Avocat dans ses plaidoyers,
Au poids de l'or vend les injures,
On est assassiné par tant de faux Marquis,
Par tant de Prudes ennuyeuses,
Par tant de Coquettes trompeuses,
Et presque à chaque instant par tant de sots maris,
Moliere est mort, tous les défauts revivent,
Ranimez, s'il se peut, cet homme merveilleux :
Redoublez vos travaux, mais que les ris vous suivent.
Faites vous un esprit leger & gracieux,
Que l'enjouement vous serve d'artifice ;
Il doit envelopper des avis sérieux
Et pour faire pleurer le vice
Faites rire les vicieux.

COMI-TRAGIQUE.

Mon avis est qu'on les ménage,
Ce qui prête à railler doit être respecté,
Lorsqu'un Auteur comique est citoyen & sage,
Dans chaque ridicule il faut qu'il envisage
Un bien appartenant à la Société.



SCENE VI.

MOMUS *seul.*

DU sommeil de Thalie enfin voilà la source,
Je crois avoir une ressource,
C'est de poser à ses côtés
Ces livres précieux que l'Amour a dictés,
Ces vers que composa Catulle,
Et le galand Ovide, & le tendre Tibulle;
Pour dissiper un assoupissement
Cette recette est sans pareille,
Il faut avoir recours au sentiment,
Ce n'est jamais l'esprit, c'est le cœur qui réveille.

SCENE VII.

SCAPIN, MOMUS.

SCAPIN.

C'Eſt pour vous ſeul que je me rends ici,
Seigneur Momus, enfin je vous rencontre,
Je vous crois bien charmé de trouver un ami.

MOMUS.

Je vous ſuis obligé de vous nommer ainſi.

SCAPIN.

En pouvez-vous douter au zèle que je montre?

MOMUS.

Aſſurément : j'en ſuis bien convaincu,
Et votre début m'intéreſſe.
Mais, Monſieur mon ami, malgré votre tendreſſe,
Je ne crois pas vous avoir jamais vû.

SCAPIN.

Je n'en ſuis pas moins votre intime,
Je me flatte d'avoir un titre aſſez touchant,
Pour parvenir à votre eſtime;
Je ſuis de l'Univers l'homme le plus méchant.

MOMUS.

Ne vous vantez-vous point?

SCAPIN.

Non, j'emporte la piéce,

Je caballe toujours contre un nouvel Auteur,
Et je n'ai point de plaisir plus flateur
Que de voir tomber une Piéce.

MOMUS.

Mais si vous composez, on pourra se vanger.

SCAPIN.

Je ne compose point; j'imprime,
Je veux être frondeur sans courir de danger,
Je suis un Libraire étranger.
Le feu caustique qui m'anime
M'a fait courir tout l'Univers:
J'ai cherché le pays où les plus mauvais Vers
Se trouvassent en abondance,
Et j'ai pris le parti de me fixer en France.

MOMUS.

Vos pas n'ont pas été perdus.

SCAPIN.

Je tire un grand parti des Livres deffendus,
Je les préfere aux piéces les plus belles,
Le sommeil de Thalie est un trésor pour moi,
Je suis transporté quand je voi
Tous ces jolis petits libelles;
Qui sur ce qui paroît versent tous les poisons,
Et qu'on fait par amis vendre dans les maisons.

MOMUS.

Moi je vois ces Auteurs aussi froids que des marbres,
Comme des nains difformes & courbés,

Qui ne pouvant atteindre aux fruits qui sont aux arbres
Vivent honteusement de ceux qui sont tombés.

SCAPIN.

Quoi vous frondez la raillerie?

MOMUS.

Non: vous vous méprenez sur la plaisanterie,
D'elle-même en tout tems disposant à son gré:
Elle s'étend, elle s'arrête,
Et selon la mesure & selon le degré,
Des objets différens pour lesquels on l'apprête.
Toujours varié dans ses traits;
Ce qu'on appelle l'homme aimable
Sçait plaisanter, sans être redoutable,
Et sans se répéter jamais.
Son effor n'a rien que l'on craigne,
Cette espéce d'esprit est cherie en tout lieu,
Dans ses portraits plaisant la légéreté regne,
Et c'est cet esprit là dont Momus est le Dieu.

SCAPIN.

Mes sentimens aux vôtres sont contraires.
J'imprime une brochure en très-beaux caractères;
Mais pour ces ouvrages divers
Que sur chaque Théatre on juge sous les lampes,
Je n'imprime jamais les vers,
Et je prends le parti de les mettre en estampes.

MOMUS.

Je vois que vous comptez les paroles pour peu,

Vous aimez les Acteurs, vous en gravez le jeu.

SCAPIN.

Sans contredit.

MOMUS.

J'entrevois le mystere.

Jadis sur le Parnasse on trouvoit un Libraire,
L'esprit qu'on lui vendoit se transformoit en or :
Chaque piéce étoit un trésor.
C'étoit un tout composé de parties,
Par un même intérêt l'une à l'autre assorties,
Des mœurs, des sentimens, des situations,
Du plaisant & du noble en fait de Comédies;
Du simple & du sublime en fait de Tragédies :
De l'art pour émouvoir toutes les passions,
Peu de détails, beaucoup de caracteres
Nuls personnages superflus,
Point de vains ornemens, des beautés nécessaires,
Le vrai par tout & rien de plus.
Le tout se retrouvoit en sortant de la presse,
Et l'Imprimeur en vendoit par milliers,
Aujourd'hui les Auteurs sont plus humiliés,
Un ouvrage paroît, on s'y porte, on s'y presse,
Mais on voit bien souvent que plus d'un en crédit,
Hors du Théatre est sans débit,
L'esprit consiste dans les mines
Dans les yeux languissans & dans les graces fines,
Que dans le jeu l'on fait briller avec tant d'art.
Chez le Libraire, ces ouvrages

Se trouvent dépouillés de tous leurs avantages,
Ce sont des coquettes sans fard.

SCAPIN.

Oui, sans doute, ce sont des beautés déplacées,
Chacun à son département,
Un Auteur doit fournir des Scenes simplement,
C'est au jeu des Acteurs à les mettre en pensées.

MOMUS.

Vous êtes donc Peintre, ou Graveur?

SCAPIN.

Oui, très-bon; & je sçais rendre de chaque Acteur
Toutes les images fidéles.
Près d'Apollon, soyez mon protecteur.

MOMUS.

Volontiers, j'obtiendrai qu'il vous fasse Imprimeur
De toutes les Piéces nouvelles.



SCENE VIII.

EGLE', MOMUS.

EGLE'.

SEigneur puis-je sçavoir si Thalie est visible ?
Elle connoît le monde ; elle en peint les travers.
Je voudrois, s'il étoit possible,
Ne me point retrouver dans des portraits divers,
Et je viens demander en cette circonstance,
Ses avis & son indulgence.

MOMUS.

Thalie est livrée au sommeil ;
Mais vous voyez Momus, c'est moi qui la remplace.
Jamais à la beauté je ne sers de conseil ;
Amoureux ou Censeur je fais justice ou grace.

EGLE'.

Si l'on n'est pas amant, doit-on être ennemi ?

MOMUS.

C'est ma façon.

EGLE'.

Vous me parlez sans feindre.

MOMUS.

L'alternative veut que vous preniez parti.

EGLE'.

De tout tems j'ai trouvé les ennemis à craindre.

MOMUS.

C'est penser juste. Hé bien pour vous marquer
Que j'ai l'ame reconnoissante ;

Pour moi, si vous voulez, soyez indifférente,
Et cependant je vais vous indiquer
Le secret peu connu d'être aimable & prudente.

EGLE'.

Pour être Précepteur je vous crois excellent.

MOMUS.

Etes-vous sensible ?

EGLE'.

Eh.... j'y suis assez sujette.

MOMUS.

Sans avoir le cœur tendre, ayez l'esprit galant.
On doit s'ensevelir au fond d'une retraite,
Si de tromper on n'a point le talent.
Prêtez l'oreille & détournez la vûe,
Lorsque d'un fait trop libre on vous peint le détail;
On rit avec pudeur quand c'est sous l'éventail.
Prêtez-vous avec retenue.
Lorsque l'amour colore votre teint,
Paroissez de colere émue :
Ne donnez un soufflet que dans le seul dessein,
De vous faire baiser la main.
Un amant aveuglé, trompé par l'apparence,
Prend l'amorce pour résistance,
S'attache quelquefois par la difficulté,
Et séduit par ces traits d'une fausse innocence
Il prend l'art pour la vérité.

EGLE'.

Votre morale est merveilleuse;
Mais cependant, pour en tirer profit,

Je ne ſuis pas aſſez ingénieuſe.
Je ſçais que la beauté peut ſe paſſer d'eſprit ;
Il ne lui faut qu'un peu d'adreſſe :
Pourvû que ſon minois flatte, pique, intéreſſe,
Sur le reſte on lui fait crédit.
Un mot dit à l'oreille, un air de tête, un geſte,
Un jargon ſuperficiel,
Beaucoup d'apprêt, & peu de naturel,
Le goût de l'équivoque avec un air modeſte ;
De petits mots ſubtiliſés,
Une phraſe coupée, obſcure, embarraſſée,
Des ſentimens analiſés,
Un coup d'œil au lieu de penſée ;
Voilà ce que le monde appelle de l'eſprit,
Et je crois que cela ſuffit.

MOMUS.

Fuyez l'eſprit, il vous eſt inutile.
Je dis plus, ce ſeroit un ridicule en vous.
Il vous empêcheroit de trouver un Epoux :
Vous paſſeriez pour trop habile,
De l'eſprit à votre âge ! ah, bien loin d'en chercher
Vous n'en devez avoir que pour le mieux cacher.
Des regards ingénus où l'on ait peine à lire,
Un ton de voix naïf, un air toujours ſurpris,
De la gaité, ſans que l'on puiſſe dire
Que du plaiſir vous deviniez le prix.
Riez ; mais prenez garde à ne jamais ſourire ;
Car le ſourire appartient à l'amour.

A votre âge, lorsqu'on soupire,
Il ne faut pas que ce soit en plein jour.
La simplicité seule attire.
Paroissant dans le monde avec autant d'appas,
De tous les cœurs espérez le suffrage ;
Attendez votre esprit, & ne le cherchez pas,
Vous en aurez bien davantage.

EGLE'.

Vous raisonnez très-sensément
L'esprit est dangereux mon avis est le vôtre ;
Mais je pourrai toujours aimer ?

MOMUS.

Secretement.

EGLE'.

Et quand l'amant ennuye ?

MOMUS.

Il en faut prendre un autre.

EGLE'.

Ce que vous dites est charmant.

MOMUS.

Sans doute, on peut changer sans offenser sa gloire.

EGLE'.

Je le pense. En effet c'est un abus de croire,
Que c'est un mal de quitter un amant.
Le penchant seul lui donne la victoire,
Et dès que l'habitude use le sentiment
Il faut qu'un autre objet le ranime & le pique.
Quiconque de l'amour connoît bien la pratique,
N'en peut aimer que le commencement.

C'eſt alors que de plaire & d'être ſéduiſant,
L'amant fait ſon étude unique:
Ce qu'il dit, ce qu'il ſent, ce qu'il penſe eſt charmant
En lui tout parle amour, geſte, regard, langage.
Que dis-je langage? ſouvent
Son ſilence fait ſon hommage;
Mais auſſi-tôt qu'il eſt content,
Son cœur heureux eſt nonchalant.
Il ne prend plus la peine de vous plaire;
Plus de joli, plus de ſaillant;
Il devient un homme ordinaire.
Ce n'eſt plus que l'eſprit qui parle ſentiment;
Mais au lieu de tendreſſe, il ſe ſert d'éloquence,
Sans aller juſqu'au cœur on paſſe tout le jour.
On s'ennuie, on ſe tait; & pour lors le ſilence
Eſt un blaſphême envers l'amour.

MOMUS.

Voilà comme le monde penſe.
A préſent l'amour n'eſt qu'un jeu.

EGLÉ.

La ſageſſe pourra me critiquer un peu.

MOMUS.

Non, non, ne craignez rien, elle eſt douce & facile;
Son cœur libre & ſans fard lui donne un air riant.
Incapable d'aigreur, toujours ſtable & tranquille,
Son accueil eſt humain, ſon eſprit eſt liant,
Exacte en ſes devoirs, ſans paroître ſauvage,
Elle cache le mal, elle applaudit le bien.

Franche ſans être dure, humble ſans eſclavage,
Elle remarque tout & ne critique rien.
Raille ſans déchirer, amuſe ſans médire,
Aimable ſans étude, elle plaît ſans deſſein,
Court après les ingrats qui veulent la détruire,
Les cherche, les découvre, & leur ouvre ſon ſein.

EGLE'.

Un tel objet ſeroit digne de ma tendreſſe,
Daignez m'y préſenter.

MOMUS.

J'ignore ſon adreſſe.

EGLE'.

J'eſtime vos conſeils par leur ſolidité;
Mais j'ai peur de paſſer pour ſotte en vérité,
En ne voulant paroître qu'ignorante.

MOMUS.

Non, non, ſoyez en ſureté.
Vous en ſerez une fois plus charmante,
Ne renoncez jamais à la naïveté,
C'eſt par cet art qu'avec impunité
On peut être jeune & jolie;
Et ſongez bien, que l'ingénuité
Fut toujours la coquetterie
Des premiers jours de la beauté.

EGLE'.

Votre morale, & me plaît & m'enchante!
Je retiendrai cet entretien
Je vais compoſer mon maintien,
Et prendre garde à moi pour jouer l'innocente.

SCENE IX ET DERNIERE.

CATINON, ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN.

C'Est à moi seul qu'on réserve l'honneur
D'éveiller Madame Thalie.

CATINON.

Vous allez sur mes droits ? alte-là, je vous prie;
Mais ne voila-t'il pas un fort joli Seigneur,
Pour réveiller une Muse endormie ?

MOMUS.

Il regne un peu d'aigreur dans ce bel entretien.

CATINON.

Pour chasser le sommeil où languit votre Muse
Il prétend qu'il ne faut parler qu'Italien,
Et moi je soutiens qu'il s'abuse,
Car malheureusement, si je m'endors jamais,
On ne m'éveillera qu'en me parlant François.

ARLEQUIN.

Je crois que vous aurez le sommeil difficile.

CATINON.

Je ferai quelquefois semblant de sommeiller,
Pour éprouver lequel sera le plus habile
Dans l'art heureux de réveiller.

ARLEQUIN.

Cette entreprise est digne qu'on la loue;

C'eſt encourager les beaux Arts.

MOMUS.

Dans ce projet quelquefois on échoue.

CATINON.

J'en veux bien courir les hazards.

ARLEQUIN.

En vérité c'eſt penſer à merveille.

CATINON.

Mais c'eſt que j'ai l'eſprit bienfait.

MOMUS.

Et ſi votre ſommeil n'étoit pas contrefait ?

CATINON.

En ce cas il faudroit, & je vous le conſeille,
Qu'un étourdi me parlât à l'oreille.

ARLEQUIN.

L'expédient ſeroit parfait,
Un ſot l'endort, mais un fat la réveille.

MOMUS.

On peut d'un tel ſecret retirer quelque fruit,
Mais Thalie eſt bien différente,
L'ennui ſeul accabla cette beauté riante,
Et pour la ranimer, il faut un bel eſprit.

ARLEQUIN.

Bel eſprit ! me voilà, & ſi je ne m'abuſe,
Je puis ſeul de Thalie écarter les vapeurs.

MOMUS.

On doit trouver un Auteur qui l'amuſe :
Elle s'éveillera des ris des Spectateurs.

ARLEQUIN.

Tampis vraiment, tous nos Auteurs

Sont à faire pleurer.

CATINON.

Excepté les Tragiques.

MOMUS.

Nous serons obligés d'implorer leurs secours.

ARLEQUIN.

A leurs vers boursoufflés, faussement pathétiques,
Il seroit fort plaisant que nous eussions recours.
Je renferme en moi seul toute une Tragédie :
J'ai le son de la voix doux, terrible & touchant ;
Et qui plus est, toute ma vie,
J'ai possédé le goût du chant.

CATINON.

Vous êtes le portrait de la belle nature.

ARLEQUIN.

Voici de mes talens un foible échantillon,
Je vais être Princesse, & comme de raison,
J'aurai l'ame sensible, ainsi que la figure.

CATINON.

Voyons : à vôtre ton doux & majestueux,
Si Thalie ouvrira les yeux.

ARLEQUIN *déclame en Princesse.*

Aux horreurs de ton sort tu vas livrer ta tête,
Si rien ne te retient qu'une femme t'arrête.
Songe à l'état affreux où tu vas m'attacher :
Des bras de ton rival qui pourra m'arracher.
Tu me laisse en proye à sa fureur barbare,
Cette crainte sans doute, & singuliere & rare ;

Mais en nous unissant nous jurâmes, que rien
Ne pourroit jamais rompre un si sacré lien.

Il déclame en Prince & change sa voix.

Comblé de vos bontés je connois votre flamme;
Mais songez cependant que vous êtes ma femme.
Du projet de mourir loin de me dégager
C'est votre passion qui doit m'encourager.

Il déclame en Tyran dans un autre ton.

Je t'y surprends, Ingrat, Gardes, qu'on le saisisse.

En Princesse.

Ah! Seigneur, retardez l'arrêt de son supplice.

En Tyran.

Et quoi! de son bonheur dois-je être confident?

En Princesse.

Seigneur, il faut toujours respecter l'ascendant.

En Tyran.

Ah! lorsqu'on le respecte, on en est moins respectable.

En Princesse.

Non, mais l'on est bien mieux, Seigneur, on est aimable.

En Tyran.

Je veux vous décider en faveur de l'amour,
Songés que je dois être Auguste quelque jour.
Recevez mes soupirs en couronnant ma flamme.
Allons manger tous deux du fromage à Bergame.

Qu'en dites-vous? Hé bien!

A ce qu'il me paroît, vous êtes dans l'yvresse.

MOMUS.

Ce jeu, pour réveiller, eſt trop plein de nobleſſe.

CATINON.

Oui, malgré l'air intéreſſant,
Et les graces de la Princeſſe ;
Le pathétique eſt fort aſſoupiſſant,
Et je m'endormois de triſteſſe,
Pour moi j'imagine un moyen,
Pour exciter ce réveil qu'on deſire ;
C'eſt de ne point parler, de rompre l'entretien :
En dépit des Auteurs nous devons nous ſuffire.

ARLEQUIN.

Votre projet eſt bon, ſans contredit,
Et doit réuſſir à merveille.
En entendant parler la Muſe s'endormit
Par une Pantomime il faut qu'on la réveille.

CATINON.

Sans doute, un Jeu muet eſt ce qu'on applaudit ;
Et c'eſt cela ſeul qui fait rire.

ARLEQUIN.

Moi je n'ai jamais plus d'eſprit
Que lorſque je n'ai rien à dire.

MOMUS.

Vous pourriez bien avoir raiſon,
Il eſt vrai qu'une Pantomime,
Preſque toujours a plus d'expreſſion,
Qu'une piéce nouvelle, où l'on eſt la victime
D'un ſtyle obſcur, ſans action.

ARLEQUIN.
Je trouve ainsi que vous, les Pantomimes drôles,
Les gens d'esprit en paroissent contens;
Ce sont les meilleures paroles
Que l'on fasse, depuis longtems.

CATINON.
C'est un entretien que la danse,
Et le plus simple menuet
Doit tracer avec éloquence,
Une affaire suivie en langage muet.
D'abord on fait la reverence.

ARLEQUIN.
Cela marque premierement,
Qu'on entame la connoissance.

CATINON.
Le danseur voit vos pas, vous suit exactement,
Vous vous en éloignez d'abord très-sagement.

ARLEQUIN.
Il presse la mesure & va plus vivement,
Pour vaincre votre résistance.

CATINON.
Vous vous laissez joindre insensiblement,
Par foiblesse ou par complaisance.

ARLEQUIN.
En présentant la main il se déclare amant.

CATINON.
Vous lui donnez la vôtre avec décence.

ARLEQUIN.

Arrivent les deux mains qu'on reçoit tendrement.

CATINON.

On se trouble, on rougit, sans rompre le silence,
Et l'on approuve en ce moment,
Et son ardeur & sa persévérance.

MOMUS.

Oui: je suis de ce sentiment:
Vous expliquez le vrai sens de l'Oracle.

ARLEQUIN.

Faisons en l'essai dans l'instant.
Le réveil est certain, si le public content,

CATINON.

Daigne applaudir la danse & le spectacle.

MOMUS.

Le Parterre sera chef de notre Conseil:
Car s'il n'a pas trouvé notre piéce jolie,
Nous l'intitulerons le SOMMEIL DE THALIE.
S'il daigne l'applaudir ce sera son REVEIL.

ARLEQUIN.

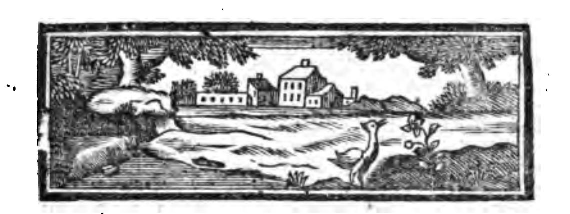
Vous êtes trop galans, j'en donne ici parole
Pour ne pas réveiller une beauté qui dort;
Et comme à celle-là, je m'intéresse fort,
Je vous remercierai par une capriolle.

FIN.

LE

L'ÉCOLE
DU MONDE,
DIALOGUE EN VERS,
PRÉCEDÉ DU PROLOGUE
DE L'OMBRE DE MOLIERE.

Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 14. Octobre 1739.



PREFACE.

VOICI une Piéce qui a été jugée avec la plus grande équité.

J'aurois dû m'appercevoir que je n'avois fait qu'un Dialogue, tantôt métaphysique, souvent froid, & toujours abstrait, dépouillé des graces de l'action, incapable d'être soutenu par le Jeu des Acteurs, & dont la sécheresse du fond ne pouvoit être rachetée par aucune exactitude de détail.

J'ai donné dans l'allégorie sur l'exemple d'Aristophane, qui a introduit avec

ſuccès des perſonnages bien plus méta-physiques que les miens. Perſuadé que je ne pouvois m'égarer en prenant un tel modéle, j'ai voulu peindre une jeune perſonne, que l'âge & l'erreur tirent des bras de la vertu, je l'ai, pour ainſi dire, ſuivie par degrés; l'apparence la ſéduit; l'inclination ſe fait jour dans ſon cœur; le monde l'emporte, elle y trouve l'iné-galité qui lui peint tous les ridicules at-tachés à la plûpart de ce qu'on nomme jolies femmes: elle en connoît l'abus. Son frere que l'apparence avoit emme-né, revient faire une image du monde plus vraie que vraiſemblable, n'ayant pû en tirer en ſi peu de tems une connoiſ-ſance parfaite. Le maheur leur ouvre les yeux; la vertu que je ſuppoſe avoir pris le nom & le déguiſement de Sophie, pour accompagner Damon, & le préſerver de tout les dangers du monde, reparoît, &

leur débite des maximes qu'on auroit dû écouter avec plus d'attention ; ils retournent dans son temple, & renoncent aux hommes.

Voilà l'histoire de ce qui frappe nos yeux tous les jours ; mais le spectateur avec raison ne s'est point prêté à l'allégorie : c'est un genre en effet qui jette l'esprit dans une application trop fatigante. On ne sçait jamais quel est l'Acteur qui parle ; il n'y a que l'ennui seul que l'Auteur n'a point voulu personnifier, qui sans se nommer, se fait sentir & deviner. Ainsi je me condamne tout le premier, & je ratifie la Sentence du Public. Cependant je fais imprimer ma Piéce sous le titre de Dialogue, ne méritant point celui de Comédie, parce que j'ose me flatter que la lecture en pourra satisfaire, m'étant donné le soin le plus exact

pour la verſification, pour étudier le caractere de tous mes Perſonnages, & le rendre dans toute la vérité.

Je crois qu'on ne ſera pas fâché de voir à la tête de cet Ouvrage *le Prologue de l'Ombre de Moliere*, qui fut reçu avec tant d'indulgence, & qu'on eut même la bonté de demander lorſque l'Acteur vint annoncer.





EPITRE

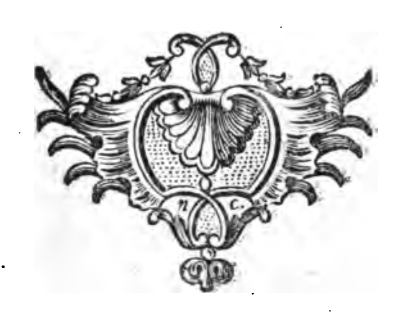
DEDICATOIRE,

A MA FEMME.

MA Femme, je te dois l'hommage de mes
Vers ;
Je le refuſe aux Grands que le faſte enveloppe :
J'admirai leur éclat, j'adorai leurs travers,
L'Amour m'a rendu Miſantrope.
J'ai démaſqué le monde, & j'ai vû ſous mes
yeux
Les talens de l'Eſprit unis avec le vice ;

Souvent le cœur avec les ennuyeux ;
L'envie au vrai mérite ouvrant un précipice ;
Le flatteur élevé, l'honnête homme abbatu,
La belle un monstre de caprice,
La laide, un monstre de vertu :
Ah ! que cette fidelle image
Est peu semblable à celle de ton cœur !
Avec le monde entier je donnai dans l'erreur ;
Je croyois la Raison orgueilleuse & sauvage ;
Je la fuyois lorsque tu me frappas :
Je me flattai que tu n'étois qu'aimable ;
Mais, friponne, tu m'attrapas,
Et je te trouvai raisonnable :
Va, je te pardonne ce tour ;
Je quitte les humains, je les fuis sans retour ;

Je veux, en t'adorant, jusqu'à mon dernier jour
Que mon cœur enyvré dans le tien se confonde :
Ah ! qu'il est doux de critiquer le monde,
Et de s'y dérober dans les bras de l'amour.



ACTEURS.

L'OMBRE DE MOLIERE.

LA POESIE.

L'ESPRIT.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'OMBRE DE MOLIERE.

LÉs Dieux me rendent la lumiere
Pour venir réformer Messieurs les Beaux-Esprits.
Pourront-ils bien en moi reconnoître Moliere ?
Le Royaume des Morts est plein de leurs Ecrits.
Plaute, Térence, & moi, nous jugeons leurs Ouvrages.
De brillans déplacés c'est un amas confus,
Un vrai cahos luisant de lambeaux décousus,
Qui surprend, frappe, enyvre, & vole les suffrages.



SCENE II.

L'OMBRE DE MOLIERE, LA POESIE, L'ESPRIT.

L'ESPRIT *d'un air dédaigneux.*

MON bon-homme, retirez-vous ;
Car je suis en bonne fortune.

L'OMBRE.

Je respecte un destin si doux.

L'ESPRIT.

Voyez-vous cette aimable Brune ?
Je vous crois un homme prudent ;
Je l'enleve.

L'OMBRE.

Un enlevement ?

L'ESPRIT.

Oui, je l'enleve.

L'OMBRE.

En quel lieu, je vous prie ?

L'ESPRIT.

Oh ! par ma foi, nous n'avons nul objet.
Je l'enleve, en un mot ; c'est-là tout le projet.
Je suis l'Esprit, elle est la Poesie.

L'OMBRE.

La Poesie ? O ciel ! que me faites-vous voir ?
Elle est pleine de fard, & c'est une coquette !
Regardez-vous dans un miroir.

LA POESIE.

Et comment donc dois-je être faite ?

L'OMBRE.

Je voudrois que votre air fût simple & naturel.
Par la moindre parure une piéce est ternie.
Une mollesse aisée, une douce harmonie,
Font éclore vos fleurs, les arrosent de miel.
Il faut attendrir son génie.
Que son feu, que ses traits, que ses vivacités
Prennent des mains de l'art les attraits de l'aisance,
Et donnent à ses Vers, avec soin enfantés,
Les graces de la négligence.
De ses propres talens chaque Auteur entêté,
A corrompu cette simplicité,

En voulant vous orner, leurs mains vous obſcurciſſent.
Ce ſont des Guêpes qui flétriſſent
Un parterre naiſſant où brillent cent couleurs.
Dès que les traits de l'Aurore vermeille
Etalent les tréſors qu'ont fait naître ſes pleurs,
L'eſſain des mouches ſe réveille:
Mais on voit cent Frelons pour une ſeule Abeille
Qui profanent le ſuc tiré de tant de fleurs.

LA POESIE.

C'eſt ainſi que parloit la Nature, ma Mere.

L'ESPRIT.

A ſes triſtes conſeils j'ai bien ſçu vous ſouſtraire.

L'OMBRE.

Comment avez-vous pu la tirer de ſes bras?

L'ESPRIT.

Mon éloquence a touché ſes appas.
J'avois un bon-homme de pere,
Qui grace au Ciel, eſt mort depuis longtems.
C'étoit un appellé Moliere.
Après ſa mort, il laiſſa deux enfans;
L'Eſprit & le Bon-ſens.

Le Bon-ſens s'étoit vû l'objet de ſa tendreſſe.
Mon pere m'enfermoit, & couvroit mes attraits,
Avec ménagement il employoit mes traits
Pour dérider la ſécherеſſe
Du frere aîné qui ne rioit jamais.
Pour critiquer les mœurs, il prenoit ma lumiere.
Mes efforts étoient vains pour forcer ma priſon,
Il commettoit ma garde à la raiſon,
Qui me tenoit toujours par la liſiere.

L'OMBRE.

Ce Moliere ſe doutoit bien
Que l'Eſprit ſeul pouvoit être un Vau-rien.

L'ESPRIT.

Dès qu'il fut mort, je ſortis d'eſclavage.
Tout fut rempli de mes accens.
La Nature cria; mais ſes cris impuiſſans
Ne firent qu'animer ma rage,
Et j'aſſaſſinai le Bon-ſens.

L'OMBRE.

Vous avez fait un bel ouvrage!
Le beau, le vrai, le ſimple eſt mépriſé,
Le Bon-ſens eſt détruit, & le goût s'eſt blaſé.

L'ESPRIT.

Le Sentiment vouloit chanter ses tendres flammes;
Autant de mort : & même à l'Opéra
On a fait de l'Amour un Diseur d'Epigrammes :
Le Sentiment jamais n'y reviendra.

L'OMBRE.

Je ne me mêle point de ce Théâtre-là ;
Mais celui sur lequel nous sommes,
Fut de tous tems le Théâtre des hommes.
Le Bon-sens, la Nature, ...

L'ESPRIT.

Y voudroient revenir?
Mais ces deux bonnes Gens, & tous ceux de leur sorte,
Feroient bailler, feroient périr.
Ils sont consignés à la porte.

L'OMBRE.

Quoi ? je ne verrai point leurs graces, leurs appas
Dans aucune de ces trois piéces
Que l'affiche promet ?

L'ESPRIT.

Ne vous en flattez pas.

Que feroit-on de ces vieilles eſpéces ?

L'OMBRE.

Quel en eſt le deſſein ?

L'ESPRIT.

Je vous le dirai bien.
Oh ! ce ſera du bon, ou je n'y connois rien.
Dans toutes trois l'eſprit abonde,
La piéce du premier Auteur
Eſt d'un eſprit farouche, & de mauvaiſe humeur,
Qui peint les vices, qui les fronde.
Le Titre de l'Ouvrage eſt l'Ecole du Monde.

L'OMBRE.

Je le trouve orgueilleux pour parler en Cenſeur ;
Mais, après tout, pourvû que le fonds y réponde,
Il ne doit point bleſſer le Spectateur.
Car, nous autres Auteurs, c'eſt ainſi que nous ſommes,
Nos préceptes ſont pour les hommes,
Et le public eſt notre précepteur.

L'ESPRIT.

Pour la ſeconde eſt admirable :
Elle prendra ſans contredit.
C'eſt le Médecin de l'Eſprit.

L'OMBRE.

J'ai peur qu'il n'entreprenne un malade incurable.
Et la troisiéme c'est ?

L'ESPRIT.

Un Esope nouveau,
Qui voudroit pour le bien des Auteurs qu'il révere,
Corriger, mais sans leur déplaire,
Les abus du sacré Coteau.

L'OMBRE.

Ce n'est pas là vraiment une petite affaire.
Ces trois Ouvrages sont dans le goût d'aujourd'hui.

L'ESPRIT.

Ah ! parbleu, vous devez le croire.

L'OMBRE.

Je les fifflerai donc ?

L'ESPRIT.

Vous les fifflerez ?

L'OMBRE.

Oui ;
Et qui plus est, j'en ferai gloire.
Vous devriez rougir de donner dans le faux.
Connoissez l'Ombre de Moliere.

L'ESPRIT.

Qu'entens-je !

LA POESIE.

O Ciel !

L'OMBRE.

Je revois la lumiere
Pour corriger tous vos défauts,
Pour vous ôter une vaine parure,
Et pour vous rendre à la nature,
Si vous voulez marcher d'un pas solide & sûr,
Connoissez-bien Thalie, & parcourez ses fastes ;
Vous y découvrirez le brillant des contrastes,
L'art d'amuser par un comique pur.
Allez-vous enrichir au sein de ses mystéres ;
Parlez au cœur, sans être obscur ;
Soutenez tous vos caracteres ;
Que l'exposition se fasse avec clarté ;
Exprimez-vous avec noblesse ;
Plaisant, sans être bas, & noble avec gayeté ;
Que l'aimable enjoûment orne la vérité :
Embrassez l'intrigue avec adresse :
Que le sujet soit un, clair, simple, distingué ;
Et suspendez l'esprit, sans qu'il soit fatigué.

L'ESPRIT.

Ce projet eſt des plus mauſſades.
Le public à préſent ne veut que des tirades.

L'OMBRE.

Si j'y trouve du beau, je les applaudirai :
Mais ſi c'eſt du clinquant, je vous ferai la guerre.
Allez, pour vous juger, en Cenſeur éclairé,
Mon Ombre va paſſer dans le corps du parterre.

Fin du Prologue.

L'ÉCOLE
DU MONDE,
DIALOGUE EN VERS.

ACTEURS.

LA SAGESSE *ou* LA VERTU.

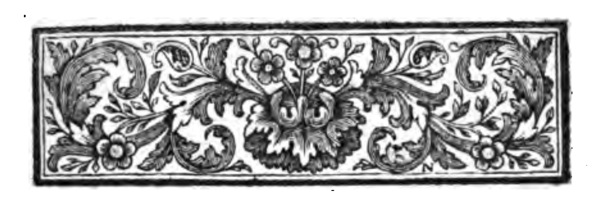
JULIE } *Eléves de la Sagesse.*
DAMON }

L'APPARENCE.

L'INCLINATION.

LE MONDE.

L'INEGALITE'.



L'ÉCOLE DU MONDE;

DIALOGUE EN VERS;

Débité par les Comédiens François, le 14. Octobre 1739.



SCENE PREMIERE.

LA SAGESSE *en habit de Vieille.*

VOICI le Temple où je préside:
L'éclat de l'or ne couvre point ces murs;
Le fondement en eſt ſolide;
C'eſt la demeure des cœurs purs.
O Sageſſe ! ô Vertu ! dans ce ſiécle perfide
Les Mortels ſous tes loix coulent des jours obſcurs;

Autour de ce palais mes yeux veillent sans cesse.
J'en chasse en vain ces tyrans séducteurs,
L'apparence, l'amour, & l'attrait des grandeurs :
Ils surprennent mes soins, ils trompent mon adresse,
Et même dans mes bras ils ravissent les cœurs.
Infortunés mortels, que le monde empoisonne,
Faut-il que mes attraits plaisent moins que des fers?
Revenez dans mon sein, la vertu vous pardonne;
Vous l'avez outragée, elle plaint vos revers.



SCENE

SCENE II.

LA SAGESSE, JULIE, DAMON.

DAMON.

JE viens vous déclarer, Madame la Sageſſe,
Que depuis très-longtems je m'ennuie avec vous.

JULIE.

Je viens vous dire auſſi que votre air de triſteſſe
Me fait croire qu'on peut trouver des gens plus doux.

LA SAGESSE.

Eh quoi, vous me quittez ! votre ſort m'intéreſſe.
Mes enfans, épanchez vos deux cœurs dans le mien ;
Croyez-moi votre amie, & non votre maîtreſſe.
Pour vous garder ici, que puis-je faire ?

DAMON.

Rien.
C'eſt toujours le même entretien ;
Et votre égalité m'aſſomme.
Je vais courir après le bien.

Que ferois-je en ces lieux? Sont-ils faits pour un
homme?
Ceci n'eſt que pour des Hiboux.
La Fortune jamais n'y porta ſes délices.
J'aime mieux rire avec les vices
Que de bâiller ſagement avec vous.

LA SAGESSE.

Redoutez la Fortune, & craignez ſes caprices;
Quoi, Damon, votre cœur ſeroit ambitieux!
Vous ignorez les coups dont le deſtin les frappe.
C'eſt un vaiſſeau ſur les flots furieux;
Une vague le porte aux Cieux;
Mais la vague fuit & s'échappe,
Et le vaiſſeau s'abîme au fond d'un gouffre affreux.

DAMON.

Si Cléante eût ſuivi vos ſentences morales,
Il ne jouiroit pas d'un état ſi brillant.

LA SAGESSE.

Vous m'arrachez des pleurs par votre aveuglement;
Vous ne prévoyez pas ſes diſgraces fatales.

DAMON.

Il eſt heureux en attendant.

LA SAGE

Non, non, pour être heureı
mable :
Il traîne dans les biens un de
De ces nouveaux venus il e
Il est monté par ses
Chaque moment accroît l'am
A ses côtés le Vice vie
Son éclat le rend r
Il ferme de son cœur l'entr
Voit à ses pieds tombe
Et se refuse aux traits de la

DAMO

Avec cette amitié, dont le b
Il faut avoir beaucc
C'est chez le Riche
Et chez le Pauvre

JULI

Oui, c'est le bien qui fait les

LA SAGE

Et vous, Julie, aus
Vous que j'ai tant

Quoi ? ſans être attendrie,
Vous me quittez ainſi,
Vous, que je vois encor d'un œil plein de tendreſſe,
Vous, ſur qui mes leçons avoient tant de crédit ?

JULIE.

Je n'étois qu'un enfant ; en attendant l'eſprit,
Il faut vivre avec la Sageſſe.

LA SAGESSE.

C'eſt ce qui m'arrive ſouvent,
On traite mon Temple en Couvent.
Lorſque les paſſions en ont forcé la porte,
Un jeune cœur m'échappe, & vole ſur leur pas.
Ses traits ſont-ils fanés ? l'amour ſort de ſes bras,
Et la néceſſité me ramene & m'apporte
Les débris effacés de ſes premiers appas,
Monumens de ſa honte, & rebuts des ingrats.

DAMON.

Allez, ma bonne Dame, allez, Déeſſe antique,
Vos avis nous paroîtront doux ;
Nous recevrons votre critique.
Quand le tems des plaiſirs s'éloignera de nous,

LA SAGESSE.

Si mon aſpect n'a rien qui vous éclaire,
Je ne peux vous quitter ſans vous dire en ce jour
Une Fable qui peut gagner votre retour,
Et vous rendre à l'éclat de ma vive lumiere.

FABLE.

Un jour, on vit un homme au bord d'une Riviere;
La nature en ornoit différemment les bords:
L'un étaloit des fleurs la ſplendeur printaniere;
L'autre, de meilleurs Fruits renfermoit les tréſors:
Sur le Côteau fleuri, plus ſéduiſant qu'utile,
On trouvoit quantité d'Aſpics & de Serpens.
Parmi tant de dangers l'homme reſtoit tranquile;
A ramaſſer des fleurs il employoit ſon tems,
Se mirant quelquefois dans le criſtal liquide,
Et mépriſant les maux qui s'armoient contre lui,
Un Sage lui crioit: » Tremblez, dès aujourd'hui
» Tirez-vous d'un lieu ſi perfide;
» Ces Roſes & ces Lys dans peu ſe faneront;
» Les Monſtres ſeuls vous environneront;
» Paſſez le fleuve. « Oh, j'ai trop de prudence,
Répondit cet homme aveuglé.
» Pour le paſſer à ſec avec plus d'aſſûrance,
» J'attends qu'il ſe ſoit écoulé.

Mes Enfans, je vous vois dans un état ſemblable.
Faites, ſi vous pouvez, vos applications ;
Mais le torrent des paſſions
A tout âge eſt intariſſable.



SCENE III.

JULIE, DAMON.

JULIE.

Elle eſt déſeſpérante avec ſa gravité ;
Elle a toujours en main quelques froids apologues.

DAMON.

Elle & ſes Favoris ſont de francs pédagogues,
Vrais monſtre de ſociété.

JULIE.

Nous voilà délivrés de ſon pénible empire.
Pour réuſſir, ce n'eſt pas peu.
Le Monde eſt notre fait. Qui peut nous y produire ?

DAMON.

Nous ſeuls. Vous êtes jeune ; & j'aime le gros jeu.

JULIE.

Hier encor ma vûe en fut frappée.
Je voyois ſous ces murs le plus aimable objet ! ...
Cette perſonne, hélas ! fut bien-tôt échappée,
Et mon cœur fut atteint d'un ſenſible regret.
Ah, ſi nous la trouvions ..... Mais voici ſon Portrait :
Oui, c'eſt elle.

SCENE IV.

L'APPARENCE, JULIE, DAMON.

JULIE.

VEnez, Divinité brillante ;
Recevez nos cœurs & nos vœux.

DAMON.

Quelle Déeſſe eſt aſſez éclatante
Pour éclairer ce ſéjour ténébreux ?

L'APPARENCE.

Je suis souveraine du monde,
L'ornement des esprits, l'enveloppe des cœurs,
De l'art de déguiser protectrice féconde,
Sçavante sans travail, cruelle sans rigueurs,
Mere de la Foiblesse & de la Bienséance,
Belle par artifice, & vilaine sans fard,
Rebut de la nature, & chef-d'œuvre de l'art;
En un mot, je suis l'Apparence.

JULIE.

Quel est votre talent?

L'APPARENCE.

C'est l'art de réussir,
En variant mes yeux, mes discours, mes manieres,
Je trompe les mortels, & m'en fais applaudir.
Le monde est composé de divers caracteres:
C'est un tableau changeant de portraits opposés;
Un lustre décoré par diverses lumieres,
D'où cent jours différens, l'un par l'autre croisés,
Sur un nouvel objet tombent, & réfléchissent;
Eclairés par les uns, les autres l'obscurcissent.

Pour vous parler avec plus de clarté,
Ce qu'on nomme ſociété,
Eſt un amas d'eſprits que le hazard raſſemble,
Qui vivent réunis, & ſe choquent enſemble:
La politique anime ce grand corps.
Un crépi d'amitié couvre le fond de haine:
Mes mains avec adreſſe entrelaſſent la chaîne:
Mais l'intérêt en briſe les reſſorts.
Il faut, pour s'attirer un ſuffrage unanime,
Fréquenter les humains, les bien étudier,
En connoître le foible, apprendre à s'y plier:
En flattant leur orgueil, on en obtient l'eſtime;
Et c'eſt en quoi conſiſte mon métier.

JULIE.

Cela me paroît impoſſible.
Pour flatter de chacun les penchants & les goûts,
Il faudroit ſeule avoir la ſcience de tous.

L'APPARENCE.

C'eſt l'ouvrage d'un jour, & la choſe eſt ſenſible.
Je vais vous montrer l'art de jouer l'univers.
Je m'abandonne à vous, je vous donne ce livre:
Connoiſſez-y le monde, & le talent d'y vivre.

Tous mes tréſors vous ſont ouverts.
Mais pour vous épargner la peine de le lire,
Je vais vous en donner l'extrait :
De tout ce que l'on voit, de tout ce qu'on admire,
Je veux en racourci vous faire le portrait.
Vous entrez dans le monde où tout n'eſt qu'apparence,
Le faſte, le ſçavoir, la vertu, la naiſſance.
Les feuillets de mon livre ont diverſes couleurs,
Qui donnent la teinture aux différentes mœurs.
Un homme a la manie
De paroître ſçavant,
Il détache du livre une page noircie
De vingt ou trente mots en ſtyle obſcur & grand ;
Il en farcit ſon aride génie,
Et va, maigre de fond, & bourſoufflé de vent,
Les débiter, les répéter ſans ceſſe :
L'ignorance l'écoute ; on l'entoure, on le preſſe :
Le voilà ſçavant conſtaté.
Un autre a la fatuité
De viſer au nom d'agréable,
De mon livre il parcourt la table ;
Il cherche, il trouve ſon feuillet :
C'eſt le mot à deux ſens, c'eſt la chaſte équivoque.
Voilà de ſon eſprit l'heureuſe & digne époque :

Il les retient ; c'eſt un jeune homme fait.
Vient une prude à pas lents & ſolides.
D'orgueil enflée, & friande d'amour :
Avec diſcernement elle choiſit deux guides,
Le plaiſir pour la nuit ; la vertu pour le jour.
Elle ſaiſit mon livre, examine l'ouvrage.
A force de le parcourir,
Le véritable endroit à ſes yeux vient s'offrir.
A deux envers elle trouve une page.
Une démarche fiere, un regard dédaigneux,
Des termes hériſſés d'une morale auſtere,
C'eſt le côté fait pour frapper les yeux :
L'autre côté renferme le myſtere :
C'eſt là, que de ſon cœur & que de ſon eſprit
On voit toute la flamme peinte :
Mais ce côté-là ne ſe lit
Que quand la lumiere eſt éteinte.
Voilà tous mes ſecrets, mettez-les à profit.

JULIE.

Je ne ſuis pas aſſez diſpoſée à la feinte
Pour en eſpérer quelque fruit.

L'APPARENCE.

Damon, en votre honneur, que faut-il que je faſſe ?

Me rendre [illegible]

L'APPARENCE.

Décidez, je me livre à vous.

DAMON.

Je voudrois un état qui flattât tous mes goûts.
La clef de mon projet est la seule abondance.
On respecte un faquin dans un char élevé ;
Et l'on sifle l'honneur traînant sur le pavé.
Et l'on recherche point une illustre naissance.
Je ne recherche point une illustre naissance.
Il n'est qu'un cerveau vain & creux
Qui puisse desirer la folle connoissance
Des titres anciens dont brilloient ses ayeux.
Je ne veux point non plus perpétuer ma race ;
Je veux avec le sexe être toujours en grace,
Par conséquent, n'être pas marié.
Je prends le bon. Je laisse les chimeres ;
Et je ne veux jamais être contrarié,
A moins que ce ne soit par deux plaisirs contraires.

L'APPARENCE.

Voulez-vous imi[illegible] ces gens d'intégrité,
Qui, pour faire fo[illegible]une ont pris d'indignes routes,
Et dont l'écla[illegible]ié dans les banqueroutes :

S'affermit dans l'impunité ?
Du public opprimé dévorantes sangsues,
Qui composent leur lustre, & forment leur clarté,
De larcins & de vols faits dans l'obscurité,
Dont le peuple écrasé respecte les massues ?
Ils sont les Dieux des Grands. On vous verra, comme eux,
Regorger de plaisirs, trancher du vertueux,
Moraliser dans le sein de l'yvresse ;
Préconiser l'honneur en pillant un trésor ;
Et fierement assis sur un coffre plein d'or,
Peindre les maux affreux qu'entraîne la richesse.
Je veux vous en combler avant la fin du jour :
Qui peut devenir riche est bien plus estimable.
Pour vous, belle Julie, on vous laisse à l'amour ;
Attendez en ce lieu le destin favorable :
Ainsi que vous, lorsqu'on a des appas,
La Fortune s'avance, & fait les premiers pas.





SCENE V.

L'INCLINATION, JULIE.

JULIE.

J'Envisage à la fin un sort plus agréable ;
Que vois-je ? en ce séjour on a déja volé.
Je trouve malgré moi cette personne aimable.

A l'Inclination.

Mon cœur, à votre abord, se sent ému, troublé :
Des guides dont on m'a parlé
Vous êtes la plus desirable.

L'INCLINATION.

Jeune beauté, sans contredit,
Je forme le bonheur, je dissipe les doutes,
Je fais sentir le cœur, je fais penser l'esprit,
Venez cueillir les fleurs dont j'embellis mes routes.

JULIE.

Votre discours m'engage, & votre air me séduit.
Je ressens un plaisir que j'ai peine à connoître.

L'INCLINATION.

Qui peut vivre sans moi, n'auroit jamais dû naître.

JULIE.

Quel eſt donc votre empire & votre fonction ?

L'INCLINATION.

Ce n'eſt pas avec vous qu'il me convient de feindre.
Ne me ſentez-vous pas à votre émotion ?
Je ſuis ...

JULIE.

Qui ?

L'INCLINATION.

L'Inclination.

JULIE.

Qu'entends-je ? ah, je vous fuis.

L'INCLINATION.

Fuir.

JULIE.

Je dois m'y contraindre.
C'eſt mon devoir bien plus que mon intention.
La Sageſſe m'a dit que je devois vous craindre.

L'INCLINATION.

Elle auroit dû vous aſſurer,

Que tôt ou tard il faut me rencontrer.
Quels maux m'impute-t-on ?

JULIE.

Tous ceux de la nature.

L'INCLINATION.

La vrai-semblance écarte cette injure.
Suis-je un monstre à vos yeux ?

JULIE.

Non : vous m'amusez fort.
Votre entretien me plaît. Je vous comprends. Je pense.
Mon esprit animé s'éleve, prend l'essor ;
Et je passe avec vous les bornes de l'enfance.

L'INCLINATION.

C'est mon premier grief. J'éclaire l'ignorance.
Est-ce un crime si grand ?

JULIE.

Non. Vos avis sont doux ;
Et vos airs prévenans répandent la lumiere ;
Je profiterois plus en un jour avec vous,
Que pendant vingt ans sous ma mere.

L'INCLINATION.

Cet esprit de sagesse est un maître cruel.
Par sa morale séche & vive,
Il accable de fers une beauté captive.
Ennemi du penchant, tyran du naturel,
Il égare en des champs stériles & sauvages ;
Et ses préceptes durs ne forment que des sages,
Dépouillés d'agrémens, & dégoûtans de fiel.

JULIE.

Ah, vous peignez ma vieille tante.

L'INCLINATION.

Je la connois. Jalouse, & médisante,
Elle cache vos yeux sous un voile inhumain,
Et n'exerce des siens la lumiere tremblante
Que pour lancer des regards de venin :
Rebut honteux des plaisirs de la vie.
Elle assemble un ramas de vieillards hérissés
Sous les étendarts de l'envie.
Le soupçon s'établit dans leurs yeux enfoncés,
Pour se venger de la nature,
Qui va bien-tôt leur ravir son flambeau :
Leur haine en forme une affreuse peinture ;
Le désespoir en fournit le pinceau.

JULIE.

Vous la connoiffez mieux qu'un autre.

L'INCLINATION.

Je remplis en tout tems & fon cœur & le vôtre ;
Vous, pour votre bonheur, & pour vous éclairer ;
Elle, pour fon fupplice, & la défefpérer,
En lui faifant fentir fans ceffe
Qu'il eft bien malheureux d'avoir de la tendreffe,
Lorfqu'on ne peut plus l'infpirer.

JULIE.

Oui, rendez-la bien amoureufe,
Pour la faire toujours haïr.
Mais fi je fuis vos loix, je prétends être heureufe;
Ne cherchez pas à me trahir.

L'INCLINATION.

Je veux que d'être aimée elle attende la gloire.
Efpérant tout de fes traits préparés,
Elle fera vaincue en cherchant la victoire :
Et vous, d'un coup d'œil vous plairez,
Sans y travailler, ni le croire.

JULIE.

Ne me trompez-vous pas ?

L'INCLINATION.

Qui, moi ? dont un regard
Perce la fraude, & triomphe de l'art,
Sans apprêts, sans soin, sans parure,
Je puise ma naissance au sein de la nature.
En régnant dans ses bras je forme la beauté.
Tous mes préceptes sont dictés par l'art de plaire,
Persuadez par le mystere,
Et remplis par la volupté :
Non, cette volupté que le caprice allume,
Que l'amour désavoue, & que le tems consume :
C'est sur des cœurs obscurs qu'elle établit ses droits.
Le véritable amour n'en souille pas ses loix.
Du bonheur de nos jours c'est le ministre aimable ;
C'est cette passion, ce goût insurmontable,
Que combat la raison, que suit l'humanité,
Qui nous traîne à son char aux yeux de la fierté,
Et la tient elle-même esclave assujettie
Sous la loi du penchant, & de la sympathie.

JULIE.

Je me laisse entraîner à votre douce voix ;
Et je pense qu'aimer & plaire
N'est point contraire aux bonnes loix.

L'INCLINATION.

Oui, vous pouvez aimer : mais tout dépend du choix,
Si l'amour vous permet d'en faire.
Il faut que votre amant se livre par penchant,
Réservé sans froideur, ardent avec tendresse,
Qu'il cherche dans l'esprit le don d'être galant,
Et ne parle qu'au cœur pour la délicatesse ;
Qu'il triomphe de vous sans être avantageux,
Amoureux du mystere autant que de vos charmes.
Assez jaloux pour vous prouver ses feux,
Trop peu pour donner des allarmes.
On peut suivre l'amour, quand il a tant d'attraits.
Cette raison, dont vous craignez les traits,
Ne demande que la décence.
Respectez l'équité de ses sages arrêts :
Accordez la nature avec la bienséance ;
Goûtez tous les plaisirs ; mais tenez le secret :
C'est la véritable prudence.

JULIE.

Un tel amant n'eſt pas commun.

L'INCLINATION.

Sur le hazard ſa rencontre ſe fonde :
Pour vous en faire trouver un,
Je vais, en me cachant, vous livrer au grand monde,



SCENE VI.

LE MONDE, JULIE.

LE MONDE.

VEnez vous mettre dans mes mains.

JULIE.

C'eſt le Monde avec qui je voudrois toujours être.

LE MONDE.

Vous ſerez ſon ſoutien ; il ſera votre maître.
Vos écoliers vont être les humains.
Sur les aîles du tems l'âge fuit & s'envole :
Saiſiſſez les inſtans de ſa rapidité ;
Et le plaiſir qui conduit mon école,
Fera de tous vos jours des jours de volupté.

JULIE.

Quel tour aiſé ! quel eſprit enchanté !

LE MONDE.

Ce n'eſt point de l'eſprit. C'eſt un ſimple langage

Plus vif que l'esprit même, & plus éblouissant.
Il faut le posséder. C'est un secours puissant
Pour paroître avec avantage.
Entrons en conversation.
Quels guides ont formé votre éducation ?

JULIE.

La Sagesse.

LE MONDE.

Ecole abusive !

JULIE.

L'Apparence.

LE MONDE.

Gothique.

JULIE.

Et l'Inclination.

LE MONDE.

Elle est un peu plus instructive,
Lorsqu'on l'écoute avec précaution.

JULIE.

Quel danger court-on à la suivre ?

LE MONDE.

D'être dupe lorsqu'on s'y livre.

JULIE.

Oh ! j'aime mieux duper.

LE MONDE,

C'est la perfection :
Car il faut que l'adresse entre dans la partie,
Et que la dureté de votre repartie
Couvre un cœur accessible aux traits de la pitié,
Par pur rafinement plus que par modestie,
Cachez vos appas à moitié.
Prêtez l'oreille, & détournez la vûe,
Lorsque d'un fait trop libre on vous peint le détail,
On rit avec pudeur quand c'est sous l'évantail,
Livrez-vous avec retenue ;
Lorsque l'amour colore votre teint,
Paroissez de colere émue.
Ne donnez un soufflet que dans le seul dessein
De vous faire baiser la main.
Un Amant aveuglé trompé par l'apparence,
Prend l'amorce pour résistance :
Et timide vainqueur de tant de faux combats,
Il triomphe à la fin des vertus qu'on n'a pas.

JULIE.

JULIE.

Oh ! la maxime est m

Mais pour bien tendr

Je ne suis point assez ing

LE MOND

La beauté se passe d

Sans le connoître, el

Pourvû que son minois flatte &

Sur le reste on lui fai

Un mot dit à l'oreille, un tour

Un jargon superficiel,

Beaucoup d'apprêts, & pe

Le goût de l'équivoque avec ur

De petits mots subtili

Une phrase coupée, obscure,

Les sentimens analisé

Un coup d'œil, au li

Voilà ce que le monde appelle

JULIE.

Quoi ? cela simplemer

Pour s'attacher quelqu'un pen

LE MON

Gardez-vous d'une P

C'eſt un travers, une folie.
On paſſe une inclination ;
C'eſt-à-dire, une fantaiſie,
On ne pardonne point d'aimer par ſimpathie ;
Mais bien pour établir ſa réputation ;
On ſe conduit avec décence.
Il n'en faut recevoir qu'un en particulier ;
Lorſqu'on veut d'un ſecond faire la connoiſſance ;
Il faut renvoyer le premier.
C'eſt un devoir de conſéquence.
C'eſt-à-dire, on permet un Amant par quartier :
Car le monde, en un mot, veut de la bienſéance.

JULIE.

Ce que vous dites eſt charmant.
Comment, on peut changer, ſans offenſer la gloire?

LE MONDE.

N'en doutez pas, c'eſt un abus de croire
Que c'eſt un mal de quitter un Amant :
Le penchant ſeul lui donna la victoire ;
Et dès que l'habitude uſe le ſentiment,
Il faut qu'un autre objet le ranime & le pique.
Quiconque de l'amour connoît bien la pratique,
N'en peut aimer que le commencement,
C'eſt alors que de plaire & d'être ſéduiſant,

L'Amant fait son étude unique :
Vous le voyez qui prend adroitement
De la timidité le tendre caractere.
Pour se mettre insensiblement,
Dans le point d'être téméraire ;
Ce qu'il dit, ce qu'il sent, ce qu'il pense est charmant ;
En lui tout parle, amour, gestes, regards, langage ;
Que dis-je, langage ? souvent
Son silence fait son hommage :
Mais aussi-tôt qu'il est content,
Son cœur heureux est nonchalant.
Il ne prend plus la peine de vous plaire ;
Plus de joli, plus de saillant ;
Il devient un homme ordinaire :
Ce n'est plus que l'esprit qui parle sentiment ;
Mais au lieu de tendresse il se sert d'éloquence ;
Sans aller jusqu'au cœur on passe tout un jour ;
On s'ennuye, on se tait, & pour lors le silence
Est un blasphême envers l'amour.

JULIE.

A voir comme le monde pense,
On prendroit l'amour pour un jeu ;
Mais l'honneur d'une femme en doit souffrir un peu.

LE MONDE.

Point du tout ; elle prend une nouvelle attache
Par la force du ſentiment ;
Il ne faut point qu'elle s'en cache,
Le public applaudit à ſon diſcernement ;
Son héros la conduit, il porte ſa deviſe,
Il l'annonce au ſpectacle, il prend ſes liaiſons ;
A les mêmes amis, voit les mêmes maiſons ;
L'amour le veut ; l'uſage l'autoriſe ;
Un mari qui s'en formaliſe
Tout d'une voix paſſe pour ſot.
Se faire aimer n'eſt pas ſon lot :
Et pourvû que ſa femme en ſecret le mépriſe,
Il n'a pas droit de dire un mot.
Qu'une beauté s'en tienne à cette regle ſage ;
Elle reçoit les vœux de chaque cœur ;
Elle quitte un époux ſans paſſer pour volage,
Et je la garantis une femme d'honneur.

JULIE.

J'aime les réglemens de votre aimable vie ;
A mon humeur je la trouve aſſortie,
Qui ſont vos amis ?

LE MONDE,

Le plaiſir,

JULIE.

Quoi ? l'on ne peut trouver une ſolide amie,
Avec laquelle un cœur puiſſe s'ouvrir ?

LE MONDE.

Oh non, méfiez-vous des femmes,
Leur cœur fait pour l'amour ſe ferme à l'amitié;
Vos crimes ſont gravés dans vos yeux pleins de flammes,
Pour un viſage aimable elles ſont ſans pitié.
Dans le ſein des plaiſirs, au centre du beau monde,
Un Seigneur éclatant, débute & prend l'eſſor;
C'eſt alors que la troupe, en manœuvre féconde,
En fait mouvoir le plus ſecret reſſort.
L'une devient guindée en recherchant la grace,
L'autre en lorgnant fait la grimace;
La plus jeune a recours à l'ingénuité,
La plus laide attend tout de ſa vivacité,
On l'entoure, on le flatte, on l'encenſe, on l'agace,
De ſa conquête elles ſont tant d'état,
Et le gâtent ſi bien, qu'elles n'en ſont qu'un fat.
D'un plein accord l'eſſein conſpire,
L'intimité ſe détruit, ſe déchire,
Chacune croit augmenter ſon éclat,
En terniſſant celui de ſon amie,

Stratagêmes, noirceurs, faux rapports, calomnie,
Sur la plus belle épanchent leur poison,
L'envie étouffe la raison,
Et sa bouche indiscrette arrache du silence
Des traits cachés que l'imprudence
Déposa dans un cœur rempli de trahison.

JULIE.

Me préserve le ciel d'un pareil caractere!

LE MONDE.

Pour vous instruire à fonds dans le grand art de plaire,
Ma derniere maxime est de ne jamais voir
Qu'une société choisie.
Il vaut mieux s'égarer en bonne compagnie,
Que de la voir mauvaise en suivant son devoir.

JULIE.

Eh! quelle est-elle, je vous prie?

LE MONDE.

Mais ce sont les honnêtes gens.

JULIE.

C'est-à-dire, les gens prudens?

LE MONDE.

Non. Ce ſont ceux qui tiennent table ouverte,
Dont la maiſon eſt bonne, & la tête un peu verte,
Rempliſſans les devoirs d'illuſtres citoyens,
En ſe faiſant honneur d'imaginer des riens.

JULIE.

Vous entendez par bonne compagnie
Un eſprit moins droit que brillant,
Qui court après une ſaillie,
Et qui fuit la raiſon de peur d'être peſant ?

LE MONDE.

C'eſt-là ſon vrai portrait. Sans un trait pétillant
A quoi peut ſervir le Génie ?
On préfere un vice amuſant
A la vertu, lorſqu'elle ennuie.

JULIE *à part.*

Que le monde eſt extravagant !
Mais, Seigneur, s'il vous plaît, dans l'état où nous ſommes
Il ſeroit indécent de ne voir que des hommes;
Ainſi je voudrois bien ſçavoir

Quelles femmes je pourrai voir.

LE MONDE.

Celles, aux pieds de qui la brillante jeunesse,
Par caprice & par mode, apporte un fol encens;
Dont les regards obéissans
En s'armant de rigueur, annoncent la foiblesse;
Qui bravent de l'amour les efforts impuissans,
Et reçoivent des Grands l'hommage & la tendresse,
Celles enfin, qui par sagesse
Ne livrant pas leurs cœurs à des soins trop pressans,
Accordent des faveurs par seule politesse.

JULIE.

Desquelles dois-je m'écarter?

LE MONDE.

Vous devez très-peu fréquenter
Celle, de qui le nom peu connu dans la ville,
Ne peut pas à la Cour vous mettre en liaison;
Qui renfermée en sa maison,
Sourde aux amans, à ses amis utile,
Attentive à sa gloire, à son époux docile,
Coule des jours obscurs vis-à-vis la raison.

Gravez dans votre cœur ma morale facile.
Adieu. Je vais ailleurs débiter mes leçons.
Avec eſprit employez mes façons :
Et je vous traiterai comme une fleur naiſſante,
Qu'un doux zéphir vient careſſer,
Et dont l'Abeille diligente
Tire le ſuc, ſans la bleſſer.



SCENE VII.

L'INEGALITE', JULIE.

L'INEGALITE'.

EMbraſſez-moi, belle Julie ;
Sur le bruit de votre beauté,
Je viens me déclarer votre meilleure amie.

JULIE *à part.*

Oh ! voici de la nouveauté !
Elle eſt femme, elle m'aime, & me trouve jolie ?

L'INEGALITE'.

Que je vous regarde un moment !
Oui, voilà de grands yeux, un coloris charmant,
Des petits trous à chaque joue,
Une bouche vermeille, & pleine d'agrément ;
Vous êtes belle exactement ;
Et c'eſt par force qu'on vous loue.

JULIE.

Ce portrait, quoique ſéducteur,

Ne bleſſe point ma modeſtie.
Pour plaire, la figure eſt la moindre partie.
Il faut joindre aux attraits l'égalité d'humeur :
C'eſt le premier agrément de la vie.

L'INEGALITE'.

Egalité d'humeur ! modeſtie ! Oh, vraiment
Voilà des mots qui ſentent le couvent.
En ouvrant la bouche, elle ennuie.
Je m'en dédis, elle n'eſt pas jolie.

JULIE.

Vous prenez tout à coup un air ſombre & réveur !
Qui peut vous inſpirer cette mélancolie ?

L'INEGALITE'.

Cette mélancolie eſt mon premier bonheur ;
Pour me faire adorer, c'eſt mon unique guide.
Sçachez de moi que ſans humeur
On eſt ſûrement inſipide :
Sans humeur, le plaiſir eſt un être idéal.
Les traits, les graces, les ſaillies
Naiſſent de l'eſprit inégal :
Il ne convient qu'aux vrais génies ;
Sans lui rien n'eſt original.

La complaiſance eſt doucereuſe & fade :
Elle marque un eſprit ſans vie & ſans reſſorts,
Mourant avec lenteur dans la priſon du corps,
Dont le goût débile & malade,
Pour ſe venger, nomme mauſſade
Et le caprice & ſes tréſors :
C'eſt ce caprice qui nous pique ;
C'eſt à ce défaut prétendu
Que le titre d'aimable eſt dû :
Partout on le met en pratique.
Le beau de la muſique
Eſt dans ſes tons changeans.
Le doux ſon des muzettes
Vient endormir vos ſens,
Quand ils s'éveillent aux accens
Des tymbales & des trompettes.
Ouvrez un Opéra, vous y liſez : gaiment,
Doux, promptement,
Fort, gravement,
Lentement,
Gracieux, vivement ;
La danſe ſuit ſes caractéres ;
Elle eſt tendre ; & bientôt un air de mouvement
Fait bondir les nymphes légeres
Et nous remplit d'étonnement :
C'eſt ainſi que l'eſprit doit être.

Lorsqu'il varie à chaque instant,
C'est un feu pur, c'est un salpêtre,
Qui s'embrase, qui part, qui frappe, qui surprend;
Et qui répand un jour riant
Sur chaque objet qu'il fait paroître.

JULIE.

Ah! s'il vous plaît, de la variété,
Distinguons l'inégalité.
L'une vole de grace en grace;
L'autre vous rebute, vous lasse
Et va de défauts en défauts.

L'INEGALITE'.

Eh, non, non, mon enfant, vous donnez dans le faux,
Et pour vous en tirer, il faut qu'on vous éclaire;

JULIE.

Je ne veux répondre qu'un mot;
C'est que pour parvenir à plaire,
On m'a recommandé de suivre le contraire.

L'INEGALITE'.

Votre précepteur eſt un ſot.
Le caprice eſt la ſimple & la belle nature.
Sentez, ſi vous pouvez, le prix de ſa parure,
Et ſuivez mon raiſonnement.
Tout eſt inégal dans le monde.
Sous la voûte des cieux, ſur la face de l'onde
On éprouve le changement,
Et le calme & les vents, l'air pur & les orages,
Les ardeurs du Soleil, & les mortels friſſons;
Tantôt de fleurs, & tantôt de glaçons,
Couvrent la terre & les rivages.
Sans l'Inégalité tout paroît languiſſant.
L'humanité porte dans ſon eſſence
La rêverie, & l'enjouëment,
La vivacité, l'indolence,
Le feu d'eſprit, le ſentiment,
Le charme du ſçavoir, l'amour de l'ignorance.
Ces ſentimens divers, ce contraſte étonnant,
Nous choquent dans la perſpective;
Mais un eſprit qui ſçait en mêler les couleurs,
Doit en tirer la grace la plus vive,
Et trouve l'art de ſubjuguer les cœurs.
A chaque inſtant je l'éprouve moi-même,
Moi, qui ſuis l'Inégalité.

Je boude, je ris, je hais, j'aime;
Je tire mes attraits de la diversité.
Tour-à-tour je brusque, & j'attire;
Je parle, je me tais; je critique, j'admire.
Je suis sombre; & soudain, de même qu'un éclair,
Mon esprit se réveille, & j'élance dans l'air;
Le Monde est animé par l'éclat de ma flamme.
Cet état opposé d'agrément & d'humeur,
De prévenance & de froideur,
Allume l'action de l'ame,
L'agite, la contente, & forme son bonheur.

JULIE *à part.*

De peur de me laisser séduire,
Il faut bien m'en débarasser,

A l'Inégalité.

Eh bien, par vos conseils, je prétends me conduire:
Sans cesse en mon esprit je vais les repasser.

L'INEGALITE'.

Enfin vous êtes raisonnable.
C'est un vrai Don que l'Inégalité:
Par elle seule on est aimable:

Lorſqu'on a ſeulement un faux air de beauté,
Elle fournit les graces, la faillie,
A ce qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Elle vous donne les vertus
Que doit avoir une femme jolie,
L'art fin de la minauderie,
L'art d'attirer par des refus,
L'air décidé, la modeſtie,
La vivacité folle, & la mélancolie,
Les préférences, les hauteurs,
La bruyante gayeté, l'air froid de réverie,
Les ſuperſtitions, & les fauſſes frayeurs,
La prévention, les vapeurs,
Le mal de tête, & l'inſomnie.



SCENE VIII.

JULIE *seule.*

QUe le Monde a d'attraits trompeurs !
Plus je les examine, & plus je suis changée.
Dans un vuide étonnant je me trouve plongée.
Ce Monde que j'aimois me paroît plein de faux.
Tout son brillant n'est que dans ses défauts ;
C'est la sagesse qu'on y fronde.
Voici, je crois, le vrai portrait du Monde ;
C'est un Génie étroit, que le vent élargit ;
Impénétrable au bon, ouvert aux ridicules,
Où la fatuité se creuse des cellules,
Et remporte un respect dont le bon sens rougit.
Il enfante au hazard une frêle pensée,
Soumise à son jargon, & toujours déplacée,
Qu'il habille sans goût de mots mal concertés,
Qu'il change, qu'il rebat, qu'il tâte, & remanie,
Qui plaît, & qui surprend dans sa superficie,

Et qui dans vingt tours répétés
Dégoûte, s'use, & tombe anéantie.
L'esprit du Monde est comme un peloton
Avec lequel un chat badine.
Il roule, il tombe, est relevé d'un bond;
La patte du joueur le déchire, le mine,
Et bientôt n'en fait qu'un chiffon.



SCENE IX.

DAMON, JULIE.

DAMON.

MA sœur, fuyons le Monde, & craignons son poison.
C'est une mer où regnent les orages,
Je n'y suis arrivé que pour voir des naufrages,
Le point de vûe en paroît beau,
Mais percez plus avant, déchirez le bandeau,
On voit l'amour perfide, & l'amitié parjure,
Le viol du dépôt, la trahison, l'usure,
Les piéges soûterrains, & les biens envahis,
Et la bassesse avec des yeux hardis,
De son néant poudreux leve sa tête impure :
Elle regne sur des débris,
Insulte ses égaux, & rampe avec souplesse
Devant des Grands, dont les sens avilis
N'offrent pour titre de noblesse
Qu'un tas de crimes impunis.

SCENE X.

LA SAGESSE, JULIE, DAMON.

DAMON *continuant.*

Venez me soûtenir, respectable Sophie,
Venez, digne & solide amie,
Vous, qui dans ce monde infecté
Eclairez les Mortels sans blesser leur fierté.

LA SAGESSE.

Comment donc? vous voilà dans la philosophie?
Sur un ton bien moral je vous trouve monté?
Qui peut vous inspirer ce changement extrême?

DAMON.

La Raison.

LA SAGESSE.

La Raison? vous lâchez un grand mot.
Comment? dans ce jour même
L'homme sensé vous paroissoit un sot?

JULIE.

Hélas! nous nous trompions, peut-être.

Nos esprits aveuglés ont pû la méconnoître,
Je lui dois justice en ce point.
La vertu m'a prédit le trait qui nous accable;
Elle nous ennuyoit, mais ne nous trompoit point.

LA SAGESSE.

Oui, vous vous abusiez. La Sagesse est aimable,
Les plus belles couleurs composent son portrait:
Et quand la moindre tache en obscurcit un trait,
C'est la fausse sagesse, & non la véritable.
De la fausse vertu les signes sont certains:
Elle sonde les cœurs pour perdre les humains;
Condamne la foiblesse, & tolere le vice:
Farouche par orgueil, sage par artifice,
Elle ne fuit que les plaisirs mondains,
Elle s'en fait un de la haine,
De sombres médisans elle forme une chaîne,
Dans ses discours elle verse le miel,
Vous accable en public de caresses frivoles,
Compose ses regards, & dore ses paroles:
Mais l'animosité, l'amertume & le fiel,
Distillent en secret de sa bouche enflammée
Et dévorent la renommée
Des esprits, qu'a trompés son manege cruel.
C'est elle, mes enfans, dont le monde est victime:
Elle porte un air abattu,

Et même dans le ſein du crime
Elle veut dérober l'encens de la vertu.
La Sageſſe eſt douce & facile,
Son cœur libre & ſans fard lui donne un air riant;
Incapable d'aigreur, toujours ſtable & tranquille,
Son accueil eſt humain, ſon eſprit eſt liant;
Exacte en ſes devoirs, ſans paroître ſauvage,
Elle cache le mal, elle applaudit le bien,
Franche ſans être dure, humble ſans étalage,
Elle remarque tout, & ne critique rien;
Raille ſans déchirer, amuſe ſans médire,
Aimable ſans étude, elle plaît ſans deſſein;
Court après les ingrats qui veulent la détruire,
Les cherche, les découvre, & leur ouvre ſon ſein.

JULIE.

Vous me percez le cœur. Ah! ma chere Sophie,
Où peut-on la trouver? faites-là moi revoir,
Cette vertu, que j'ai ſi mal ſervie.
Daignera-t-elle encor me recevoir?
Plus je ſuis avec vous, plus je ſuis attendrie.
Vous me tendez la main!... Vous ſentez ma douleur!
Vous êtes la Vertu! j'en crois mon ame émue.
Serrez-moi dans vos bras, dans ces bras de douceur.

LA SAGESSE.

En ce moment, vous quittez votre erreur;
Puiſque vous m'avez reconnue,
Je ſuis déja dans votre cœur.

DAMON.

Ceci paroît une mépriſe.
Mais vous n'êtes donc pas la vertu de tantôt?

LA SAGESSE.

La même.

DAMON.

Mais, parbleu, vous n'avez nul défaut;
Je ne peux ſortir de ſurpriſe.
Au lieu d'avoir ces traits charmans,
Sous le poids de vos jours vous paroiſſiez courbée;
Je vous aurois donné cent ans.

LA SAGESSE.

De vos yeux obſcurcis la toile eſt déchirée.
Ma difformité, ma laideur,
N'étoit qu'une épaiſſe vapeur
Qui s'élevoit de votre ame égarée
Deſormais elle eſt épurée,
Et vous connoiſſez ma ſplendeur.

Vous avez vû, des biens, la fragile durée :
Venez jouir d'un plus rare trésor,
Revenez dans mon Temple, & prenez votre essor.
Je veux vous rendre heureux. C'est tout ce que j'exige :
Vous baiserez mes aimables liens.
Venez prouver à ceux que votre absence afflige,
Que le malheur, quand il corrige,
Est le plus grand de tous les biens,

FIN.

LE RETOUR
DE L'OMBRE
DE MOLIERE,
COMÉDIE,
EN UN ACTE ET EN VERS,

Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 21. Novembre 1739.

P

LE RETOUR
DE L'OMBRE
DE MOLIERE,
COMÉDIE.

ACTEURS.

FINETTE.

LEANDRE.

LE BON SENS.

MOMUS.

UN AUTEUR.

PASQUIN *en Femme.*

L'OMBRE DE MOLIERE.

La Scene est sur le Mont-Parnasse dans le vestibule de l'appartement de Thalie.



LE RETOUR *DE L'OMBRE* DE MOLIERE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

FINETTE *seule.*



PENDANT l'absence de Moliere,
Je suis commise dans ces lieux
Pour opposer une barriere
A tous les Auteurs ennuyeux;
C'est ici que loge Thalie:
Pour mériter de paroître à ses yeux,
Il ne faut pas être trop sérieux,
Ni trop donner dans la folie.

SCENE II.

LEANDRE, FINETTE.

LEANDRE.

FINETTE, chez Thalie aurai-je enfin accès ?

FINETTE.

Et quel titre avez-vous pour qu'on vous le permettre ?

LEANDRE.

Parbleu, je suis charmé de tes attraits ;
Avec plaisir tu reçois la fleurette.

FINETTE.

Il est des gens qui ne sont faits
Que pour connoître la Soubrette.

LEANDRE.

Je verrai ta Maîtresse en ce jour, ou jamais :
Oui, je prétens me faire adorer de Thalie.
Tout est pour moi ; j'ai du brillant,
De l'aimable, du vif, du gentil, du saillant,
Du leger en un mot ; je frise la folie ;
Je sçais manier un portrait ;

J'ai de l'expreſſion, je tourne le couplet ;
Je ſuis mordant, de crainte d'être fade.
Je ne me refuſe aucun trait,
Et j'arrondis une tirade.

FINETTE.

Il faut encor d'autres talens ;
Je vous en donne ma parole.
Thalie eſt gaye, & non pas folle.
D'ailleurs, il faut avoir l'aveu de ſes parens.

LEANDRE.

Je ne les connois point ; peins-moi leur caractere,
Et nomme-les par nom & par ſurnom.

FINETTE.

Il faut d'abord commencer par la Mere.

LEANDRE.

Oui, l'on en eſt toujours plus certain que du Pere.
La Mere enfin ?

FINETTE.

Se nomme la Raiſon.

LEANDRE.

Le vilain nom ! L'ame en eſt aſſoupie ;
Il arrête du ſang la circulation ;
Cela ſent ſon apoplexie.

Eſt-elle bonne femme au moins ?
Laiſſe-t-elle conter la fleurette à ſa fille ?
Car tous ces ſiécles-là courbés ſur la bequille,
A troubler la jeuneſſe appliquent tous leurs ſoins.

FINETTE.

Oh ! jamais elle ne querelle ;
Et même elle ſe cache bien :
Mais elle eſt toujours avec elle.

LEANDRE.

Cela ne me fait rien.
Si je puis parler à Thalie,
Cette vieille déguerpira ;
Je la dérouterai, je te le certifie.
Il faut, quand je parois, prendre ce parti-là.
Que fait ſa fille ?

FINETTE.

Elle eſt à ſa toillette.

LEANDRE.

C'eſt-à-dire qu'elle eſt Coquette ?

FINETTE.

Coquette ! le terme eſt trop fort.
Elle veut plaire.

LEAN

Qu'avec mon a
Je l'enforcelerai dès le p
N'est-ce pas toi qui pren

FINI

Non pas, Monsieur; ce

LEAN

Par quelle bizar
N'en suis-je pas instruit
Et d'artificiel
Je suis, je te
Un vrai prodig
Je porte un co
J'en ai de tout
Des Tricolore
Des Tubereus
Dans une touf
Des Tulipes

FIN

Oh! vous ne
Cette parure
Elle périt au

Et ma Maîtresse veut de solides appas,
De ces appas qui soient toujours de mode,
Qu'avec les mains de l'art la nature accommode.
Vous ne pourriez jamais la coëffer à son point.
Votre garniture ginguette
Ne lui conviendroit point :
Gardez-là pour une Grisette.
Adieu, Monsieur.

LEANDRE.

Ah ! ma chere Finette ;
Parles pour moi ; fais-en l'essai ;
Dis-lui bien que j'aspire à me voir dans ses chaînes ;
Que je n'ai jamais fait une Piéce, il est vrai ;
Mais quatre Volumes de Scenes.



SCENE III.

LEANDRE, *seul.*

ELle peut bien me faire entrer.
Mon impatience est extrême :
Mais peut-être je n'ai besoin que de moi-même.
Dans ce palais tâchons de pénétrer.

(Il va à la porte.)





SCENE IV.

LE BON SENS, LEANDRE.

LE BON SENS *d'un ton brutal.*

Qui va-là ?

LEANDRE *humblement.*

Monsieur....

LE BON SENS.

Quel Génie
Ose se présenter ainsi ?

LEANDRE *à part.*

Ah, quelle phisionomie !
Quel esprit rauque ! tout ceci
Sent son Portier de Comédie.
(*Au bon Sens.*)
Dites-moi, n'est-ce pas ici
Que demeure Thalie ?

LE BON SENS.

Oh ! si vous doutez du logis,
Apparemment que vous n'y venez gueres.
Ce doute-là recule vos affaires,

Et vous ne serez point admis.
La Déesse jamais ne voit que ses amis,
Et ne reçoit point de visites.

LEANDRE.

Si vous connoissiez mes mérites !...

LE BON SENS.

Dites-moi votre nom, voyons s'il est marqué
Parmi ceux qui forment ma liste.
Vous avez l'air d'un Auteur efflanqué
Qui suit le clinquant à la piste.

LEANDRE.

(*Au bon Sens.*) (*à part.*)
Je ne suis que l'esprit. Que cet homme est choquant!

LE BON SENS.

Vous perdez donc souvent haleine.
L'esprit plus leger que le vent
Ne s'offre qu'aux Auteurs qui le cherchent sans peine.
On court après lui vainement :
Lorsqu'on croit l'atraper, on n'en tient que l'image;
On fait comme Ixion,
Qui croyoit embrasser Junon,
Et qui n'embrassoit qu'un nuage.
Sçavez-vous mon nom seulement ?

LÉANDRE.

La demande est extraordinaire !
Pour entrer quelque part, Monsieur, assurément,
Je n'ai pas cru qu'il fût fort nécessaire
D'en connoître le Suisse.

LE BON SENS.

Oh ! le trait est fort bon,
Et bien digne du personnage.
Vous croyez Le bon Sens un Suisse de maison !

LÉANDRE.

Vous, Le bon Sens ?

LE BON SENS.

Oui, c'est mon nom.
Adieu, devenez sage ;
Je pourrai prendre un autre ton.
Je suis doux avec la raison ;
Et je deviens sauvage
Avec l'homme à jargon.

SCENE V.

LEANDRE *seul.*

OUf! je viens d'essuyer une mauvaise chance.
Il me desservira, loin de me protéger.
Je lui trouve un air étranger,
Et je ne le crois pas de France.

SCENE VI.

FINETTE, LEANDRE.

FINETTE.

MA foi, vos affaires vont mal.

LEANDRE.

Je ne sçai plus où sera mon refuge.
Votre portier est si brutal ! ...
J'aime mieux le portier d'un Juge.
Car on en est du moins quitte pour son argent.

FINETTE.

Eh ! le nôtre, il est vrai, n'est pas d'humeur entrante.

LEANDRE.

Comment te traite-t-il ?

FINETTE.

Tout au plus poliment.
Et j'ai l'art d'adoucir l'humeur récalcitrante.
Oh ! le bon Sens n'est pas, vraiment,
Si dur qu'il le paroît, & qu'on se l'imagine.
Malgré lui-même il est galant ;
Et souvent il perd tête en voyant une Mine.

LEAND

As-tu parlé pour moi ?

FINET

Tr

Elle avoit grande

J'ai nommé votre nom, van

Et dans le cercle d

On ne vous connoi

J'ai de vos qualités fait de v

Nos vieux Auteurs, ce

Qui, d'un esprit aimable, &

Réformoient les travers de

Et nous traçoient, du cœur,

M'ont écoutée ave

» Ce brillant, m'ont-ils dit,

» Crois-tu qu'un Michel-An

» Un Titien, un V

» Doivent placer dans

» Les Tableaux d'un p

LEAND

Tous ces bons Messieurs-là
je pense.

FINE

Voilà, de nos amis, la

» Messieurs, leur ai-je dit, vous séchiez sur un plan
» Pendant le cours entier d'un an;
» Vous fondiez les esprits; vous fouilliez dans les
» ames.
» Leandre, chaque jour, sçait trouver le sujet
» D'une douzaine d'Epigrammes:
» Au bout du mois cela fait un recueil complet
» Et de bluettes & de flammes;
» Il les écrit sans suite & sans projet;
» Il les rassemble ensuite piéce à piéce;
» Et tout l'ouvrage est un feu violet.
» En trois Actes tous neufs il a fait une Piéce:
» Le premier Acte en bouts rimés comme un Sonnet,
» Il a mis le second en mauvaise musique;
» Le troisiéme, sans doute, étoit le plus parfait:
» Il étoit en danse gotique,
» Et le dénouement en ballet.
» Le tout assaisonné de petites pensées,
» Bien mignones, bien compassées,
» Car son esprit entortillé,
» Fécond en petites merveilles,
» Avec un stile éparpillé,
» Est semblable à des nompareilles.

LEANDRE.

Tu veux me plaisanter, je croi?

Tu ferois trop heureuse en
Tu parlerois d'esprit en pe
Sans servir de rie
Si tu ne voulois
Je serois sûr de t
Dans une scene

FINET

J'entens, vous me feriez j

LEAN

Peut-être bien un jour tu n

FINE

Eh qui peut répo
Un prodige d'orgueil, c'est
S'arme d'un regai
Echaffaude bien
Sur un ajustemei
Tant que son cœur n'est poi
Sa fierté se rengorge, & s
Mais qu'un objet vienr
L'œil s'adou
Le cœur mol
L'échaffaut rompt, la ver
Oui, oui, cette vertu peu
Mais le cœur vie
Qui vous lui dor
Un bon souffllet

LEANDRE.

Finette, allons, il faut tâcher
De me faire entrer chez Thalie :
Moliere, j'en suis sûr, lui perdra le génie.
Je l'aime trop, pour m'empêcher
De lui dire en ami ce que l'on en publie ;
Et je ne veux avoir rien à me reprocher.

FINETTE.

Oh ! ne vous flattez pas d'entrer chez ma Maîtresse.

LEANDRE.

Mais, Finette...

FINETTE.

Je n'entens rien.

LEANDRE.

Que faut-il donc faire ?

FINETTE.

Une piéce.

LEANDRE.

Mais, Finette, je danse bien.

FINETTE.

Une piéce, une piéce.

LEANDRE.

Je suis, de plus, très-grand Musicien.

FINET

Une piéce, un

LEANI

Je la régalerai du

FINET

Eh, Monsieur, en un mot,

LEANI

Oh! malgré toi, j
Que j'entrerai.

(

FINET

Non, v
N'allez pas faire
Car je vous ferme
Par une garg

LEAN

Puisque tu le pr
J'abandonne Thalie, & je
Avec tout son pe
Bientôt, à force
On n'en fera qu'
Dis-lui qu'elle fe
Je ne prétens la mép

Cet hyver, je veux mettre en piéces
Ces Ouvrages si beaux qu'elle nomme des Piéces.
Elle m'appelleroit envain à son secours.
Sa sœur cadette
Est aimable & coquette,
Je vais faire ses plus beaux jours.

FINETTE.

Je vous crois en effet digne de son estime.

LEANDRE.

Cet hyver, je suis sûr d'un suffrage unanime.
J'ai le portrait le plus galant
De la Danseuse pantomime,
Avec celui d'un anonyme
Qu'on trouvera très-ressemblant.

FINETTE *seule.*

Nous voyons sans effroi le couroux qui l'anime.



SCENE

MOMUS *amoureux*

MOMUS *d'u*

SErviteur.

FINET

Que v

MOM

Je voudrois tout-à-
Monter là-haut.

FINET

Que

MOM

Eh oui, c'est-là q

FINETTE, *d'u*

En vérité ?

MOM

Vraime

FIN

Je le crois bien.

MOMUS.

Ne prétendez pas rire.

FINETTE.

Voilà, ma foi, l'on peut le dire,
Uun petit homme bien formé.
Vous sçavez bien que le Temple est fermé,
Nommez-vous pour que l'on vous ouvre.
Vous paroissez bien langoureux.

MOMUS.

Oh dame! c'est que je suis amoureux.

FINETTE.

A votre mine on le découvre.

MOMUS.

Je suis Momus.

FINETTE.

Que me dites-vous-là?

MOMUS.

Eh vraiment, oüi: je viens de l'Opéra,
Quel pays, & quel gens! j'étois glacé de crainte,
Je m'y suis égaré: c'est un vrai labirinte.

FINETTE.

Ah, quel petit peste malin!
Vous vous êtes tiré d'affaire?

Vous avez bien médit ? c'eſt votre caractére.

MOMUS.

Oh non, je n'y ſuis plus enclin.
Dans les cieux j'aimois à médire ;
Mais l'Opéra doit être exempt de la ſatire.

FINETTE.

Certainement, c'eſt un lieu ſans défauts !

MOMUS.

On y fait pourtant de bons ſauts.

FINETTE.

Quel étoit votre perſonnage ?

MOMUS.

Je me ſuis mis au rang des amoureux tranſis ;
J'ai pris le nom du beau Berger Tircis.

FINETTE.

Vous aimiez une fille étourdie & volage.

MOMUS.

Non, vraiment, j'en voulois une qui fût bien ſage.

FINETTE.

Avez-vous eu le bonheur d'étrenner ?

MOMUS.

Eh oui, je l'ai trouvée.

FINETTE.

Ah! je n'ai rien à dire.

MOMUS.

Le compliment étoit difficile à tourner.
» Momus, qui blâme tout, vous aime & vous admire.
(Ai-je dit galamment)
» D'adorer vos appas occupé ſeulement,
» Il renonce pour vous au plaiſir de médire.

FINETTE.

Il falloit tout autant lui dire :
» Jadis je ſçavois employer
» L'art de plaire, & de faire rire;
» Mais puiſque je vous aime & que je vous admire,
» Je ne ſçaurai plus qu'ennuyer.
L'Auteur a manqué votre rolle.
Il devoit vous rendre amoureux
D'une Bergere qui fut folle,
Et vous faire médire en déclarant vos feux;
» Lui dire; ſi vous étiez ſage,
Si vous goûtiez le ſentiment,
» Si vous aimiez mieux un amant

» Qu'un amour de passage,
» Je vous détesterois; je médirois de vous;
» Je vous traiterois en Déesse,
» Mais vous succombez sans foiblesse;
» Vous n'aimez aucun homme, & vous les flattez
» tous:
» Voilà ce qui pour vous me picque & m'intéresse.
En le prenant sur ce ton-là,
Vous ne pouviez manquer de plaire;
Et sans sortir de votre caractere,
Vous attrapiez le ton de l'Opéra.

MOMUS.

Oui, j'aurois pu donner dans la saillie;
Mais l'on m'auroit accusé de piller
Le Carnaval & la Folie.

FINETTE.

Cela valoit bien mieux que de faire bâiller.

MOMUS.

La pantomime est si divertissante,
Que pour la contraster j'ai donné dans l'ennui.

FINETTE.

Pour paroître plus éclatante,
Elle n'a pas besoin de cet appui.
Les gestes du Danseur, ses regards, sa figure,

Sont de Momus la naïve peinture.
Votre esprit, de ses pas, devroit être jaloux;
Ses pieds en disent plus que vous.
Refondez tout votre Acte; allez changer les rôles;
De ce couple léger rendez bien les appas;
Dans votre esprit faites entrer leurs pas,
Et mettez-les tous en paroles.



SCENE VIII.

UN AUTEUR, FINETTE.

FINETTE.

QUe veut cet homme ſombre ? Il a l'air vapo-
reux !
Je n'ai jamais rien vû de ſi triſte en ma vie.
Il porte l'ennui dans ſes yeux ;
Malgré moi, de bâiller, je ſens naître l'envie.

L'AUTEUR.

Ciel ! on bâille ! au ſecours ! je tombe en pamoiſon.

FINETTE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur ?

L'AUTEUR.

Une convulſion.
Je ſuis l'Auteur de l'Ecole du Monde.
Quand on bâille voilà ma ſituation.

FINETTE.

Il eſt vrai qu'au milieu de l'inclination
Les bâillemens commencerent leur ronde.

L'AUTEUR.

Je n'en suis pas encor revenu maintenant ;
Car l'Actrice avoit une mine
Incompatible avec le bâillement.
J'en ai découvert l'origine:
On m'a depuis peu révelé
Que pour faire bâiller on avoit cabalé.

FINETTE.

Oui-da ; mais vous étiez le chef de l'entreprise.

L'AUTEUR.

Une piéce choisie, une piece de mise,
Avoir un si honteux destin !
La honte en rejaillit sur tout le genre humain.
L'allégorie étoit exquise:
Je l'avois lue à deux Régens,
Amis sans fard & sans manege,
D'un goût très-fin, & point trop indulgens,
Qui me la demandoient pour jouer au College.
Après un jugement si bon,
Le Parterre bâille & s'ennuie !
Encore un coup j'en veux avoir raison :
Et de ce pas je vais trouver Thalie.

FINETTE.

Alte-là, mon joli garçon.

Avec votre mine diſcrette,
Et votre grand chapeau,
Pour aſſiſter à ſa toillette,
Vous êtes un friand morceau !
Tenez-vous-le pour dit, allez briſer vos plumes,
Ceſſez d'inſtruire l'Univers.
Il n'eſt qu'un fou qui croit dire en ſept ou huit cens Vers
Ce que Moliere à peine a mis en huit volumes.

L'AUTEUR.

Ma fille, avec votre caquet
Vous aimez mieux le feu folet,
Et la brillante bagatelle
D'un étourdi qui parle à ſon valet
Sur la Muſique ancienne & nouvelle.

FINETTE.

Vous mettez-vous en parallele ?

L'AUTEUR.

Ah, c'étoit un morceau joliment enchaſſé !

FINETTE.

Sans doute, puiſqu'il a ſçu plaire.
Ce qu'aime le Public eſt toujours bien placé.

L'AUTEUR.

A ce qu'il me paroît, votre tête légere

Aime tous les diſcours ſans corps, ſans liaiſon,
Qui mettent ſans pitié le bon Sens en priſon;
L'étincelle vous plaît, vous pique, vous agite;
Et je croyois, à voir votre minois fripon,
Que vous aimiez un feu qui s'éteignît moins vîte.

FINETTE.

Comment donc, mon ami, vous faites le léger!
Mais vous n'avez du monde encore qu'un faux air.
Apprenez qu'il n'eſt point de choſe plus aiſée
Que d'avoir du bon ſens à tête repoſée;
Et la grande façon dans le ſiécle préſent,
C'eſt d'avoir ſon eſprit tout en argent comptant.
Avec votre raiſon vous me la donnez belle!
Il ne tiendroit qu'à moi d'avoir de la cervelle;
Mais c'eſt le vrai moyen d'ennuyer à coup sûr:
On n'eſt plus dans le goût d'un eſprit juſte & mûr.
Ses traits les mieux frappés, ſes diſcours les plus mâles,
Sont des feux ſans éclat, des étincelles pâles.
J'aime mieux un bon mot, qu'on lâche à tout haſard,
Que tous ceux qu'on arrache entre les mains de l'art.
Il vous appartient bien de me rompre en viſiere,
De dire que mon feu n'eſt que fauſſe lumiere;
Géometre glacé dont le peſant compas
Enerve la penſée, en flétrit les appas,
Deſtructeur du brillant, du goût, de la fineſſe,
Solide raiſonneur, mais ſans délicateſſe;

Cenſeur amer & ſombre, homme grave & profond,
Qui du feu de l'eſprit rabat le premier bond ;
Parleur aride & ſec que la juſteſſe abuſe,
N'aimant mieux dire rien qu'un rien qui nous amuſe;
Votre morale aſſomme ; & pour tout compliment
Je vous réponds, Monſieur, par un grand bâillement.

L'AUTEUR.

L'on m'aſſomme, l'on m'aſſaſſine.
Vous ſçavez mon foible, ah, coquine,
Vous violez le droit des gens.



SCENE IX.

PASQUIN *en femme*, UN AUTEUR, FINETTE.

PASQUIN *en femme*.

Non, les hommes jamais ne furent si méchans,
Et sans doute on avoit conjuré ma ruine.

L'AUTEUR.

Ah, nous allons voir un beau bruit,
C'est le Médecin de l'esprit.

PASQUIN.

Oui, je soutiens qu'il faudroit rompre
La cruelle habitude où le Public se met,
De crier, rire, & d'interrompre
Une piéce, à l'endroit du plus vif intérêt.
Je ne puis digérer l'offense
Qu'on me fit, en faisant finir.
Voyez un peu la belle avance
De m'habiller en femme, pour venir,
Au Public, sans parler, tirer ma réverence!

FINETTE.

Je vous approuve fort, & c'eſt un grand affront.
Le Public a cette habitude,
Mais les Auteurs l'en déferont.

PASQUIN.

Comment?

FINETTE.

En faiſant une étude
De ne lui donner que du bon.

L'AUTEUR.

Sans doute, vous avez raiſon.

PASQUIN.

Ah, vous voici, Monſieur le Pedant de College!
Avec vos paſſions, & leur vilain cortege,
Vous avez commencé par fâcher le Public.

L'AUTEUR.

Il devoit pourtant être affamé de Comique.

PASQUIN.

Non, mais vous l'aviez mis dans le goût ſatirique,
Et quand il crie il a le tic
De ne jamais finir, à moins qu'on ne l'amuſe.

FINETTE.

Lorſqu'il attend cela, bien ſouvent il s'abuſe.

PASQUIN.

Vous aviez méſuſé de ſon attention
Par votre chien de goût allégorique,
Cela tend l'eſprit & l'applique,
Et comme l'on étoit dans la prévention,
Lorſqu'on me vit en femme, on crut dans l'aſſemblée
Que j'étois une paſſion
Qu'on avoit perſonifiée,
Et l'on me prit encore pour l'inclination.

L'AUTEUR.

Elle eût été bien déguiſée.

PASQUIN.

Quand je partis, je fus choqué.
Cependant je ſoutins la choſe avec courage;
Mais un trait dont encor je me ſens ſuffoqué,
Et ce qui m'enflamme de rage,
C'eſt qu'en ſortant j'allai dans un Caffé:
On s'y portoit, on étoit étouffé;
D'hommes qui clabaudoient j'apperçus une maſſe:
C'étoit de ces Auteurs, que la cabale ſert,
Que l'envie & la faim dévorent de concert,
Objets dégradés du Parnaſſe,
Vils inſectes de vanité,
Qui clapiſſent avec audace
Au centre de l'obſcurité:

Ils se disoient, d'un air tout transporté :
» En venez-vous, quelle journée !
» Non, je ne l'aurois pas donnée
» Pour deux repas bien étoffés.
» Quel plaisir de noyer deux Piéces tout de suite !
» Nous en avons beaucoup plus de mérite
» D'avoir vû deux Auteurs, l'un sur l'autre étouffés.
Je pensai déchirer cette engeance maudite.

FINETTE.

Un médiocre Auteur doit s'attendre à cela.

PASQUIN.

Ce trait ne peut tomber que sur ce grimaud-là.

L'AUTEUR.

Si ma Piéce est tombée, & si l'on m'épilogue,
J'ai, tout au moins, l'honneur d'avoir fait le Prologue.

PASQUIN.

Vous me la donnez belle : oh, par ma foi, voilà
Un beau chef-d'œuvre, avec votre Ombre de Moliere.
Au milieu du Parterre il transporta l'enfer,
On n'y connoissoit plus de frein ni de barriere ;
Et je crois que c'étoit l'Ombre de Lucifer.

L'AUTEUR.

Il est vrai que ce jour il se donna carriere :

Mais mon Prologue eſt une fleur
Qui ne ſera jamais fanée :
Mon amour propre encore en reſpire l'odeur,
Et je le fis pourtant en une matinée.

PASQUIN.

Puiſque c'eſt-là votre talent,
Levez une boutique, ou plûtôt une niche ;
Et mettez deſſus pour affiche :
» Céans, on fait, & promptement,
» Des Prologues fort proprement.



SCENE X.

L'OMBRE DE MOLIERE, FINETTE, L'AUTEUR, PASQUIN.

L'OMBRE.

JE reviens du Parterre où d'un ton formidable,
J'ai condamné, j'ai jugé quatre Auteurs.
Qu'a-t-on fait du comique instructif, agréable ?
Est-ce ainsi qu'on travaille à corriger les mœurs ?

L'AUTEUR.

Ah, parlez donc, Monsieur Moliere,
Si de mes jours je vous rends la lumiere,
Je veux bien qu'on me pende.

L'OMBRE.

Eh quoi,
N'êtes-vous pas content de moi ?

PASQUIN.

Vous avez fait un beau tapage !
Ce jour-là le Parterre avoit le diable au corps.

L'OMBRE.

Jamais je ne le vis plus ſage ;
Jamais plus d'équité n'en régla les reſſorts.

L'AUTEUR.

Comment ?

L'OMBRE.

Avec lumiere il jugea chaque ouvrage
Vous le fites bâiller avec grande raiſon.

L'AUTEUR.

Un ouvrage entrepris pour détruire le vice !

L'OMBRE.

Il étoit fait par un novice.
La Piéce eſt déteſtable, & le projet fort bon :
Elle ne peut jamais être applaudie.
Le jugement public n'a point été trop prompt.
Comment avez-vous eu le front
De lui donner le nom de Comédie ?
Sans intrigue, ſans action,
C'étoit une analiſe étique,
Un dialogue allégorique,
Sérieux ſans inſtruction.
Lorſque l'on donne un corps à chaque paſſion ;
Il faut que l'auditeur ſente au fond de ſon ame
Paſſer le ſentiment avec des traits de flamme.

Vous aviez fait du cœur une dissection,
Qui fatiguoit l'esprit de maximes arides.
Votre morale étoit pleine de rides
Vous deviez éviter le stile languissant,
Quitter le ton métaphisique,
Peindre le ridicule en un miroir comique,
Et forcer le Public à rire en rougissant.

FINETTE.

Sans doute; vous aviez l'air pedant, l'air austere.
Quand on veut instruire, il faut plaire.
Votre vertu ressembloit à l'humeur.
Pour la faire aller jusqu'au cœur,
Il faut que l'agrément l'éclaire.
Vous l'aviez habillée en gris;
Et vous deviez semer des fleurs dans sa cornette;
Oui, vous deviez coëffer la morale en coquette:
Elle étoit en Chauve-souris.

PASQUIN.

Sans doute; vous avez assommé tout Paris.

L'OMBRE.

Corrigez-vous; raillez avec délicatesse,
Au lieu d'instruire avec rudesse;
Lâchez des traits au lieu d'avis;
Au lieu du ton pédant, faites des Epigrammes;

Cherchez ſurtout à plaire aux Dames ;
Et vos conſeils ſeront ſuivis.

L'AUTEUR.

Je veux plûtôt donner dans le genre tragique.

L'OMBRE.

Il n'eſt pas plus aiſé que le comique,
Il eſt rempli d'écueils dont il faut ſe parer.
Lorſqu'on s'y livre il faut pour plaire
Etonner la nature, & ne pas l'égarer ;
Ne l'emporter jamais au-delà de ſa ſphére.
On veut un naturel qui ſoit ſublime & grand ;
Et tous les jours chaque Auteur s'y méprend.
Veut-il que ſon ſujet ſoit ſimple & vraiſemblable ?
Il le dépouille, & le rend décharné.
Veut-il aller au cœur ? Il invente une Fable,
Et penſe que le fond eſt dignement orné,
Par le plan impliqué d'un Roman miſérable.
Ces fades ſentimens ſont un amas de mots,
Capables d'éblouir une troupe de ſots,
En révoltant un Juge habile & reſpectable.
Melpomene demande une noble fierté.
Il faut rendre une intrigue avec ſimplicité,
Y repréſenter la tendreſſe,
Non comme une vertu, mais comme une foibleſſe :
Par ſes traits ſéducteurs qu'un Héros arrêté,

L'écoute, la combatte, & dompte la molesse,
En s'arrachant des bras de l'amour irrité.
Des situations forcées,
Redoutez les attraits pervers;
Et que la force des pensées
Produise la pompe des vers.
Du tragique voilà l'image & l'origine.
C'est ainsi qu'autrefois je parlois à Racine.

L'AUTEUR.

Tous ces discours sont anciens.
Bon Dieu que cet homme est gotique!

L'OMBRE.

Ne vous y trompez pas; mon goût n'est point antique.
On pense ainsi dans le lieu d'où je viens.

SCENE XI.

L'OMBRE DE MOLIERE, PASQUIN *en femme*, FINETTE.

PASQUIN.

DItes-nous donc, avant que d'entrer en matiere,
Si vous avez traité de la bonne maniere,
Mon bon ami Monsieur Michaut?

L'OMBRE.

Nous l'avons reçu comme il faut:
Il s'est, en s'égarant, privé de la lumiere.
Nous l'avons condamné tout net
A retourner terminer sa carriere
Au Chateau de la Butordiere.

PASQUIN.

Vous l'avez exilé?

L'OMBRE.

Par un coup de sifflet
Le Public signe ainsi ses lettres de cachet.
Il s'agit maintenant de votre Comédie.

PASQUIN.

Oui, c'est à vous à m'en faire raison.
En France il n'étoit pas un sujet assez bon ;
Il étoit tiré de Turquie.

L'OMBRE.

Et par un Bel-Esprit, dit-on,
On en peut faire quelque chose.

PASQUIN.

Je le crois bien.

L'OMBRE.

Nous en viendrons à bout
En conservant le titre, & retranchant le tout.

PASQUIN.

S'il vous plaît, dites-m'en la cause.
Comment, vous vous mêlez d'être malin aussi ?

L'OMBRE.

J'ai trop peu d'esprit pour médire.

PASQUIN.

Mais, parbleu, ne croyez pas rire ;
On dit publiquement ici
Que vous n'en avez guére.

L'OMBRE.

Ce discours ne peut me déplaire.
Je n'eus jamais de celui d'aujourd'hui.
Quand je revins au jour pour être votre arbitre,
Je me prévins pour vous, le Spectateur charmé
Attendoit tout de votre titre,
Pour corriger l'esprit il le croyoit formé,
Il se représentoit les tristes maladies
Dont le génie est consumé :
Vous deviez déchirer ces ames avilies,
Ces Auteurs malheureux, sans nom & sans appui,
Qui n'ont d'autre beauté que la laideur d'autrui :
Aigres Censeurs, sombres génies,
N'ayant pour tout talent qu'un poison infecté ;
Se nourrissant du gain de leur malice,
Et faisant à leur vanité
Un honteux sacrifice
Et de l'honneur & de la probité.

PASQUIN.

Vous ne connoissez pas le vrai moyen de plaire ;

Je vois que vous m'êtes contraire.
Eh bien ! puiſqu'on m'a deſſervi,
Et qu'on n'a pas voulu m'entendre,

(*Revenant.*) (*Au Parterre.*)

Je prens congé de vous .... Avant d'être ſorti,
Meſſieurs, ſçachez que j'ai deux cens beaux Vers à vendre,
Avec un dénouement qui n'a jamais ſervi.



SCENE XII ET DERNIERE.

L'OMBRE DE MOLIERE, FINETTE.

FINETTE.

Et moi, Monsieur, que vais-je faire ?

L'OMBRE.

Reste toujours ici pour empêcher d'entrer
Tout Auteur téméraire,
Qui, sans l'aveu public, y voudroit pénétrer.
Je reviendrai, si je suis nécessaire.
Mais le Parterre a pour moi tant d'attraits,
J'y trouve des esprits qui sçavent tant me plaire,
Qne ce sera ma demeure ordinaire,
Et j'y rentre à l'instant pour n'en sortir jamais.

FIN.

LE

LE PRIVILEGE ET

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Oeuvres de Théatre de M****, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 20 Décembre 1752. CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Œuvres de M. Piron, Mémoires de M. le Marquis de Chouppes Lieutenant Général des Armées du Roi, Piéces dérobées d'un Ami, Œuvres de Théatre de M****, Nouveau Recueil de Piéces qui ont été jouées ſur le Théatre de l'Opéra Comique, Eſſai ſur l'Architecture, Principes de la Grammaire Françoiſe ;*

s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer & réimprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives à compter du jour de la date des présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & réimpression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres conformement à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contrescel des présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Regle-